

ANNEXES - ENTRETIENS

Entretien 1: Paul Servais

- La première question, c'est comment le kot permettent l'intégration des étudiants ?

A savoir que J'ai quitté Carrefour, j'habité le kot Carrefour pendant 4 ans avec toute ma famille.

J'ai quitté Carrefour maintenant depuis 30 ans. Je ne sais pas très bien comment les choses ont évolué. Mais pour nous, ce qui était important quand on a mis Carrefour sur pied, **c'était la vie communautaire**. Que les étudiants soient d'une certaine façon obligée de vivre ensemble et de s'organiser.

C'était une répartition équilibrée entre les nationalités. Quand je dis équilibrée, c'est moitié de belges, moitié d'étudiants non belges. Dans les non belges, il ne pouvait pas y avoir plus de trois étudiants de la même nationalité.

C'était déjà une chose importante et puis chaque étudiant venait à Carrefour s'engager à participer aux activités. Il s'agissait d'organiser activités de présentation de son pays, d'un problème international, etc.

Et finalement il y avait au début de l'année académique, **une journée où c'était l'occasion de présenter vraiment le projet**, de faire connaissance entre étudiants, parce qu'une autre idée c'était qu'on ne restait pas plus de 2 ou 3 ans à Carrefour.

Donc pas d'étudiants de première année, sauf situation exceptionnelle, et pas plus de 2 ou 3 ans à Carrefour.

- Est-ce que vous remarquez une évolution significative depuis l'époque où vous vivez ici au kot jusqu'à aujourd'hui ?

Ça, c'est assez difficile pour moi de dire s'il y a une évolution significative. Il y a en tout cas une **évolution du double projet**. C'est-à-dire qu'il y a bien sûr ce qu'on appelle **Carrefour étudiant**. Et il y a aussi de l'autre côté ce qu'on appelle **Carrefour habitant**.

Alors l'idée, c'était que à Carrefour habitant, ce soit plutôt des personnes âgées, avec une expérience internationale interculturelle, et que les contacts entre les étudiants et ces personnes expérimentées facilitent un certain dialogue, des échanges de services, des échanges d'idées, etc. Puis finalement, on s'est rendu compte que pour les personnes âgées, manifestement, il n'y avait pas beaucoup de candidats. On faisait partie à cette époque-là d'une association de gens qui portaient comme volontaires dans le tiers-monde. Et puis finalement, à la retraite, ces personnes revenaient en Belgique et n'ont pas été très convaincus. Et donc, petit à petit, ce sont devenus des couples, des familles, ou des

étudiants de troisième cycle qui ont occupé Carrefour. Donc ça, c'est une évolution assez significative parce que c'est un public qui est relativement différent de Carrefour étudiant.

Alors je ne sais pas quelles sont les liens qui existent à l'heure actuelle, je sais qu'il en existe encore, j'ai gardé des contacts de temps en temps avec des étudiants, qui logent à Carrefour Habitat, des doctorants, des choses de genre là, j'ai participé à des activités comme la soirée du Nouvel An Chinois, etc. Donc il y a ce contact qui se maintient, mais qui est un peu différent de celui qui avait été prévu ou pensé initialement. Et c'est normal qu'il y ait des évolutions de ce genre-là.

- Qu'est-ce qui vous a motivé à vivre ou à vous intégrer dans ce type d'environnement multiculturel ?

Ça c'est d'une question personnelle, c'est-à-dire que quand ma femme et moi, enfin ce n'était pas ma femme à ce moment-là, mais nous étions, nous sommes fiancés et c'était à Leuven. Donc elle habitait dans un « Crossroad » à Leuven, qui était une maison internationale. Et alors c'était à l'époque pas du tout une question de mixité. (C'était les années 68-69).

Mais les Carrefour existent depuis 1946. Et donc ça ce n'est pas étonnant et Leuven, le **Crossroad Leuven, était un des derniers qui a été créé, qui n'existe plus maintenant.**

Et donc il y avait là 22 filles, 11 filles belge, 11 filles non belge et dans les belges il devait y avoir une moitié cinq ou six francophones et une autre flamande. Ce qui n'était pas très simple à l'époque parce que c'était l'époque où l'université s'est indignée où il y avait de grandes manifestations, mais c'était un beau défi et alors quand nous nous sommes fiancés bien je suis devenu une espèce de demi-pensionnaire là-bas. Je ne logeais pas là mais souvent je prenais un ou deux repas là-bas j'étudiais là-bas je participais aux activités qui étaient organisés et donc à un moment donné on s'est dit peut-être quand on est venu à Louvain-la-Neuve On s'est mariés, on a eu cinq enfants, et donc on s'est souvenus de cette expérience parce que nous étions entrés dans le groupe qui avait mis ses carrefours, ses projets sur pied, et donc que c'était peut-être une occasion exceptionnelle à offrir aux étudiants. Pour nous, ça avait été une expérience absolument marquante, et nos meilleurs amis à l'heure actuelle sont encore des personnes que nous avons connues à ce moment-là.

Il y a une flamande qui vit maintenant en Suisse, il y a une québécoise qui a été officielle de liaison Nations Unies à Genève et qui est retournée au Québec, il y a une chinoise de Hong Kong qui vit maintenant sur l'île de Vancouver.

C'est très différent, une de nos grands amis, mais dont nous n'avons maintenant plus de nouvelles probablement parce qu'elle est décédée, était une Indienne du Bengal.

Ce qui nous a fait sourire, c'est que finalement, il y a eu beaucoup de mariages à Carrefour. Je ne sais pas si le nom de Raphaël Correa vous dit quelque chose. Il était président de

l'équateur et maintenant il est en exil en Belgique, mais il a été étudiant à Carrefour, il a épousé une belge, c'est la raison pour laquelle, qui était à Carrefour, c'est la raison pour laquelle ils sont revenus en Belgique.

- J'ai fait aussi un entretien avec Hervé Capart. Son fils, Simon, il est mon voisin.

Ah oui, Hervé et Lin Chao se sont rencontrés ici à Carrefour, puis se sont mariés et ont déménagé à Taiwan.

- Quel a-t-elle l'impact de votre séjour au kot sur les développements de votre vie personnelle et professionnelle ?

Du point de vue professionnel, je dirais que du point de vue professionnel, ça n'a fait que renforcer mon intérêt pour tout ce qui était rencontre interculturelle. Par exemple, pour vous donner un élément, depuis maintenant 20 ans, je vais chaque année à Taïwan pour donner des cours. Et donc là, j'ai beaucoup d'amis qui sont sinophones et certains d'entre eux, je les connais, parce que c'était des anciens étudiants qui sont passés à Carrefour. Wang Lin Chao, la mère de Simon, ou encore So Wei Wen, ce sont des étudiantes qui sont passés ici par Carrefour.

Je dirais que c'est vraiment quelque chose qui, pour moi, n'a fait que renforcer un intérêt. Et je dirais renforcer aussi l'importance que j'accorde à **la communication interculturelle**. En fait, c'est quelque chose qui est beaucoup plus difficile qu'on ne le pense, parce que, bien sûr, nous pouvons tous parler soit le français, soit l'anglais, donc il y a un moyen de communiquer. **Mais est-ce que tout ce que nous disons en anglais ou en français peut être compris comme nous le pensons et ça, ce n'est pas du tout évident.**

De nouveau, je sais que quand un de mes collègues à Taiwan me dit que c'est un projet intéressant, je vais y réfléchir, ça veut dire non. Donc ça, je l'ai appris petit à petit et il y a beaucoup d'autres choses comme ça qui sont, je ne dirais pas seulement dans la vie courante mais aussi dans la vie professionnelle. Ce sont des éléments dont les diplomates, par exemple, doivent tenir compte. Il y a vraiment là quelque chose à quoi j'ai essayé d'être le plus attentif possible.

Et du point de vue personnel, moi, je dirais que là, ça a permis simplement que nous ayons agrandi notre cercle d'amis. Même si ça n'a pas été toujours simple, parce que dans l'équipe qui a mis Carrefour sur pied, il y avait des points de vue qui étaient quand même très différents.

Puis, un autre point sur lequel nous avons eu des divergences assez importantes, c'est que pour nous, **les étudiants de Carrefour devaient s'organiser entre eux et se gérer entre eux**. Tandis que pour un certain nombre d'autres membres du Conseil d'administration,

en fait, ils souhaitent s'occuper des étudiants et non pas être en retrait pour laisser aux étudiants toutes les possibilités de s'organiser. Bien sûr, il fallait des (17 :06) belges, pour le fonctionnement matériel et financier, mais pour la vie de Carrefour, pour nous, c'était vraiment très important. Le Crossroad de Leuven nous avait appris ça. Là, c'était les étudiants qui s'organisaient. Il y avait un comité de 4 personnes qui géraient les loyers, qui géraient la vie communautaire, qui géraient les activités.

Il n'y avait pas d'extérieur, en quelque sorte. Ça a été plus difficile. Et à un moment donné, ça nous semblait un peu trop paternaliste, si je puis dire, et ça, c'était pas du tout notre intention.

Avant il y avait une animatrice, mais qui était engagée à mi-temps, et son rôle, c'était vraiment, d'une part, d'intervenir quand il y avait une grosse difficulté, et d'autre part, de susciter l'action des étudiants, pas de la remplacer, pas de la gouverner. Pousser les étudiants à devenir de plus en plus autonome, mais aussi justement entrer dans ce que vous avez appelé des conversations riches. Donc mieux connaître, mieux comprendre, accepter de discuter de points de vue qui étaient très différents.

- Qu'est-ce que le kot Carrefour apportait à la vision des autres, et au parcours de ceux qui sont passés par ici ?

Ça c'est très difficile à dire bon je vous ai donc vous connaissez le père du Simon bon il était président de l'AGL ici et il est devenu professeur à l'Université Nationale à Taïwan donc je pense que son passage à Carrefour n'a pas été complètement innocent dans cette évolution outre la rencontre de sa femme.

Pour Rafael Correa c'est aussi un parcours tout à fait exceptionnel mais qui l'orientait plutôt à gauche c'est à dire pas la révolution mais vraiment essayer d'améliorer la condition humaine, ce qui a posé quand même un certain nombre de problèmes avec les plus conservateurs en Équateur. Et puis, j'irai qu'il y a eu d'autres étudiants qui sont devenus diplomates, qui se sont lancés dans les carrières internationales, etc.

Donc, je pense que l'influence que Carrefour peut avoir, c'est vraiment cette ouverture au monde, cette ouverture à une vraie diversité et surtout l'acceptation d'une vraie diversité.

Je dirais que la difficulté qu'on rencontre dans ce cas-là, c'est qu'à Carrefour, tous les **étudiants sont des universitaires**. Ce qui veut dire que d'une certaine manière, ils **partagent quand même le même langage**. Il peut y avoir une communauté internationale de ces universitaires, mais quand on sort du monde universitaire, c'est peut-être plus difficile.

Mes enfants ont vécu à Carrefour et l'aîné terminent son mandat d'ESPO (la faculté de science politique et sociale), il est anthropologue, donc il va retourner, il attend ça avec impatience, il va retourner sur le terrain, dans le nord du Canada et dans le nord de

l'Alaska, et je pense que pour lui, son passage à Carrefour a vraiment été quelque chose d'important.

Pour mon deuxième fils, qui était aussi, enfin lui est docteur en informatique, mais il a vécu deux ans en Espagne, il est marié à une Italienne, il a été en Amérique latine, il parle très bien espagnol, fin Castellan, ce que je ne fais pas du tout, mais donc je pense que c'est vraiment des choses qui les ont tous marquées.

C'est une expérience existentielle quand tout va bien. Parce que, évidemment, il y a certains étudiants qui ne participent à rien. Dans toutes les années, il y en a qui ne saisissent pas cette occasion. Ou simplement pour qui c'est plus difficile, pour une raison ou pour une autre. Mais c'était vraiment ça, je pense, un des objectifs de Carrefour.

- Quelles sont les caractéristiques des étudiants qui sont séjournés ici au fil des années ?

Quelles sont les profils ? Ce sont de toute façon, il y a un processus de sélection pour venir à Carrefour, du moins pour les Belges. Pour les étrangers, je ne sais pas comment ça fonctionne maintenant. Mais il y avait, à l'époque, quand nous étions ici, un comité qui était composé de membres du Conseil d'administration et d'étudiants. Et donc, le critère vraiment principal, c'était de vouloir vivre dans un milieu interculturel, international et interculturel, de vouloir faire cette expérience, de vouloir y participer.

- Est-ce que les étudiants avaient aussi des entretiens à l'époque ?

Oui, oui, bien sûr. Pour les étudiants belges qui sont faits par le comité et par les étudiants aussi.

- Pensez-vous que les politiques d'ouverture ou étrangères se sont améliorées, ou se sont détériorées, ou se sont maintenues ?

Je pense que les politiques de l'université ont évolué très fort, parce que petit à petit, on a accepté de moins en moins d'étudiants de premier cycle. Donc, en principe, pour les étudiants étrangers, **ce sont des étudiants qui viennent ici pour un deuxième cycle, ou pas un doctorat.** Et donc, déjà ça, ça change assez fondamentalement, parce que, **théoriquement, des étudiants qui sont en deuxième cycle ont beaucoup plus de maturité.** Un jeune qui arrive ici directement après ses études secondaires, c'est un peu plus compliqué. L'adaptation à l'université est déjà compliquée. Et alors, en plus, une adaptation à une culture qui est quand même très différente de celle qu'on peut trouver dans les autres continents, c'est rajouter des difficultés supplémentaires.

Je pense que c'est un changement dans la politique générale. Maintenant, on a quand même amélioré le système des books. Il reste une proportion assez impressionnante, assez importante d'étudiants étrangers. Mon point de vue, c'est vraiment... une richesse considérable pour les autres étudiants, pour les étudiants en Belgique.

- Selon vous, quel est les plus grands défis pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le kot ?

En fait, c'est très variable naturellement, mais je pense que la vie communautaire, c'est toujours un défi. Je me souviens de toutes petites choses, il y en avait qui commençaient à vivre à partir de 11h du soir et d'autres qui étaient déjà en train de se reposer. Il y en avait qui avaient toujours oublié quelque chose pour préparer leur pas et donc qui puisaient dans ce qu'il y avait comme réserve dans la cuisine. Il y a toute une série de difficultés qui ne viennent pas nécessairement de mauvaise volonté, mais simplement d'habitude qui sont différentes.

Je me souviens d'un étudiant burkinabé qui nous expliquait que c'est normal si on va chez quelqu'un et qu'on voit un fruit sur la table, on se sert.

Je me souviens aussi, c'est un détail. C'était une étudiante finlandaise qui à un moment donné s'est vraiment fâchée. Et là, comment dirais-je, écrit un message qu'elle a diffusé dans toutes les chambres en disant que ceux qui avaient oublié leur culture de champignons dans les frigos devaient les nettoyer.

En fait, c'est tout simplement des aliments qui restaient là plusieurs mois

En fait, si on se rencontre dans une conférence, dans des circonstances un peu indifférentes, ça peut aller, mais si on doit vivre ensemble, cuisiné dans la même pièce conservée, vivre, c'est déjà très différent.

- À mon avis, une des plus grandes difficultés pour les étudiants étrangers, c'est la langue Française, difficile à matricer, et des fois ça crée des barrières invisibles, parce que s'il y a un groupe de francophones, peut-être Français, Canadiens ou Belges, qui parlent français, ça crée des exclusions pour les autres étudiants.

Oui, c'est aussi ça. Il y a eu aussi assez souvent des groupes latinos ou taiwanais, et alors, en petits groupes, on parle espagnol, on parle chinois, et c'est difficile de s'ouvrir. Donc, **le Français ici est la langue de l'université, donc c'est logique d'une certaine façon que ce soit la langue de communication, mais de plus en plus souvent c'est aussi l'anglais.**

- Quels sont les principaux facteurs qui permettent une intégration interculturelle, complète au sein du kot ?

Qu'est-ce que vous entendez par intégration complète ?

- J'avais un peu cherché les concepts de multi culturalité, interculturalité, transculturalité, etc. Et c'est ce que j'ai compris, c'est que la multiculturalité par exemple, c'est la reconnaissance des différentes cultures qui sont dans les mêmes

endroits, peut-être dans la société ou ici dans le bâtiment. Mais l'interculturalité c'est vraiment un dialogue, un échange, et la culture afin de comprendre l'autre et l'accepter.

Je crois que, mais ça c'est purement personnel, **la multiculturalité, c'est un premier pas essentiel.** Donc à Carrefour, on est censé à accepter les cultures autres que la sienne. Et on est même en principe intéressé par les autres cultures. Donc là, on est au niveau de la multiculturalité.

Pour ce qui est de **l'interculturalité, je pense qu'elle n'est jamais intégrale. Tout simplement parce que c'est plutôt un processus de dialogue et d'échange.** Et c'est un processus qui influence les deux parties. Donc, il y a vraiment cet échange qui est central dans l'interculturalité, qui modifie les points de vue. Alors est-ce que là, on arrive à ça, à Carrefour ? Je l'espère, en tout cas comme un point de départ.

Mais c'est quelque chose **qui n'est jamais achevé et qui parfois est impossible.** Alors s'il y a bien quelqu'un qui s'est inculturé dans la culture chinoise, c'est le père Lebbe parce qu'il est arrivé à maîtriser remarquablement la langue chinoise, parlée, écrite, il est arrivé à vivre vraiment comme un chinois, pour le vêtement, pour la nourriture, pour le cadre de vie, etc. **Mais au bout du compte, et c'était sa grande souffrance, à la fin de sa vie il l'utilisait pour les chinois, il restait le vieux prêtre étranger.**

Donc, il y a vraiment ce processus, qui est important, ce processus d'échange et d'effet réciproque dans le dialogue. C'est-à-dire que le dialogue interculturel, pour moi, c'est quelque chose qui change les deux points de vue. Donc, s'il n'y en a qu'un qui change, alors je dirais plutôt qu'il s'inculture dans un autre monde.

Mais l'interculturalité, c'est vraiment un changement de logiciel, non seulement culturel mais intellectuel, c'est quelque chose qui m'a toujours frappé. C'est quand même rencontré beaucoup de collègues taïwanais et alors leur manière de réfléchir est très différente, finalement. J'avais une amie chinoise de Hong Kong qui m'a un jour envoyé une série de petits dessins pour montrer la différence entre les Occidentaux et les Chinois.

Et les Occidentaux, c'est comme ça. Et les Chinois, c'est comme ça. (Il a tracé une ligne droite et une autre ligne avec des directions différentes).

- D'après votre expérience, le kot, selon vous, quelque chose pourrait être fait différemment au kot ?

Là, je n'ai pas de réponse parce que ça fait trop longtemps que j'ai vraiment quitté la vie à Carrefour. Et pendant une certaine période, je n'ai plus eu de contact régulier à Carrefour.

Donc c'est plus récemment, j'irai au cours des dix dernières années, où je suis de temps en temps revenu à Carrefour pour une conférence, pour un repas, pour une activité quelconque.

En fait, ce qui était amusant dans les différences de points de vue que nous avons rencontrés à Carrefour, c'était d'abord une **question de génération**. Ma femme et moi, nous avions, à ce moment-là, entre 35 et 40 ans, et les autres membres du Conseil d'administration étaient presque tous des personnes qui avaient plus de 60 ans. Donc, c'était vraiment une grosse différence d'âge. Et donc, les difficultés que nous avons eues, je pense, tenaient notamment à une différence de culture.

Même entre génération, **entre belges de générations différentes, il peut y avoir, et il y a des différences de culture qui sont relativement importantes**. Et c'était quelque chose que j'ai toujours regretté d'une certaine façon. **Nous n'avons pas réussi à incarner ce projet de dialogue interculturel entre nous**. Et je crois que c'est assez difficile effectivement.

- Comment décrire la rencontre entre étudiants belges et internationaux ? Est-ce qu'il y a une plus grande infinité entre certaines régions ?

Je dirais que ça, c'est très individuel. Je pense que pour les étudiants belges qui viennent à Carrefour, il y a cet intérêt pour les autres cultures. Ils ont envie de rencontrer d'autres cultures, des étudiants, de leur âge ou un peu plus âgés, mais qui viennent d'autres mondes. Et donc ça, c'est quelque chose d'important. Pour les étudiants internationaux qui viennent à Carrefour, je pense qu'ils adhèrent au projet, qu'ils sont d'accord avec le projet, mais que **la première motivation, quand même, c'est de trouver un logement**, ce qui n'est pas très facile à LLN, donc il y a une différence assez sensible.

Maintenant, je dirais qu'un des critères de réussite du projet, c'est justement de voir que les étudiants internationaux s'impliquent aussi dans le projet et alors si en plus un étudiant international prend Carrefour comme sujet d'étude, comme sujet de mémoire, c'est pas mal.

- Existe-t-il une relation entre le kot et l'université ? Comme votre séjour au kot a influencé vos résultats académiques à l'université ?

Il y a régulièrement eu des conférences qui étaient données par des professeurs d'université. L'université a d'une certaine façon soutenu ce projet, notamment du point du **financier en faisant un prêt à l'ASBL qui est remboursé maintenant** et le projet de rencontres interculturelles, c'était quelque chose qui était appuyé par l'université.

Et je crois d'ailleurs qu'à l'heure actuelle, la présidente du conseil d'administration, c'est la directrice et service social de l'université.

Et donc, bon, **il y a un lien entre Carrefour et l'université**, il y a un soutien de Carrefour, de l'université à Carrefour, mais malgré tout, **Carrefour reste un projet indépendant de l'université**.

- Quels sont, selon-vous, les défis futurs auxquels le kot doit faire face dans les cadres politiques, économiques, sociales, futures ?

Je pense que ce n'est pas seulement le kot qui est confronté à ça, mais ce qu'on constate à l'heure actuelle, c'est que le monde a l'air de se refermer de plus en plus sur des États ou des groupes d'État et ça, c'est une différence vraiment très, très importante.

Par exemple, dans les années 70, au début des années 70, j'ai un ami qui a été en « deux chevaux », de Bruxelles à Kaboul, en Afghanistan, donc il a pu faire tout ce trajet par la route en voiture sans problème. À l'heure actuelle, c'est impossible la moitié de ces pays sont les trois quarts de ces pays sont en guerre constante et de toute façon les frontières sont de plus en plus fermées. Je crois que ça va être le défi le plus important.

Puis il y a toujours une tentation, il suffit de regarder ce qui se passe aux États-Unis, maintenant à renvoyer les étudiants étrangers soi-disant parce qu'il coûte trop cher ou qu'est-ce que je sais encore ou bien qu'ils représentent un danger pour la sécurité nationale et donc ça de mon point de vue c'est **totallement absurde mais en même temps on voit qu'il y a cette tendance repli sur soi et je pense que c'est un défi absolument majeur**.

Donc, quand je vois ce que sont devenus toutes les séries d'anciens étudiants de Carrefour, beaucoup sont devenus finalement des défenseurs du dialogue, de la paix, de la coopération et donc à une toute petite échelle, une minuscule échelle, je pense que là Carrefour joue un rôle. Ce que l'on aurait voulu, c'est qu'il y ait des essaimages de Carrefour un peu partout, mais bon.

- Que vous apportez cette expérience et quelles sont les souvenirs les plus importants de cette expérience pour vous ?

Pour moi, c'est une expérience que je n'ai jamais oubliée. C'est vraiment quelque chose qui a été très, très important et très important pour tous mes enfants aussi, pour leur ouverture au monde, pour leur intérêt pour les autres cultures, pour les amitiés qu'ils ont pu créer.

Ma fille, par exemple, qui était petite quand nous sommes venus à Carrefour, elle avait 14 ans, je pense. Pour elle, c'était une ouverture extraordinaire. Plus tard, elle a fait la sociologie et elle est partie faire une année au Chili, elle a appris à parler le « Mapuche ». Et puis, quand elle est revenue en Belgique comme travail, elle a travaillé comme coordinatrice des associations actives sur le territoire de la commune d'Etterbeek, où il

n'y a plus d'une centaine de nationalités différentes et c'est ça qui l'intéressait. Mais elle n'a même pas vécu ici.

En fait, à Kot Carrefour, il y avait un appartement. Nous avions cet appartement avec nos 5 enfants. Ils ont vécu là et quand nous avons quitté Carrefour, alors deux de nos enfants, les deux plus grands, Olivier et Frédéric, qui avaient 19 ans, Frédéric 17 ou 18, on continue à vivre encore un an à Carrefour étudiants. Nos enfants même étaient tout le temps à Carrefour étudiants.

Entretien 2 : Hervé Capart

- Quel est ton nom et pendant quelle période as-tu vécu au Kot Carrefour ?

Moi je m'appelle Hervé Capart et j'habité au kot dans les années 1990-1992.

- Remarquez-vous une évolution significative depuis l'époque où vous viviez dans le kot jusqu'à aujourd'hui ?

Il y a vraiment eu une évolution importante du kot car avant il n'existait pas de lieu comme ça, c'était un immeuble de la Grand Rue, où il n'y avait que 3 étages, 5 chambres à chaque étage, chacune avec une cuisine et une salle de bain communes. Ils se réunissaient dans un salon, une salle commune pour tout le monde mais cela n'avait rien à voir avec l'infrastructure actuelle du Kot.

- Qu'est-ce qui vous a motivé à vivre au kot, à intégrer ce type d'environnement multiculturel ?

J'ai trouvé Kot Carrefour parce que lors d'un voyage au Rwanda, j'ai rencontré une amie qui vivait auparavant à Kot Carrefour et j'ai ensuite pu en apprendre davantage sur le kot grâce à une autre amie qui vivait ici et qui lui a raconté beaucoup de bonnes choses sur le kot.

- Quel a été l'impact de votre séjour au kot sur le développement de votre vie personnelle et professionnelle ?

Quand je suis arrivé j'étais un peu plus timide, mais ensuite quand je partais dans le monde j'avais plus confiance en moi, plus d'ouverture aux cultures étrangères, quand je voyageais à l'étranger je rencontrais des gens et je m'adapte beaucoup plus facilement aux gens.

Aussi la rencontre avec ma femme. Je l'ai rencontrée ici au kot puis nous sommes partis vivre à Taiwan car elle est taïwanaise. Nous avons désormais un fils, Simon, qui est également venu vivre au kot. Je pense que c'était l'expérience la plus importante de ma vie. J'ai aussi créé de nombreuses amitiés, j'ai aussi appris un peu d'espagnol avec un ami espagnol et un autre équatorien, l'ancien président Rafael Correa, nous avons joué de la guitare et du piano ensemble.

- Pensez-vous que les politiques d'ouverture aux étrangers se sont améliorées, se sont dégradées ou se sont maintenues ?

Je pense qu'ils ont reculé, car malheureusement il est plus difficile pour les étrangers de venir en Belgique, avant par exemple il y avait beaucoup plus de Taïwanais car il y avait beaucoup plus de barrières à leur entrée.

- Selon vous, quel est le plus grand défi pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le kot ?

Le grand défi pour les étudiants étrangers est de s'adapter à la culture belge, à la Belgique en général. Ici quand on vit au kot, on vit dans une bulle, un lieu fermé à Louvain La Neuve mais ensuite quand il faut sortir c'est beaucoup plus compliqué, tout est différent. Vraiment, pour moi, le Kot est comme une oasis dans le désert où l'on trouve un endroit pas comme les autres dans la ville.

- Avez-vous ou avez-vous eu des contacts avec des habitants du KOT lorsque vous viviez ici ?

Oui, j'ai encore des contacts de mes amis en Finlande, en Equateur avec le président Rafael Correa qui vit désormais en Belgique, puisqu'il a également rencontré son épouse belge au kot.

Comment décrire la rencontre entre étudiants belges et internationaux ? Y a-t-il une plus grande affinité avec certaines régions ?

Je ne pense pas qu'il y ait d'affinité avec certains lieux. Mais si vous sentez que, par exemple, la rencontre avec les Latinos ou les Africains est plus intense, puisque les Belges sont un peu plus froids, un peu plus réservés, mais les autres cultures sont plus chaleureuses, plus tactiles. Cela a changé ma mentalité, je suis plus ouverte et moins timide pour communiquer en société.

- Existe-t-il une relation entre le kot et l'université ? Comment votre séjour au kot a-t-il influencé vos résultats académiques à l'université ?

Non pas parce qu'avant, il n'y avait pas tous les avantages et installations d'aujourd'hui, comme la salle d'étude, qui est une pièce réservée aux études. Avant, c'était un petit espace, il n'y avait pas d'espace pour vraiment étudier. Donc pour moi il n'y a pas eu beaucoup d'influence du kot sur mes études.

- A quel moment de votre vie et comment êtes-vous entré en contact avec le Kot Carrefour?

Quand j'étais encore étudiant ici à Louvain la Neuve, j'ai rencontré des amis et des gens qui me parlaient du kot, donc j'avais déjà une idée de ce qu'était le kot, de l'élément multiculturel, ce qui a retenu mon attention.

- Que vous a apporté cette expérience ?

La rencontre avec ma femme a été l'un des aspects les plus importants de mon séjour au kot, puisque quelques temps plus tard, nous avons décidé tous les deux d'aller vivre à Taiwan. Ce n'était pas difficile de s'adapter à la nouvelle culture, de quitter mes amis et ma famille, car j'aime la culture là-bas, maintenant je parle chinois et je suis professeur à l'Université de Taiwan.

Aussi quand j'étais petite, j'avais un ami avec des parents chinois où nous jouions toujours puisque nous allions toujours manger dans des restaurants chinois et nous sommes devenus amis même si nous parlions la même langue, nous communiquions par signes. C'était un présage ou une préparation à mon futur contact multiculturel dans le kot.

- Quels sont les souvenirs les plus importants de cette expérience ?

Le temps avec mes amis, où nous jouions des instruments de musique ensemble. Les longues conversations la nuit. Je me souviens aussi qu'il y avait un tableau noir dans la salle Kot où chacun inscrivait son nom pour être volontaire pour cuisiner chaque soir et aussi pour faire la vaisselle et après chaque dîner, ils se mettaient à danser sur de la musique latine ou africaine.

Les jours où c'était au tour de ma femme de cuisiner un plat typique de la cuisine taïwanaise, il y avait environ 40 invités qui venaient manger car ils savaient qu'elle cuisinait très bien et préparait des plats exquis. Bien sûr, cela représentait plus de travail pour elle, mais au final, nous y sommes très bien parvenus.

Entretien 3 : Joëlle Alexandros

- Vous voulez bien vous présenter d'abord ?

Ok je me présente, je suis Joël Alexandros, je suis Libanaise. J'ai fait mes études en ingénieur agronome au Liban. Je suis arrivé en Belgique pour faire une maîtrise en agro-alimentaire et encore une autre en économie, étude des pays en développement. J'ai vécu au Kot Carrefour, plus de deux ans, je pense deux ans et quelques.

- Dans quelles années, excuse-moi ?

C'était en 92, 93, 94.

- À quel moment de votre vie où vous étiez en contact avec le Kot Carrefour ? Comment ça fait que vous connaissez, comment vous rencontrez le Kot Carrefour ?

En fait quand je suis arrivée, j'avais un autre kot, j'avais une chambre normale, une chambre simple et ça m'a pas trop plu parce que j'aime pas comme ça l'individualisme, chacun de son côté et il n'y a pas de vrai contact et j'avais des amis qui étaient à Carrefour et qui m'ont dit pourquoi tu n'essaie pas d'avoir une chambre là ?, alors je me suis présenté et puisque au Kot Carrefour il y a une certaine règle qu'il faut être, donc la moitié des

Carrefouriens doit être belge et l'autre moitié des étrangers mais qui ne doivent pas tous être du même pays donc maximum je pense 2 par pays je sais pas si c'est pareil ça reste comme ça 2 ou 3 maximum.

- Oui, oui, ça reste comme ça, moitié beige, moitié étrangère.

Voilà. Parce que j'étais la seule Libanaise donc voilà, il y avait d'autres arabes aussi il y avait de palestinien moi j'étais la troisième « arabe » si tu veux, parce qu'on parle l'arabe mais on n'est pas des arabes.

- Et comment est-ce que vous avez motivé à vivre ou à s'intégrer dans un environnement multiculturel comme ça ?

Déjà, nous, au Liban, je ne sais pas si tu connais un peu, c'est un pays multiculturel. Et déjà, ici, au Liban, à côté de l'Arabe, on apprend, dès le début, à l'école, à six ans, on apprend le français et l'anglais. Donc déjà, quand on termine l'école, on est déjà à trois langues.

Quand je suis arrivé en Belgique, c'était facile pour moi parce que je parle le français. Donc, je n'avais pas le problème de communication parce que je ne parle pas bien le français. Et c'était vraiment très, l'intégration était très rapide, très gaie, ça m'a trop plu en fait. C'était très sympa, même les Belges, ils n'étaient, pas tous, mais quand même une bonne partie des Belges, ils étaient curieux de connaître d'autres cultures.

Parfois, ça fait rire parce qu'on me demande, mais est-ce que quand tu arrivais en Belgique, tu enlevais ton tchador ? J'ai dit nono. Est-ce t'as un couteau ? (Elle rit).

- Vous avez mal pris les commentaires ? Ou c'est juste un manque d'informations ?

Oui, non, ça je n'ai jamais pris mal, mais on est là pour donner la bonne impression de chacun de son pays, en fait. Je crois qu'on est arrivés, on faisait des soirées interculturelles, en disons, et chacun de son pays. Et moi j'ai fait une soirée très réussie pour le Liban avec la nourriture, la musique, les photos du Liban et tout. Donc je crois que ça a plu.

- Oui, c'est ça que je voulais vous demander. Comment vous croyez que le Kot permet l'intégration des étudiants ?

À Carrefour c'était bien, je ne sais pas dans tout Louvain-la-Neuve, mais à Carrefour ça marchait bien. Les gens étaient ouverts. Il y avait certains, mais je ne crois pas que c'est à cause du pays, c'est parfois le caractère. Mm-hmm pour faire des approches. Il y a des gens comme ça qui n'ont pas de curiosité.

- Je voulais dire à quel niveau, par exemple les conditions, l'ambiance pour se rencontrer, comment le Kot permettent l'interculturalité ?

On faisait le dîner. Il y avait le dîner, donc il y a 3 personnes doit préparer le dîner. OK C'était comme ça à l'époque, on était à souper collectif. Donc, parfois, on mettait les

menus d'avance pour que les gens sachent ce qu'il y a à manger. Et s'ils veulent bien ou s'ils n'aiment pas. Donc, il y avait toujours au moins 10 personnes qui veulent bien. Chaque soirée parfois, donc on faisait les courses, on ne faisait pas des plats compliqués, mais ça fait du bien parce qu'il y a des courses, d'autres qui cuisinent et d'autres qui font la vaisselle.

- Est-ce que vous connaissez, la situation actuelle du Kot ?

Non, C'est bien, ça garde les valeurs ?

- Oui, je pense que ça marche bien, sinon qu'il a une question, mais c'est plutôt pour les autres interviewées qui sont arrivées en Belgique, pour savoir s'ils ont remarqué une évolution significative depuis l'époque qu'ils étaient au Kot jusqu'à aujourd'hui. Je pense que vous ne connaissez pas trop la situation maintenant au Kot.

Non, mais il y a un ami qui a visité le Kot et il m'a dit que ça a trop changé. Déjà les bâtiments ont un peu changé, donc la cuisine et tout ça a trop changé. Il a dit que l'ambiance était meilleure quand on était là. Donc il n'a pas remarqué qu'il n'y avait pas trop de... qu'il n'y avait pas trop... les gens n'étaient pas trop ensemble. Donc ils sont moi, ils ont réuni, c'est moins... Nous on faisait des soirées télé, par exemple, on jouait au ping-pong. Oh On faisait des promenades, des sorties, partout on n'était pas seulement à l'intérieur du Kot Carrefour, on était amis, on faisait tous ensemble à l'extérieur aussi. Donc ça c'était bien et jusqu'à maintenant on a toujours de très bons contacts et on se parle.

- Vous étiez toujours en contact avec les gens que vous avez rencontrés ici ?

Oui, oui, avec les étrangers, je crois que pour les Belges, ça reste comme ça que tu es passée. Tu avais un petit passage dans leur vie, je pense, avec les Belges, à part deux ou trois, qui sont toujours amies avec nous, mais pour les autres, pour eux, nous, on était une période dans leur vie et c'est passé. Oui. Mais pour les étrangers, on s'est trop accrochés. Je crois qu'on voit les choses autrement, on est plus émotionnel. Donc, ça fait de la culture.

Moi, mes meilleurs amis, que j'apprécie beaucoup et que j'aime bien, surtout les latinos parce qu'ils ont les mentalités ouvertes, ils sont très positifs, très simples, moi j'adore. Et puis, il y avait des Africains qui étaient bien et puis, je ne sais pas, les Belges, il y avait pas mal mais pour d'autres, ça ne nous intéresse pas vraiment, pas tellement.

- Quel était l'impact de votre séjour au Kot sur le développement de votre vie personnelle et professionnelle maintenant ?

Sur ma vie en général, c'était une expérience assez enrichissante parce que je crois que je suis retourné au Liban, je suis devenu un peu une autre personne, dans le temps que j'ai beaucoup appris. Je garde toujours, je fais par exemple cette chose à la manière de Diego et cette chose à la manière de Isabelle. Donc j'ai appris à quand quelque chose et je le fais toujours. Par exemple, comment ils font les certains plats et comme ça, on m'a appris ça

à Carrefour et puis je continue à les faire comme on, donc ça c'était bien et la façon de penser aussi, **j'ai trop appris, surtout de mes amis latinos d'être toujours positif, donc ça c'est bien et c'est vrai, j'apprécie beaucoup parce que chacun a ses problèmes mais eux ils savent bien garder le sourire.**

- Oui en fait c'est vrai, on est très positif, il faut attirer les bonnes énergies.

Sur ma vie professionnelle, malheureusement, au Liban, c'est un autre système, donc ça n'a pas trop d'impact sur la vie professionnelle. Aussi, je me suis mariée après deux ans, après mon retour de deux ans, et je suis à l'air en Allemagne avec mon mari, donc je n'ai pas pu travailler parce que j'avais le premier bébé qui était là, et voilà. En fait, je n'ai pas fait une carrière professionnelle assez importante parce que j'étais trop occupée avec la famille et tout. Je ne peux pas dire que je ne peux pas dire que pour la vie professionnelle, c'était trop court.

- Quelles sont les caractéristiques des étudiants qui étaient dans le Kot pendant votre séjour ?

De quel étudiant ? Ça dépend de domaine, par exemple, il y avait des certains qui étudiaient de la philosophie. Moi, je ne trouvais pas vraiment des sujets de conversation parce que je ne suis pas vraiment accro à la philosophie. D'autres, par exemple, j'aimais bien les gens qui étudiaient la psycho parce que c'était chouettes. On parlait beaucoup de sujets sur la psychologie et tout. J'ai été plutôt culturelle, plus que scientifique et autre chose.

- Aussi vous connectez avec des gens qui font de différents domaines académiques.

Ce que j'apprécie vraiment ce sont les gens qui travaillaient et étudiaient en même temps, ils étaient vraiment très disciplinés. Parfois nous on traîne à la cuisine 4-5 heures, on n'a rien, alors que vraiment ils n'ont pas beaucoup de temps pour papoter et pour parler, mais ils sont toujours là mais pas pour longtemps. Moi, j'apprécie ça parce qu'en fin de compte on est là pour étudier aussi pas seulement pour faire des échanges et tout.

- Pensez-vous que le politique d'ouverture aux étrangers, c'est son amélioré, c'est son dégradé, c'est son maintenu ?

En Belgique ? ça c'est toi que tu dois le dire.

- En fait, la plupart des gens pensent que ça améliorerait la politique d'ouverture ici par rapport aux étrangers. Mais au même temps, on est au milieu d'une crise de fermeture par rapport aux immigrations et maintenant, ça commence à être plus fermé.

Il y a assez de problèmes de chômage et tout, donc ils ne veulent pas spécialement avoir encore plus d'étrangers chez eux. **Mais, à mon avis, ce sont les étrangers qui font épicer la vie en Europe, sinon ils sont un peu trop froids et trop secs comme un peuple.**

Je pense, ça donne de la vie, écoute les espagnols et les italiens, c'est autre chose. Ils sont aussi, c'est la Méditerranée, donc c'est comme chez nous, les gens aiment s'amuser, aiment faire du contact, aiment la vie sociale.

- On dit qu'ils sont les latinos de l'Europe, les Italiens et les Espagnols.

Et nous les libanais on nous dit que nous êtes les italiens de l'arabe. (Elle rit)

En fait, je veux bien rentrer une fois en Belgique pour revoir un peu les lieux et pour revivre les souvenirs. On avait de très beaux souvenirs. Il y avait aussi des gens qui se sont mariés et des couples qui se sont formés à Carrefour et qui ont abouti à des mariages.

- Oui en fait j'ai rencontré ma copine ici au Kot, elle est belge, elle habité ici et qui sait peut-être dans l'avenir on va inviter les gens de cette année pour les mariages après quelques années.

Tu sais qui était au Kot Carrefour ? tu dois lui connaître. Il est devenu président de l'Équateur. Rafael Correa et sa femme aussi elle était au Kot Carrefour. Quand je suis arrivée, Raphaël n'avait pas beaucoup de temps, il était à la fin et puis ses parents, on a assisté au mariage, c'était en Belgique. C'était dans un vieux château et le père de sa femme, je crois que c'était un ancien général, je ne sais pas quoi, donc c'était vraiment quelque chose de très beau.

Et puis il y avait deux autres de Carrefour après, un belge, un flamand avec une espagnole, et ils vivent maintenant à Las Vegas, ils ont des enfants qui sont assez grands, donc le poids de temps, des enfants.

Moi j'aime bien, je trouve que c'est beau quand on se marie de nationalité différente, ça apporte quelque chose.

- Selon vous, quel est les plus grands défis pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le kot ?

Moi, je trouve que dans les pays qui ne sont pas européens, je peux dire, les gens sont plus murs. Pour ton âge par exemple, toi t'as quel âge Luis ?

- Moi, j'ai 27 ans.

Par exemple, c'est individuel, mais en général, je pense que nous, **dans nos pays, on prend plus de responsabilité à un âge plus jeune qu'en Europe.** C'est pour cela que quand on arrive là-bas, en Europe, on est des gens sérieux à part. Il y a toujours des exceptions, mais si tu es là, tu sais que tu es là pour réussir, pour travailler, pour améliorer ton statut social et pour arriver à une bonne vie. Donc non, on est des gens sérieux.

Quel est le défi ? Parfois, c'est apprendre le français et parfois c'est trop difficile, surtout par exemple pour les Chinois. C'est très difficile mais ça prend aussi un peu de temps.

Il y a aussi le caractère, parfois les personnes, ils ne sont pas assez sympas.

Il y a toujours un groupe de cinq ou six personnes qui s'entendent le plus ensemble. Donc tu aimes tout le monde, mais avec des degrés, tu te sympathises avec cette personne plus que d'autres. C'est ce qui définit ton caractère le plus. Alors ça, tu ne sais pas changer. On s'entend, on ne s'entend pas, on ne s'entend pas trop.

- D'après votre expérience au Kot ? Quelles choses pourraient être faites différemment ?

Je ne sais pas maintenant après 30 ans, peut-être que si je veux donner des propositions, peut-être qu'elles sont déjà faites. Je ne sais pas dire, peut-être avoir plus de propreté dans la cuisine, à l'époque c'était dégueulasse, c'était vraiment terrible. Et aussi les gens mangeaient la nourriture des autres.

Moi j'ai une question à te poser, maintenant que tu es au Kot Carrefour déjà deux ans et tu vas passer encore une année je pense, qu'est-ce que tu ressens quand tu arrives, quand il y a des nouveaux qui arrivent au Carrefour ? Moi par exemple, je n'ai pas pu m'intégrer avec les nouveaux.

- Sincèrement, c'est difficile d'avoir des autres amitiés qui on sait, moi je sais, qui ne vont pas dure, qui sont momentanés. De nouveau tout commencer, depuis le début, pour me présenter.

Oui, toi tu as déjà des souvenirs avec les gens avec qui tu as passé le temps donc tu te sens très proche et tu t'accroches à ces gens plus et tu sens que ce sont des intrus qui arrivent. Tu t'es adapté difficilement à eux parce qu'eux non plus ne s'intéressaient pas à ta présence. Ils s'intéressaient aux nouveaux, pas à ceux qui étaient déjà là. Et toi aussi, plus âgé, tu voyais les choses autrement. Les nouveaux sont trop bruyants. Donc, pour ma dernière année, j'ai quitté en novembre, donc de septembre à novembre, je n'allais plus à la cuisine, je n'attendais rien, parce qu'avec les nouveaux qui étaient là-bas, c'était une autre ambiance.

- En fait, on dit que les Kot Carrefour perdent ce truc magique, cette spécialité quand tu passes trop de temps ici, plus de 2 ans, c'est un peu trop.

Oui, ça n'a plus de sens. Tu dois vraiment passer dans un studio, tu as aussi, tu te fatigues d'autant de gens. Tu as déjà tes amis, tu as tes connaissances et ça peut continuer à l'extérieur de Carrefour. Oui, c'est ça. Tu n'as plus besoin d'être là pour être avec eux. Tu ne peux pas, tu n'as plus la force ni la patience ni l'énergie pour reconstruire à chaque fois des nouveaux liens.

- Oui, c'est exactement ce que pensent les anciens de Kot. En fait oui, comme je dis, de nouveau tout commencer et des fois, moi j'ai 27 ans, ça veut dire que les nouveaux qui vont arriver ont 20,19 ans de fois et ils sont trop brillants, ils ont des autres intérêts, ils vont faire la fête tous les jours et moi je veux qu'au moment pour travailler, je suis plus sérieux, donc on ne match pas trop et c'est normal.

Bien que moi, quand j'ai quitté la Belgique, j'avais moins que 24 ans, mais avec les gens de 19 ans, c'était trop pour moi, donc ça n'allait pas, c'est normal. Et chacun a sa promotion de Carrefour avec qui il s'entend bien, donc c'est maximum peut-être promotion, c'est temps sur deux ans et pas plus.

Tu t'entends vraiment avec les gens qui sont arrivés avec au même moment que toi dans la même période. Donc là tu peux découvrir des liens, des souvenirs, des amitiés, tu mènes de ton temps, de ton temps c'est très important, tu partages une période de ta vie avec ces gens.

- Oui, je garde toujours à mes amis de la première, deuxième année. J'espère qu'ils vont être mes amis pour la vie. En plus, avec les réseaux sociaux comme Instagram, c'est plus facile à envoyer un message et tout ça.

Exactement, à l'époque, on écrivait les lettres à la main que parfois n'arrivait pas, parfois ça arrivait après six mois.

Il y avait un gars, il s'appelait Hugo qui venait, je ne sais pas s'il venait du Pérou, je crois que oui, Hugo. Il était un peu plus âgé par rapport à nous, il avait peut-être 28 ans et il avait un ordinateur. Je me souviens, c'était un de ces anciens ordinateurs, les tout premiers, avec des disquettes et un grand écran. Il était super sympa. Quand on devait taper nos mémoires, on s'organisait pour se partager son ordinateur : chacun le gardait deux semaines, à tour de rôle. Alors il m'a passé son ordinateur, et j'ai tapé ma mémoire dessus. C'était drôle, je me promenais dans les chambres avec cette énorme machine : l'écran, la tour, le clavier... tout était immense !

C'est vrai, à cette époque, on n'avait pas du tout les facilités qu'on a aujourd'hui avec les ordinateurs ou Internet. On allait souvent à la bibliothèque pour faire nos recherches, et on copiait tout à la main. Parfois, on faisait des photocopies, mais souvent on avait besoin de petits passages précis, alors il fallait les recopier mot pour mot. Il n'y avait pas de "copier-coller", pas de scanner, rien du tout ! Oui, c'est vrai... c'était une autre époque.

- Et vous avez le « Study Room », la pièce tout en haut dans le troisième étage pour travailler ?

Pour la télé, On regarde la télé là-bas. C'est devenu quoi ?

- Là, c'est comme une petite bibliothèque pour travailler, on se retrouvait pendant le « Blocus », on se mettait là-bas et on commençait tous à étudier ensemble.

Oui, ça, on faisait aussi, on avait mis quelques tables et chaise, et parfois on étudiait en haut. Mais il y avait la télévision aussi ?

- Non, ils ont enlevé la TV, maintenant elle reste au premier étage.

Et en bas il y avait le pimpon, la table de Ping-Pong.

- Est-ce que tu penses qu'il existe une relation entre le kot et l'université ? Comme votre séjour au kot a influencé vos résultats académiques à l'université ou pas vraiment ?

Non, non. Mais moi je ne pouvais pas, quand il y avait les examens, je ne pouvais pas étudier au Kot. C'était beaucoup de distractions, surtout pour les gens qui avaient des diplômes pas trop durs, ils avaient toujours le temps pour faire la fête, ils ne prenaient pas les choses au sérieux. On doit vraiment se concentrer et si tu veux aller faire, moi c'est personnel, moi je me distraie rapidement. Si je veux aller faire un petit café à la cuisine, je ne rentre pas dans ma chambre avant 12 heures. Parce qu'il y a toujours quelque chose à raconter, à papoter et l'ambiance était tellement chouette, elle était tellement sympa, tu n'as pas envie de rentrer dans ta chambre.

On rigolait mais c'était vraiment, il y avait des gens vraiment super sympas, tu fais que rire et je t'amuse, moi je suis chanceuse d'avoir des faits connaissances à des gens pareils. Moi j'aime beaucoup mes amis carrefouriens parce qu'il y a beaucoup de souvenirs, beaucoup de rires, et parfois beaucoup de pleurs aussi quand il y a quelqu'un en problème, on est tous là. Quand il y a des problèmes sentimentaux et quelqu'un qui pleure, on pleure tous avec.

- Et aussi c'est difficile pour les étrangères, peut-être c'est la première fois qu'ils sont à l'étrangère, tout seul, loin de sa famille, vous n'avez pas le téléphone à l'époque, les Kot Carrefour ça te rassure un peu le sentiment de proximité ?

Quand j'ai quitté le Liban il y avait encore la guerre et je ne pouvais pas téléphoner à mes parents, parfois deux, trois mois, quatre mois pour pouvoir entendre leur voix et eux aussi, donc moi je me dis si je n'étais pas au kot Carrefour et très bien entouré, ça allait être trop dur pour moi. C'était comme une famille, il y avait des personnes qui sont de très bonnes personnes qui ont des valeurs humaines et qui viennent de bonnes familles, de bien élevées, ça c'est l'essentiel. Là quand tu es tout seul dans un kot, c'est là où tu vois que la personne a eu une bonne éducation ou pas. Il y a des gens qui sont très respectables d'autres noms. Il y a des gens très propres d'autres non.

- J'ai encore deux questions, quels sont les futurs défis que le Kot pourrait être confrontés dans les cadre politiques, économiques ou sociales ?

À l'époque, Carrefour était un des kots qui était un peu plus cher que les autres. Je ne sais pas si ça continue à être comme ça. Je connais que ce n'était pas bon marché quoi, c'était 7000 francs à l'époque, alors qu'il y avait d'autres chambres de 5000 et 4500 et 6000. Donc ce n'est pas que c'est un kot privé aussi parce que c'est bien fait, alors les matériaux sont propres.

- Maintenant, je paye 450 euros, j'ai ma chambre avec la douche, ma propre douche. Il y a des chambres qui sont moins chères, mais qui ne sont pas, c'est la douche partagée.

On n'y avait pas ça à l'époque, les douches partagées. Tu es dans quel chambre ?

- 205, deuxième étage.

Moi j'étais, j'étais au deuxième étage, mais j'étais dans la 200, je me rappelle quoi. C'était juste après la toilette, à droite.

- Je ne sais pas. Mais en tout cas, je dirais que ce n'est pas trop cher parce que voilà, tu as la douche. Tu as tous les services compris, de fois tu reçois la nourriture. Mais il y a des autres kots qui sont encore plus chers. Mais il y a des autres kots qui sont encore moins chers, mais qui sont sales. Ils sont vraiment sales.

Mais apparemment, il y a beaucoup de kot, donc depuis qu'on est partis, Louvain-la-Neuve a trop changé. Mes amis me disent que c'est devenu un bloc de béton, parce qu'à notre époque, il y avait beaucoup plus de verdure, beaucoup plus d'espace, et maintenant tout est construit. C'est ce qu'on me raconter, je n'avais pas été encore.

- Dernière question, qu'est-ce que cette expérience vous apporte en général ? juste pour résumer

Bah, ça m'a apporté une ouverture d'esprit. J'ai connu des traditions et j'ai goûté des plats et j'ai fréquenté des gens. C'est vraiment une expérience unique. Et ça n'arrive pas à tout le monde. J'ai le privilège de l'avoir, d'avoir cette expérience. Parce que ça m'a donné des amis pour la vie. Ça a changé ma perception pour les choses dans un sens positif et j'ai appris beaucoup et j'ai donné beaucoup aussi. J'ai appris à mes amis la danse du ventre. J'ai appris les plats libanais. Je l'ai appris comment on parle, comment on parle arabe pour rire les libanais. Pour dire bonjour, pour dire je t'aime, pour dire tu es belle et tout ça. Quand on m'appelle, on me dit toujours « yalla yalla Zoéla ».

C'était un échange, j'ai beaucoup appris, mais aussi j'ai beaucoup influencé les gens avec qui j'ai pris des contacts plus profonds. Je crois que c'est vraiment quand tu vas rentrer au Pérou, je ne sais pas, dans un autre pays, ça va rester en toi. Là où tu pars, tu auras toujours ces souvenirs et ça réchauffe le cœur, vraiment. À chaque fois que j'y pense et tout, je ne sais pas, ça c'est mon expérience personnelle.

Tu construis ta personnalité dans ce milieu, c'est comme un sac de bonbon qui chacun a son caractère, sa culture et tu es là en train d'apprendre et d'apprendre et d'échanger et quand tu rentres chez toi, il y a aussi les autres qui vont remarquer comme tu as changé. Tu as trop appris, tu as trop vu, c'était vraiment super beau. On faisait tellement les choses ensemble à Carrefour qu'on avait le temps pour faire des amitiés hors Carrefour. Moi à peine j'avais deux, trois amis comme ça de l'université, mais on ne faisait pas trop de choses ensemble à l'extérieur. Donc à part que prendre un café ou un truc comme ça, mais les grandes sorties et aller faire la fête et faire des randonnées, et tout cela, et partir en Bruxelles ou d'entre villes, ça, on faisait avec les Carrefouriens.

En plus, dans l'université même, c'est peut-être parce qu'il y a beaucoup de d'étudiants et tout, les gens ne s'intéressent pas vraiment les uns aux autres. Donc chacun vient, prend son cours et quitte. Ils ne se souciaient pas de te connaître, à connaître ton pays.

- Est-ce que vous trouvez que les belges, ils sont en général, plus ouverts par rapport aux étrangers, par la culture des autres ?

Oui, c'était l'une des conditions que, si tu veux être dans ce kot, tu es obligé de faire, de tisser des contacts, parce que c'est le but du projet. Tu ne peux pas dire je reste dans ma chambre. Mais d'autres, ils étaient super sympas, donc c'est le caractère aussi, je te dis. Il y a des gens qui n'aiment pas vraiment être très sociables et là, il faut respecter ça.

C'est la culture, les Européens sont des Européens, les gens du Sud c'est autre chose, nous les Méditerranéens c'est autre chose, nous on est habitués au contact facile, on est des gens sociables, on voit les choses autrement, on ne peut pas les blâmer parce que c'est la culture.

Mais certains, quand même, ils essaient de casser ce mur et de doser, de t'approcher et d'essayer de te comprendre et de te connaître et tout. J'ai des amis belges. Il y a deux mois, on était invité pour le mariage d'un ami de Carrefour qui se marie pour la deuxième fois, parce que la première fois, ça n'a pas trop réussi. Donc maintenant, il se marie pour la deuxième fois à une française et il m'a invité pour son mariage en France. Mais j'ai fait l'accident de voiture et je suis restée. C'est vraiment un dommage.

Par exemple, il y a les espagnols, il y avait pas mal d'espagnols au kot, deux, trois, quatre, comme ça et eux ils sont vraiment, ils ont gardé le contact et donc ce sont surtout des filles et un garçon, eux et ce sont mariés et maintenant ce sont les familles qui sont amis avec les uns avec les autres et ils se connaissent très bien.

- On a fait une nouvelle règle ici au kot pour ne pas avoir beaucoup de gens de la même nationalité, maximum 2 ou 3 de chaque pays parce que qui viennent du même pays restent entre eux et ne font pas beaucoup d'intérêt pour les autres.

Il y avait ce groupe espagnol, donc trois filles et un garçon au même moment, certains sont arrivés la deuxième année, deux autres espagnols l'année suivant, et puis il y avait moi et les Libanaise et les Palestiniens, et quand on commençait à parler notre langue entre nous, alors ils disent... Allez arrêtez !

Tu ne te rends pas compte parfois tu es en train de raconter une histoire et surtout que les palestiniennes n'étaient pas doués avec le français donc moi j'avais trop parfois j'étais fatigué de jouer le traducteur alors j'ai dit à la salle : on ne va pas parler le français tant pire !

- Et vous parlez anglais aussi à l'époque ou pas trop avec les étrangers ?

L'anglais, ce n'était pas à la mode à l'époque, pas comme maintenant, mais la Palestinienne par exemple, elle est venue en Belgique, elle avait un diplôme en littérature anglaise, donc elle parlait très bien l'anglais, elle est venue faire relation internationale, elle avait tout le temps le problème du français, c'était terrible avec elle, ça ne passait pas dans la tête, et il y a d'autres qui n'ont pas réussi trop avec le français, mais ça marchait.

- Maintenant, la langue officielle, on dirait du kot, même avec sur les réseaux sociaux sur le site et tout, c'est l'anglais. Comme ça, on attire plus des chinoises, plus des asiatiques qui ne vont pas parler en français, ils se débrouillent mieux en anglais.

Il y avait une fille africaine, par exemple, qui ne m'aimait pas. Je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que je suis Libanaise, et parfois les Libanais ne sont pas très honnêtes en Afrique, donc elle avait des préjugés. Ça aussi, les préjugés, les stéréotypes, ça je n'aime pas du tout. Qu'est-ce que ça t'a affecté, toi, avec deux ou trois personnes qui sont en Afrique et qui ne sont pas bien ? De temps en temps, dans chaque pays, il y a du bon et du mauvais. Donc elle me détestait peut-être pour ça, parce que je suis Libanaise. Parfois, c'était un peu méchant de sa part, mais moi, tu sais, je faisais semblant de ne rien voir. Parce qu'il y avait plein de personnes, alors pourquoi devrais-je insister si elle ne veut pas avoir de contact avec moi ?

- On a eu aussi un ami israélien qui est venu ici au kot l'année passée, et lui, il était contre l'invasion, contre les guerres et tout. Il s'entendait bien avec les Arabes qui étaient ici à l'époque. On n'essayait pas trop de parler de ce sujet, mais c'était inévitable de ne pas en parler. Eh bien voilà, comme vous dit, c'était juste un préjugé, parce que lui, il n'est pas du tout pour la guerre, il est contre. Donc ça a aussi peut-être un intérêt pour éliminer tous ces stéréotypes : les gens qui sont comme ci, qui viennent du Sud, qui sont comme ça, qui viennent du Nord, qui sont comme ça...

Mais écoutez, c'est un grand plaisir de vous parler, de parler avec vous. Merci pour votre temps.

Pas de problème, ça me fait un grand plaisir, si t'as besoin d'une chose tu me dirais, tu me dire bonjour quand tu veux.

Entretien 4: Sigrid Stephenne

- J'aimerais bien commencer par une petite présentation de votre part, votre âge, origine, travail et domaine d'études.

D'accord, donc moi c'est Sigrid, tu peux me tutoyer. Mon nom de famille c'est Stéphane, je ne sais pas si t'en as besoin, c'est S-T-E-P-H-A-N-E. Alors, j'ai 52 ans, donc moi je suis belge et je viens du sud de la Belgique, d'Arlon, le Gaume. Donc moi j'ai étudié le droit à Louvain-la-Neuve et je travaille aujourd'hui au Forem, en fait c'est l'organisme qui aide les chercheurs d'emploi à trouver un travail. Et moi, je travaille, en fait ma fonction c'est chargée de relations partenariales.

Donc, en fait, je travaille, le Forem il aide les demandeurs d'emploi à trouver du travail, mais il y a aussi plein d'opérateurs de formation en dehors du Forem qui aident aussi les chercheurs d'emploi. Et moi, mon rôle au Forem c'est de faire des conventions et de

travailler avec ces partenaires-là. Et donc, on travaille sur des décrets et des choses comme ça, donc ma formation m'aide et j'organise des réunions avec les partenaires, etc. On a des contrats de formation avec eux, voilà.

- Vous travaillez pour cet organisme, ce travail pour les citoyens belges en train de chercher un travail, un job, ou c'est pour tout le monde ?

Alors, le Forem est ouvert rapidement. Tout le monde peut aller s'inscrire. Moi, je travaille avec des associations. Moi, je travaille sur Huy, donc ce n'est pas sur Louvain, sur Bruxelles, mais des associations qui s'occupent vraiment des primo-arrivants, par exemple. Donc ici, on a des formations dans des appels à projets où on aidait des primo-arrivants à trouver du boulot. Ça marche super bien parce que c'est souvent les plus courageux. Donc il y a eu beaucoup d'Ukrainiens, enfin bon voilà, il y a eu de toutes sortes de populations. Parce que pour chercher du travail, tu dois juste t'inscrire au Forem, mais tu dois avoir tes documents en ordre, c'est-à-dire que tu dois avoir un type de séjour valable.

Tu dois pas forcément être belge. Et donc moi, je travaille par exemple aussi avec IFAPME, avec les promotions sociales.

- Par rapport au kot, t'es rentrée dans quelles années t'as vécu au kot ?

Alors moi, j'ai vécu au Kot presque deux ans. Et c'était, alors le problème, c'est les années, je pense que c'était 1994-1996, ça fait longtemps.

- Et comment t'as rencontré le kot, comment t'as entendu du Kot Carrefour ?

En fait, moi j'ai étudié mes deux premières années quand on dit depuis une année en première licence et là j'en avais vraiment très marre de mes études et de Louvain la Neuve. Et donc, j'ai voulu arrêter et je suis partie un an à l'étranger, dans un kiboutz à l'époque.. Et quand je suis revenue, je voulais vraiment continuer à côtoyer des gens de partout. J'avais plus envie de rester dans le petit monde de Louvain-là-Neuve et donc j'ai appris l'existence du kot Carrefour. Comme tu connais, il faut faire un entretien de motivation, etc.

Et le fait d'avoir déjà voyagé, ça m'a permis d'entrer dans le kot parce qu'à l'époque, il y avait beaucoup, beaucoup de listes d'attente et donc, voilà, ça a été vraiment super, j'ai vraiment adoré.

- Et comment, ok, donc t'as eu la motivation déjà d'avoir un parcours un peu international en Israël ?

Oui, c'est ça. Le fait d'avoir rencontré, dans un kiboutz, j'étais surtout avec des étrangers de partout, pas forcément des Israéliens. Je travaillais avec des Israéliens, mais j'ai rencontré des Latinos de Colombie. J'étais avec des Anglais, avec des Danois, avec des Hongrois, tu vois. Donc ça, ça a vraiment, pour moi, c'est. Moi, je venais vraiment

d'Arlon, je ne sais pas si tu vois, c'est vraiment le bled, quoi. C'est vraiment très peu ouvert à l'international.

Louvain-là-Neuve, maintenant, c'est peut-être plus, mais à l'époque, moi, j'étais qu'avec des gens de la régionale, du luxe, quoi, tu vois. J'étais venue, j'avais fait mon baptême, ma calotte, mais j'étais qu'avec des gens de la province du Luxembourg, quoi, tu vois. Et donc, le fait de voyager, je me suis vraiment rendu compte que le monde était un peu plus large que ça, un peu plus grand et plus intéressant. Et donc, pour moi, j'ai vraiment eu envie de continuer dans cette façon de faire et de rencontrer des gens d'un peu partout, quoi.

- Comment tu penses que les codes permettent l'intégration des étudiants ? Genre, qu'ils facilitent ou favorisent les interactions entre les étudiants, surtout les internationaux ?

Alors, moi, j'ai toujours dit, hein, Luis, que le Kot Carrefour, au départ, le projet, c'est d'intégrer les étudiants d'origine, enfin, voilà, internationale à Louvain la neuve, mais moi, je pense que c'est l'inverse. C'est surtout les étudiants étrangers qui nous intègrent, quoi. Parce que quand tu commences à vivre à Carrefour, tu vis beaucoup là, quoi, en fait. Et moi, je sais, quand je voulais les emmener à la Lux ou quoi, ils me disaient, c'est des barbares, quoi, vos trucs où on voit juste de la bière et qu'on dit des conneries. Et donc, t'arrêtes un peu de gadailler et tu commences vraiment à découvrir d'autres choses, quoi. Enfin, moi, j'aimais bien rester à Carrefour et je trouvais qu'à l'époque, en tout cas, on faisait un repas commun par semaine. Ça tournait, hein, chacun organisait et c'était vraiment super intéressant. On discutait des heures, ben, comme maintenant, j'imagine, des heures ensemble et voilà, on faisait des activités. Un nouvel an, on est partis à Amsterdam ensemble. C'était vivre ensemble, quoi.

- Vous avez aussi des, comment ça s'appelle, des activités culturelles organisées par les étudiants à l'époque ?

On n'avait pas autant que ce que Jane faisait. On n'avait pas tellement de trucs à terre comme ça. Moi, je ne me rappelle pas d'avoir fait autant de choses. Non, pas tellement.

- Il n'y avait pas des activités obligatoires que les gens devaient assister au moins une fois ? Par exemple, il y en a maintenant des activités qui sont organisées par le conseil d'administration, genre welcome drink ou la Journée de réflexion, la journée de détente.

On avait une journée d'accueil, ça oui. Mais non, il n'y avait pas ces obligations-là, mais on organisait des soupers nous-mêmes. Mais il n'y avait pas, par exemple, Jeanne m'a expliqué qu'il y avait des parents, je ne sais plus qui étaient venus expliquer. Nous, il n'y avait pas des choses officielles. Mais par contre, il fallait participer. Moi, j'avais une copine de kot qui n'était jamais là au souper, qui avait sa vie à côté et qui venait dormir là. Je sais que le conseil d'administration lui avait dit que ça ne va pas parce que si tu

viens ici, c'est pour vivre avec les gens. Peut-être là, le soir, pas tous les soirs, mais en tout cas, les repas communautaires, les soirées qu'on organisait, jouer de la guitare. Tout ça, c'était quand même la soirée de Noël. Tout ça, c'était important d'y être et personne ne la connaissait.

- Il y en a toujours des gens comme ça qui ne participent pas trop. Un, deux, qui ne sont pas trop engagés.

Oui, c'est ça. Ce n'allait pas. Après, on n'avait rien d'obligatoire. Moi, j'étais tout le temps là.

- Tu penses que c'est quoi l'impact que tu as eu dans ton séjour au Kot Carrefour sur le développement de ta vie personnelle et professionnelle ?

Personnellement, j'ai toujours des amis de Kot Carrefour. Je trouve que j'ai vraiment rencontré des gens extraordinaires. J'ai pu aller deux mois après mes études au Mexique, chez une de mes copines de Kot. Oui, Sonia. C'était à Guadalajara. J'ai été deux mois là-bas.

- Il y en a une fille cette année de Guadalajara aussi, mexicaine.

Ah, ben voilà, incroyable. C'était Sonia. J'avais un ami aussi. D'ailleurs, ils se sont mariés de l'Équateur, Léo. Moi, j'ai vraiment découvert la culture latino-américaine. À mon époque, ça dépend des années, mais il y avait énormément de latinos. Les latinos invitaient leurs amis latinos. On en a fait des soirées au CEI à l'époque. Voilà, ils jouaient de la musique. Les latinos, vous êtes extraordinaires. C'était une autre ambiance.

Anita, elle était à moitié bolivienne-colombienne. D'ailleurs, j'avais une amie, Alicia, à qui je parle encore parfois, qui était espagnole. Et Andrea, lui, il est à Bruxelles. Si tu as besoin d'autres personnes, je peux aussi te donner des gens, mais plutôt de mon année. Andrea, lui, il était italien. Il venait étudier l'actuariat. En fait, il est resté en Belgique. Et Marcos aussi, qui était chilien. Il y avait quelques Chiliens chez nous à l'époque. Lui, il est resté en Belgique aussi. Au niveau personnel, je trouve que ça crée vraiment. Après, on a été à Rome avec Andrea. On a fait quelques voyages ensemble. Puis après, j'ai continué à les côtoyer beaucoup moins maintenant.

Mais Andrea et sa famille, et Isabelle, ils se sont aussi mariés au Kot. Maintenant, ils sont séparés, mais on les a beaucoup côtoyés quand ils ont eu des enfants. Léo et Sonia, ils sont revenus genre dix ans après en Belgique à Louvain-la-Neuve. On ne sait plus pour quelles raisons, pour des études ou une formation. Eh bah, on les a revus à fond aussi avec les enfants, tu vois. Donc, c'était vraiment chouette, quoi. C'est des amitiés, je pense, qui ont une autre valeur, quoi.

Oui, on a une envie de rencontre, quoi, et ça il faut, ce n'est pas un kot normal, voilà. Et Jane, elle est maintenant dans un Kot-à-projets et j'ai l'impression que là c'est le nouveau guindaille et tout ça, quoi. Ouais, c'est plutôt ça.

- Et dans l'aspect professionnel ?

Alors moi, évidemment, ça m'a donné super envie d'aller travailler à l'étranger. Mais voilà, je te dis, j'ai été deux mois au Mexique, j'ai postulé pour un projet européen à l'époque, mais je ne l'ai pas eu parce que je n'avais pas un assez bon espagnol.

Et finalement, j'ai trouvé, moi je voulais vraiment partir de chez moi, parce que j'habitais à Arlon, tu peux imaginer. Et donc, voilà, je voulais vivre à Bruxelles, et j'ai trouvé un boulot. Et puis, quand tu commences à trouver un boulot, tu pars plus facilement, quoi. Donc, à un moment dans la vie, j'ai quand même arrêté de travailler. Je suis partie un mois à Cuba, mais je suis revenue parce que je suis partie avec un fou qui croyait qu'on allait trouver du boulot à Cuba. Ce n'est absolument pas le cas, donc on est revenue.

Je trouve que moi ça m'a vraiment fait découvrir mon année en Israël, alors que je suis pas du tout d'accord avec la politique israélienne, mais à l'époque j'avais 20 ans, je voulais partir absolument, et donc j'ai pu aller grâce à un kiboutz, tu vois, puisque tu travailles quoi, donc tu peux vivre là-bas en travaillant, mais ça m'a ouvert les yeux sur toutes les autres populations, sur l'autre quoi, et Carrefour ça a vraiment prolongé ça quoi, et ça c'était merveilleux quoi, vraiment pour moi, pour moi c'est vraiment essentiel quoi.

- Selon toi, quels sont les plus grands défis pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le Kot?

Linguistique, alors je pense qu'aujourd'hui c'est plus compliqué qu'à mon époque, je crois. Avec ce que j'ai entendu Jane, tu vois, je sais pas, je pense qu'il y a eu en tout cas des gens avec des situations administratives plus compliquées qu'à mon époque. Je pense que moi, quand j'y étais, la majorité, pas tous, avaient eu des bourses de leurs universités, et donc l'université avait facilité les choses, tu vois, parce qu'ils avaient des bourses comme Andréa, Actuel, Léo, c'était son état aussi de l'Équateur qui lui avait payé, etc. Maintenant, il y avait des gens aussi d'un milieu aidé, tu vois, parce que pour voyager, il faut quand même être un peu plus aisé que la moyenne de certains pays, tu vois.

Ce n'est pas facile pour vous et ce n'est pas facile pour nous non plus d'aller étudier à l'étranger ; financièrement, évidemment, c'est toujours plus compliqué. Donc, il y avait des personnes qui, financièrement, qui retravaillaient en plus. Moi, je me souviens, Lili, elle travaillait vraiment fort à côté pour payer une partie, tu vois, donc c'était vraiment, elle était super courageuse. Il y en avait quelques-uns qui étaient quand même super courageux. Alors, les Africains, ils avaient plus facile au niveau administratif, parce qu'il y avait des accords entre le Congo et la Belgique. Maintenant, il y en avait quelques-uns qui, quand même, c'était plus compliqué. Ce qui était compliqué, moi, je trouve, pour eux,

c'est aussi, enfin, pour vous, c'est que vous restez éloignés de chez vous pendant longtemps.

Et au départ, à Louvain-la-Neuve, moi, quand je kotais dans un kot normal, ben les étudiants, ils repartent chez eux le week-end, quoi. Et à Carrefour, ben, c'est pas possible, quoi. Enfin, vous, vous ne pouvez pas repartir chez vous le week-end, c'est à l'été, bien manger, chouchouter. Et donc, c'est tout à fait différent, et moi, j'ai découvert ça. Et donc, je restais beaucoup le week-end à Carrefour, où j'ai proposé souvent à des gens de venir chez moi, parfois, tu vois. Et c'est pour ça que j'ai toujours invité Quand tu veux, quoi, amène Anna, amène Romane, parce que je trouve que... Ben, Romane, ce n'est pas pareil, mais... Bienvenue, quoi, parce que je me dis... Parfois, ça fait du bien de rentrer dans une maison où on s'occupe de tout, où on vous fait à manger, où vous vous échauffez, enfin... C'est différent, quoi.

Quand même, quoi, pendant les fêtes et tout, c'est quand même plus compliqué. Et donc, je pense que ça change aussi, ça, en tant qu'étudiant belge. Moi, j'ai vraiment découvert qu'en fait, à partir de Carrefour, je revenais plus tous les week-ends chez moi, quoi, parce qu'on avait envie aussi que le Kot reste vivant. Vous vous restiez, alors on avait envie de rester vraiment avec vous, et ça devenait une vraie vie, quoi. Alors que moi, dans mes anciens kots, j'arrivais parfois le lundi matin et le vendredi matin, je repartais, quoi, tu vois ?

Ben, un autre défi pour vous, c'est la langue, évidemment. Ça, c'est super... Ben, c'est dingue, quoi, vous apprenez vraiment bien, mais je pense, aujourd'hui, à Carrefour, en tout cas, la première année, Jeanne, vous parliez tous anglais. Moi, à mon époque, on ne parlait que français, quoi.

- Oui, parce que, en fait, je pense, grâce à la recherche que je fais, qu'il y a eu un processus de Bologne, un processus de l'Union européenne, qui a harmonisé toutes les études en Europe et qui a mis sur place beaucoup plus d'options, de choix en anglais. C'est à cause de ça que je suis arrivée. Et ça a commencé en 2004.

Donc ah oui, ça, j'ai jamais pensé à ça. Parce que Jane, elle me disait, on parlait anglais tout le temps.

Et je disais, mais nous, personne ne parlait anglais. Il y en avait qui avaient du mal entre eux, parfois certains. Par exemple, Orland, tu vois, il y en a plein qui parlaient espagnol entre eux, ou chinois, tu vois. Ma petite voisine, elle était chinoise. Il y a d'ailleurs son amoureux, qui était belge, flamand, a appris le chinois. Mais ce n'était pas la langue générale, c'était le français. Parce qu'ils venaient tous, et souvent, en effet, dans leurs cours, ils devaient apprendre le français. Donc, ils n'avaient pas le choix d'apprendre, c'est vrai. Oui, c'est ça. Maintenant, il n'y a plus de programmes internationaux, imaginablement, à Neuve ou ailleurs, quoi.

- Tu penses que cette expérience t'a permis d'acquérir des compétences interculturelles?

Oui, à 100%.

- Tu pourrais me donner un exemple?

Oui, pour moi, c'est oui. Mais quel exemple? Alors, j'ai eu, alors, les tensions, moi, j'en ai pas eu beaucoup. J'ai surtout voulu apprendre l'espagnol comme toutes les filles qui étaient à mon époque. J'ai fait des cours d'espagnol après. Il y a eu une fois où j'ai fait une bêtise. Donc, nous, évidemment, c'est à une autre époque, Luis. Donc, déjà, tu oublies, on n'avait pas de GSM. Donc, je pense qu'une grosse difficulté aussi pour les étrangers à ce moment-là, c'était des contacts avec leur famille, tu vois?

Parce que vous, maintenant, avec le GSM, c'est inimaginable. Mais nous, tu vois, quand tu montes les escaliers au kot, juste là, il y avait un téléphone fixe.

Ah oui, il y en a toujours, oui. Je ne sais pas si tu peux imaginer ça. Ah, ben voilà. Tu ne peux pas imaginer ça à ton époque, tu vois? Mais donc, nous, on appelait une fois par semaine nos parents ou quoi. Et eux aussi, mais avec un téléphone, tu vois?

- Ah oui, ça, c'est incroyable parce qu'on pensait que c'était en fait fait partie de la décoration, en fait.

Ah, mais non, c'était le téléphone. Non, tu peux te dire que les trente-six personnes ne fonctionnaient qu'avec ce téléphone-là, quoi. Moi, avant Carrefour, j'allais à la cabine téléphonique, hein, tout le monde.

Tu parles à des gens de mon âge, une fois par semaine, on allait à la cabine, on appelait nos parents, on disait ça va bien et on avait la paix. Aujourd'hui, je pense que vos GSM vous empêchent d'être libres, hein. On est toujours sur vos dos, quoi. Enfin, voilà. Bref, ça, c'est mon problème avec le GSM. Oui, oui. Mais ça, je pense que ça doit faire partie de ton mémoire, c'est que ça change complètement aussi, là, tu vois, les contacts, quoi. Je sais même, je ne sais plus si Internet existait déjà.

- Non, mais c'était pas, il n'y a pas eu de réseaux sociaux comme Facebook, il est apparu à partir de...

Ah non, vraiment, pas du tout, mais même Internet, même Internet pour communiquer, je crois qu'on devait faire ti-ti-ti-ti-ti, tu vois, moi, j'avais même pas de PC à l'époque, hein. Mais c'était pour... Tu te rends pas compte.

- Une fille m'avait dit qu'il fallait faire des lettres à maman pour garder les contacts avec les gens.

Oui. Et donc, une fois, je sais, donc j'avais une copine, elle, elle était hongroise, je pense, et elle était tombée amoureuse d'un Indien. Je n'ai plus leur prénom, je t'avoue, je suis

désolée, mais donc du kot aussi, hein. Mais ils étaient très discrets, super adorables et tout. Et... Ah, je ne retrouve plus le nom de... Comment elle s'appelait ? Elle était adorable et elle avait des insomnies, tu vois, mais des graves insomnies. En fait, c'était marrant, dans la study, nous, il n'y avait pas de study à l'époque, du tout, on allait à la bibliothèque tous ensemble.

Il n'y avait pas de study, mais c'était la télé et un divan là-haut. Et tous les insomniaques se retrouvaient, donc on savait qu'il y avait toute une petite bande, Marie, elle, plusieurs, qui se côtoyaient plus la nuit, quoi, tu vois, qui se retrouvaient là-bas, en haut. Mais bon, voilà, moi, j'étais moins avec ces gens-là parce que je ne suis pas insomniaque du tout. Mais on le savait, on en parlait et tout. Et un jour, son ami indien est reparti dans son pays, je ne sais plus, pendant un mois ou deux ou trois, tu vois, et il s'appelait tout le temps. Mais je savais qu'elle était insomniaque et qu'elle ne dormait pas bien, que je l'avais vue le matin, ça n'allait pas et tout. Elle était repartie se coucher.

Je passe devant le téléphone, ça sonne, je décroche et c'était lui, tu vois. Et là, en fait, je lui ai dit, ben non, elle dort, quoi. Je n'ai pas été la réveiller. Elle m'en a voulu, Luis, mais elle m'en a voulu. Parce que quand elle s'est réveillée, je lui ai dit que je ne sais plus son prénom à appeler pour te parler, mais je lui ai dit que tu dormais. Mais elle m'a râlé dessus pendant je ne sais pas combien de temps, quoi. Parce que, tu vois, c'était une époque où, ben, communiquer, c'était super difficile, quoi. Et donc, lui, avec le décalage horaire, machin, marchait pas très bien. Il avait, ben, voilà, c'est difficile à imaginer aujourd'hui, mais sûrement qu'elle attendait ce coup de fil depuis, tu vois, peut-être des jours, des semaines.

Et moi, comme une petite débile, je me suis dit, bon, ben, il rappellera, quoi, tu vois Mais conne, ce souvenir, je l'ai toujours parce que je me suis dit qu'on se rendait pas compte de la situation dans laquelle vous étiez, tu vois.

Mais elle m'avait quand même expliqué qu'elle était super triste, que je ne comprenais pas, que je ne la réveillais pas. Et moi, je l'avais pas fait méchamment, hein.

Je l'avais fait parce qu'elle dormait, quoi, tu vois, bêtement. Mais oui, c'est logique. Et ça, ça m'avait... Oui et non, c'est...

Je trouve qu'il y avait parfois des petites tensions, comme ça, sur la nourriture, sur des petites choses, comme ça, qu'on découvrait, quoi. La deuxième année, les gens avec qui je m'entendais le mieux sont partis. Donc là, j'ai eu un peu plus de difficultés. Parce que je trouve que ça, c'est compliqué. Nous, à l'époque, c'était que deux ans. Et il y en a beaucoup qui ont dû partir. Et je me souviens qu'on avait fait toute une espèce d'argumentaire pour qu'Andréa puisse rester une troisième année. On avait fait un jury. On s'était battus en argumentant pour qu'il reste.

Et puis, le conseil d'administration avait dit non. Et je me souviens que moi, j'avais été super triste parce que lui, il était super triste. J'avais trouvé qu'elles n'avaient pas été très ouvertes, quoi, tu vois. Et donc, j'ai redémarré la deuxième année en étant quand même

un peu perdue, parce que quand tu as toute une ambiance extraordinaire, tu vois, c'est toujours compliqué quand d'autres gens arrivent Et là, il y a eu tous des jeunes, des très jeunes, première, deuxième, philosophes, mais belges. Et là, l'ambiance a vraiment changé parce qu'il prenait un peu beaucoup de place, je trouvais, par rapport à d'autres personnes, voilà. Ça, c'est une difficulté aussi, quoi, parce que vous, c'est votre maison et elle change en fonction des gens qui arrivent, quoi..

Moi, j'aime bien rencontrer des nouvelles personnes, mais là, je pense que j'avais tellement... Ah, voilà. Et donc, à partir d'un certain temps, je suis allée avec des gens que j'avais rencontrés à Carrefour. On a loué une maison à l'Hocaille et on était là. Mais finalement, je me plaisais quand même moins bien. Et donc, j'étais quand même toujours à Carrefour, parce que je pense que c'est un endroit, un univers extraordinaire, quoi.

J'ai eu une difficulté, mais je ne sais plus comment il s'appelait. Et ça, c'était vraiment une difficulté, je pense, liée à la différentes cultures, ok. C'était un latino. Pourtant, moi, les latinos, je m'entendais super bien avec eux. Et ils faisaient toujours des blagues et moi, je ne les comprenais pas. Ça peut arriver, parfois. Des blagues comme en espagnol ou c'était trop... Oui, mais ils rigolaient et moi, j'avais l'impression qu'ils se moquaient tout le temps de moi, alors qu'après, tout le monde m'a dit, mais non, pas du tout, il est comme ça. Et moi, je ne comprenais pas.

Mais moi, en Israël, par exemple, j'ai eu la même difficulté avec des Sud-Coréens. C'est bizarre, hein. En fait, ils me faisaient toujours dans le kibout, quoi, et on n'était pas beaucoup. Et chaque fois, ils disaient mon prénom et ils rigolaient, quoi, tu vois. Sigrid hihhi.

Enfin, ça paraît con, hein, mais une fois, deux fois, trois fois, et à un moment... Et je pense que c'était aussi un humour différent. Je pense que l'humour, c'est quelque chose qui est très difficile au niveau international, en fait.

Tu sais, par exemple, avec Julian, on avait... Donc, lui, il était chinois, aussi. On avait vraiment eu une grosse discussion après. Après, c'était des discussions, hein, tu vois Je veux dire, ça n'a pas pété du tout. On était partis en vacances tous ensemble en Bretagne après les examens.

Enfin, tous ensemble, on était une quinzaine, quoi, tu vois. Et ça, ça avait pété parce qu'on avait un peu rigolé de la religion, tu vois. Et, ben voilà, c'est aussi un sujet sensible. On était vraiment plusieurs en étant complètement athées. Enfin, athées, moi, j'ai été éduquée dans la religion, mais je ne sais plus où on parlait de Noël ou de... Ouh, lui, il était, justement, super athée. Enfin, bref, je ne sais plus qui, quoi, que donc, mais ça ne m'avait pas été, quoi. Et ça, ça pouvait être des sujets, ben, un peu compliqués en fonction des traditions, des éducations, de la culture. Et ça, je pense que c'est vraiment délicat et ça te permet, en vivant ensemble, de vraiment te rendre compte que les choses sont différentes partout et ça, ça t'ouvre vraiment les yeux, quoi. Voilà.

Mais l'humour pour moi, ça a été vraiment, même en Israël, c'est vraiment des sujets qui peuvent parfois vraiment poser des vraies tensions en fait. Parce que pour certains, c'est vraiment drôle et c'est gentil. Ce n'est pas du tout destiné à blesser la personne, mais la personne doit être vraiment blessée. Et ça, je trouve que c'est fort important quand on vit avec des personnes d'autres cultures : c'est de s'assurer, même entre nous, dans la même culture. Je vois déjà, même mon fils et ma fille, ils peuvent se prendre le chou, Youri et Laure, la petite, parce qu'ils n'ont pas le même humour. Il est au deuxième degré, elle parle, elle le prend au premier degré. Mais si tu rajoutes en plus la culture, si tu rajoutes en plus, et comme tu dis, les sujets sensibles, si tu rajoutes en plus la compréhension exacte de la langue, parce que pour faire de l'humour, parfois, ce sont des jeux de mots comme ça, quand même pas faciles à comprendre. Quand j'étais en Israël, je ne parlais pas bien l'anglais, ils parlaient tous anglais. Et au début, j'ai été vraiment aussi très parano comme ça. J'avais l'impression qu'on se moquait de moi, les gens riaient, mais moi, je n'avais pas compris. Alors, quand tu ne comprends pas bien, tu te dis c'est de moi qu'on rit, tu n'oses pas trop dire que tu n'as pas compris. C'est des choses très sensibles, je trouve.

Oui, quand tu es étranger et que tu ne comprends pas bien la langue, je pense que tu es fragile. Et cette fragilité-là, je pense que c'est vraiment aux Belges d'être très attentifs à ça, en fait. Et on ne l'est pas toujours à 20 ans.

- Oui, c'est hyper intéressant ce que tu dis. Ça fait partie aussi de la communication, du dialogue interculturel.

J'aimerais bien qu'en manière résumée, qu'est-ce qui t'a apporté cette expérience et quels sont les souvenirs les plus importants de cette expérience pour toi ?

Moi, ça m'a apporté énormément d'amis, vraiment, de belles relations, de très belles discussions, des vraies discussions. Ça m'a appris à me remettre en question aussi.

Ça c'est important de se dire que je n'ai pas raison parce que j'ai été éduquée là-dedans et c'est comme ça que ça fonctionne. Apprendre de l'autre, quoi, apprendre vraiment des autres. Je pense que c'est des autres que j'apprends le mieux.

Alors, un de mes plus beaux souvenirs, c'était mon anniversaire. On a fêté mon anniversaire, je ne sais plus, la première année ou la deuxième année. Je pense que c'était en même temps une chouette fête. Je me souviens, il y avait toutes les tables et sur la nappe, c'était une nappe en papier, on avait tous écrit qu'on se retrouverait dans dix ans. On avait tout signé et on y croyait. C'était ça qui était vraiment très beau. On était sûr que dans dix ans, on se retrouverait tous là. Ça, c'est parfait, mais en même temps, je suis allée il n'y a pas longtemps, il y a deux ans, je pense, à une retrouvaille Carrefour et c'était magique. C'était vraiment magique. Alors, il n'y avait pas tout le monde. Il y a des gens qui vivent à l'étranger, mais il y a des personnes, je les reverrai demain, je les aime encore profondément. Je pense que ça tourne au rond. Cette histoire de nappe, c'était vraiment bizarre. On était un peu idéalistes.

J'ai passé vraiment mes meilleurs moments de discussion intéressants, parce que moi, avant, je faisais des guindailles à l'eau à la neuf, je buvais beaucoup, enfin tu vois, c'était un peu la vie d'étudiant débile, quoi. Parce que moi, je venais d'une petite région où je n'étais jamais sortie, enfin tu vois, pour moi, c'était la liberté, quoi. On peut boire, on peut... voilà. Et à Carrefour, j'étais déjà partie il y a un an, où je m'étais rendue compte que je connaissais rien, en fait, et que je savais pas du tout avoir d'avis sur rien. Et... Parce que tu peux réussir des études universitaires et être très con, en fait. Et moi, j'étais fort comme ça. J'étais pas comme je vois Jane, avec un esprit critique, ouvert, avec des avis.

Moi, j'étais vraiment la petite conne, quoi. Et grâce à Carrefour, tu rencontres déjà des gens un peu plus âgés, tu vois, vous êtes parfois en dernière année, enfin c'est pas les premières années, quoi, rarement. Enfin, les premières master, bacs, c'est comme ça que c'est. Et donc, tu rencontres des gens qui ont déjà voyagé, qui ont déjà une expérience, qui viennent avec des choses intéressantes. Et moi, j'ai eu mes meilleures conversations et discussions. Parfois, quand vous êtes venus à la maison de Jane, j'ai trouvé que c'était génial, quoi. Vous apportez des choses tellement riches, quoi. Et aujourd'hui, même aujourd'hui, je me dis que je rencontre plus autant de gens intéressants, en fait.

- Une petite curiosité, C'était toi qui a motivé Jane (sa fille) à vivre ici?

Pas du tout. C'est ça qui est dingue. Ça, c'était dingue. En fait, la première année avec Maïta, un jour, elle m'a dit, oui, je vais au Kot-Carrefour parfois. Et je lui avais dit pardon. Je lui ai dit, oui, Maïta, ma copine de cours, elle est au Kot-Carrefour. Et comme ils ont des trucs Exkis, nous, on n'aimerait pas ça. Ben, je vais manger des sandwiches chez Jeanne.

Je lui ai dit, mais c'est pas vrai, quoi. Ça m'a fait vraiment tout drôle, quoi. Et j'ai mis un message à Licia, à Andréa et tout ça en disant, vous savez, ma fille va peut-être koter à Carrefour, quoi. C'est un truc de fou, quoi. Non, moi, ça m'a fait... Non, je lui avais toujours parlé de Carrefour, mais jamais je lui ai dit qu'elle devait koter à Carrefour, ou qu'elle devait y aller, ou, tu vois, rien du tout, du tout, ou qu'elle fasse sa vie, quoi. Mais là, ça m'a fait vraiment plaisir quand elle m'a dit, l'année prochaine, je vais à Carrefour, quoi. J'ai trouvé ça trop beau, quoi. Oh, génial.

Parce que je crois qu'ils doivent vraiment faire leur vie et faire leur propre choix. Mais par contre, ça m'a fait super plaisir. Et je pense qu'elle était beaucoup mieux à Carrefour qu'où elle est maintenant. Parce que je pense qu'à son kot actuel, elle a retrouvé une ambiance un peu plus, voilà, neuve, quoi, tu vois. Et puis chacun rentre chez lui le week-end. Et cette espèce de méconnaissance de l'autre et de penser profondément.

Et je pense que toutes les cultures pour ça sont les mêmes. Je ne crois pas que c'est que les Belges, mais quand on est chez soi, on a l'impression qu'on a raison, qu'on sait, quoi. Et quand c'est mieux, quoi. Et quand on est entre soi, on continue à s'entre-confirmer

qu'on est dans la bonne pensée, qu'on sait, etc. Et dès que tu ouvres le monde, dès que tu parles à d'autres gens, mais ça peut être des gens de l'étranger ou des gens d'un autre milieu social que toi, je pense que sans ça, on ne peut pas grandir, quoi.

Pour moi, c'est vraiment ça la richesse de Carrefour. C'est de se remettre soi-même en question, quoi. C'est d'apprendre de l'autre et de pouvoir se dire, mon point de vue n'est pas le point de vue. Mon point de vue, c'est un point de vue, quoi, qui est lié à mon éducation, à ma naissance, au pays où je suis née, à l'argent de mes parents, enfin à tout ça, quoi, c'est pas universel du tout, quoi. Et moi, j'ai un souvenir aussi avec Masha, Masha elle était russe, elle est toujours russe, elle est restée aussi en Belgique. Et c'est super chouette parce qu'elle fait, maintenant elle est psy.

Et elle est psy, pour toutes les personnes qui viennent de l'étranger. Sur Facebook, tu peux la trouver pour les Ukrainiens, etc. Elle aide vraiment les primo-arrivants, donc ça, c'est vraiment aussi, si t'avais l'occasion de parler avec elle, elle est extraordinaire, Masha. Et elle nous engueulait, parfois, parce que, quand il y avait, elle était toute petite comme ça, un peu géorgienne quoi, tu vois, elle engueulait tout le monde, et elle nous engueulait parce qu'il y a eu, je pense, une année où il y avait les élections en Belgique, et donc elle, elle ne devait pas voter, mais elle trouvait qu'on était tous, on n'avait rien à foutre quoi, tu vois, on n'était pas engagés politiquement, alors qu'elle, elle disait, mais les gars, alors que, tu vois, elle venait de Russie, et on sentait, et moi je me souviens, en tout cas, moi j'avais un souvenir de dire, mais elle a raison, et en fait, je m'en fous quoi, parce que, tu vois, je me suis sentie souvent bête quoi, elle n'est pas investie, alors qu'elle, elle était là, mais enfin, alors je pense qu'aujourd'hui c'est plus le cas. Je pense que vous, les jeunes, vous êtes beaucoup plus investis. En tout cas, jeune, elle réfléchit beaucoup plus à tout ça. Mais moi, à mon époque, on était quand même des grosses lèves, quoi. Je me souviens, j'avoue encore, tu vois. Enfin, vous êtes des jeunes, c'est à vous que vous devez vous battre pour vos idées, vos valeurs. Et on se regardait pour, ouais, t'as raison, mais en fait, on le fait pas, quoi.

Bah oui, ça te fait apprendre beaucoup de choses. Je me souviens, une fois, on a tous regardé les élections de, je me souviens plus, c'était les premiers ministres ou les, ici en Belgique. On a tous regardé, il y avait Jean devant la TV, avec Achille, avec Romain, tous les Belges qui étaient là, et je me suis dit, ben oui, tu vois, le niveau d'investissement. Mais donc là, il y avait un investissement. Ah oui, que nous, en fait, on regardait les matchs de foot ensemble, tu vois, et quand c'était, je me souviens, un match de foot, dans la studi, puisque nous, on était tous là-haut pour regarder la TV, c'était Italie, Pays-Bas. Et je peux te dire qu'Andrea, tu pouvais avoir beaucoup d'humour avec lui, il rigolait pour tout, mais sur le foot, pas du tout quoi. C'était parti en cacahuète, parce que la Hollande avait gagné, et les Africains, ben, il y avait beaucoup d'Africains dans l'équipe de Hollande, évidemment, tu vois. Et donc, eux, ils faisaient la fête à mort. Andrea, il râlait à mort, tous les Italiens étaient furax. Ça, j'ai un souvenir, mais tu vois, c'était pas la politique, nous, c'était le foot.

- Oui, chacun a ses passions, on va dire. Mais oui, c'était toutes les questions que j'avais notées ici, mais merci, merci en tout cas, Sigrid.

Entretien 5 : Juan Pablo Martinez

- Buenos días, yo vivo en el kot Carrefour con Nayadeth, ella me paso su contacto. ¿Quisiera primero preguntarle en que año vivió usted en el kot?

Yo he estado en el kot en el año 1998-2001, más o menos hace 20 años.

- ¿Sabe como esta el kot más o menos ahora? ¿Naya le ha explicado cómo va el kot?

No, no le he preguntaba cómo está. Yo me acuerdo cuando yo estuve en el kot está la parte a parte central digamos de la cocina y las habitaciones están los estudios y también había en la parte superior del kot había como un departamento grande también. Yo vivía ahí en estudio y bien ese apartamento arriba.

- ¿Pero también vivió en el edificio de los estudiantes?

No, porque yo empecé mi doctorado y tuve como un año en el estudio ocupando la sala de televisión tanto el que está el estudiante como el que está fuera, donde está la sala de eventos o de recepción.

- ¿Qué le motivó a vivir en el kot, a integrarse a usted en este tipo de entorno?

Lo que me interesó del kot fue que tenía a un amigo que estaba en el kot y me explicaba de que era multicultural, que a uno conocía gente de todo el mundo y eso me llamó la atención porque previamente había ido en una residencia en la universidad donde estaba un estudio solo entonces era más difícil hacer como conexión y un amigo que ya estaba en el kot me dijo que había compartido mucho sobre las distintas culturas y eso me convenció.

- ¿De dónde era su amigo?

Era chileno también.

- ¿Cuál ha sido el impacto de su estancia en el kot, el desarrollo de su vida personal y profesional?

Yo sigo conectado con la universidad, yo tengo proyectos en conjunto de investigación con el laboratorio de la facultad de ciencia y de agronomía porque es una mezcla. Sigo trabajando con mis colegas y hacemos proyectos bilaterales de intercambio y yo enviado estudiantes a Bélgica entonces lo que **te ayuda el kot a la cooperación a seguir incentivando a los jóvenes a conocer nuestra cultura.** Nayadeth, por ejemplo, está trabajando conmigo y como tengo un proyecto bilateral, entonces la beca, la WBI financia

estadía corta para los belgas y semi-cortas para allá, con máximo 3 meses, 2 meses. Entonces, la gente que trabaja conmigo a los jóvenes los incentivos a que vayan a conocer y así aprovechen de aprender idiomas, de conocer otras culturas. Aquí estamos nosotros estamos a 200 kilómetros de Santiago, la oportunidad para ella ha sido grande, entonces para ella todo es nuevo, y es estresante también conocer algo nuevo. Pero eso le va a servir a ella para abrir su corazón, para conocer otras culturas que no solamente la cultura chilena.

- ¿Entonces hay estudiantes belgas que también van con usted, que son enviados de Bélgica?

Sí, estudiantes del doctorado, pero vienen en estadías cortas y con los colegas que trabajan conmigo. Los profesores, con dos, con el profesor Lucho y la profesora Muriel Kiné. Ellos cada uno tiene su estudiante, entonces combinamos. Y tenemos proyectos desde el 2010, bilaterales, y vamos haciendo cosas así intercambios.

- ¿Cuál es el nombre del proyecto que ustedes manejan ahora, o el programa?

Es un proyecto en “Solanácea”, lo voy a leer. Es un convenio de las WBI (Wallonie-Bruxelles International) con el AGCID (Agencia Chilena de Cooperación Internacional para el Desarrollo), que es lo que administra el proyecto. Y estas dos instituciones, el Instituto de Investigaciones Agropecuarias, y la Universidad de Católica de Lovaina la Nueva. El título es RRI, creo que es 13, el código del proyecto. Dura 3 años, empezó el 2022 por lo tanto termina este año y el nombre es *“Aprovechamiento de la biodiversidad para mejorar el cultivo de tomate: Desarrollo de portingerto resistente al estrés abiótico”*.

- Si, Naya me explicó un poco de lo que hace aquí, así estoy un poco familiarizado en cómo funciona, muy interesante el proyecto.

Sí, entonces yo trato de mantener el vínculo con la universidad y ahora realmente con los estudiantes mis profes les conseguían alojamiento en la universidad y yo dije que fuera mejor acá en el kot. Y votó el alojamiento de la universidad para ir al kot, creo que fue bueno eso.

- ¿Qué crees usted que aporte el kot Carrefour a la visión de los demás y al recorrido de quienes han pasado por el kot?

Yo creo que le da una visión totalmente distinta de cooperación y compartir. Estamos en un mundo de individualismo donde “cada uno mata a su toro”, como se dice en Chile. Y el kot hace que los prejuicios, no sé por nosotros, los prejuicios que pueda decir que tiene un chileno con un peruano, un chileno con un argentino, un francés con un belga, el kot ayuda a que todos somos el ser humano y que no existen fronteras.

- ¿Como cree usted que el kot permite una correcta integración?

Hay una “**Integración arquitectónica**” porque tiene un jardín al centro y los pasos comunes como la cocina, el comedor son puntos de encuentro para que la gente se integre.

- Estamos obligados a pasar por la cocina y a socializar, ¿no?

Sí, sí, sí, exactamente. Y es muy importante porque en todo el mundo la parte gastronómica muestra la cultura. Alguno le tocó hacer comida chilena, comida peruana, italiana, entonces se comparte por la comida cada cultura.

- ¿Se acuerda usted de alguna experiencia en específico que recuerde sobre el kot y su multiculturalidad? ¿Algún recuerdo importante que haya tenido de alguna actividad multicultural que le haya marcado, que se acuerde?

Mira, en el kot yo viví con un belga, de la parte neerlandesa, y su pareja era japonesa, y a partir de esa convivencia ellos se casaron y vinieron sus papás con sus culturas distintas, y eso nació en el kot, se formó familias multiculturales.

Me acuerdo también de que una vez se celebró mi cumpleaños, con amigos del kot y de distintos lados, bailando y así.

- ¿Ha marcado una evolución significativa desde la época donde usted vivía aquí en el kot, pero no sé si conoce la situación actual del kot?

Yo no conozco mucho sobre la situación actual del kot, pero tenemos una red de la gente que vivía en el kot. **Seguimos en contacto.** Hay gente que se perdió, pero hay gente que no, entonces estamos en contacto.

Por ejemplo, como en el 2015 fuimos y nos reunimos, los que somos más amigos nos reunimos. Nos reunimos en la casa de uno de ellos. Algunos no viven todos en Louvain-la-Neuve, viven cerca de Bruselas, pero fue mucha gente del kot con su familia.

- ¿Usted piensa que las políticas de apertura o de películas políticas de apertura a los extranjeros? ¿Cómo eran en su época?

Había más de 120 nacionalidades en Lovaina. Yo ahí conocí gente que nunca hubiera conocido en la otra parte. Distinto continente, lengua, cultura y en el kot uno encuentra el **policulturismo asociado a una ingenuidad más homogénea.**

Igual tiene como su tilde será por el fundador del kot pero tiene como como gran parte de la gente que se aglutina tienen los mismos principios. Son estudiantes con un perfil de estar más interesados a vivir esta experiencia y entonces les es más fácil este proceso de integración. Además, todos tienen un perfil sano, como se puede decir. Yo pude ver en diferentes kots, me acuerdo de que eran muy pesados, mucho alcoholismo, etc.

- ¿Cuál cree usted que es uno de los desafíos más importantes para los estudiantes extranjeros, que vienen aquí al kot?

Mira, muchos estudiantes extranjeros salen de su familia y yo creo que tener acogidas, no de la familia, pero a través de las personas que tienen tu misma edad, y eso que hace que la juventud no se sienta sola. Porque igual, en el extranjero no es fácil.

Entonces, aquí se produce una amortiguación y el compartir, etc. Te ayuda a sobrellevar más este alejamiento que uno podría tener a la familia lejos. Eso depende de las personas o de la formación de cada persona y de sus familias, pero el kot los recibe, los acogen. Entonces, le da una oportunidad de desarrollo muy bonito.

- ¿Cree usted que el idioma representa un desafío para los extranjeros? ¿Usted sabía francés cuando llegó aquí?

Lo aprendí y ya sabía más o menos, pero cuando llegué no lo entendía. En el laboratorio, todo se hacía en francés y pienso que el kot facilita la barrera que al principio existe, ahí una barrera, sobre todo para llegar a los belgas. Entonces uno se hace amigo de los extranjeros, de la gente que habla como uno, no tan bien el francés, entonces eso evita el bloqueo, y después a la larga, pues también conecta con belga, con francés, ahí dentro del kot.

- Partiendo de su experiencia, ¿Qué cosas podrían haberse hecho diferentes?

Difícil. Eso depende de los estudiantes, es un poco caótico, pero es parte de... Por ejemplo, a veces te comen lo que has comprado o cosas así. Porque va a haber una persona muy estructura que le puede aparecer muy shock.

- ¿En su época había una coordinadora o estaba el animador?

No, había una señora, no me acuerdo el nombre muy bien el nombre. Era la coordinadora que estaba presente pero ya no mucho, y sí, faltaba un poquito más que los mayores cogieran más de organización porque sino el grupo se desbanda.

- Ahora tenemos un animador, se llama Ricardo y él organiza, hace las entrevistas también y él hace un poco de todo, organiza, administra. También existe la figura de la directiva del kot, y entonces como que ha habido también un proceso evolutivo a nivel administrativo. ¿Usted también pasó una entrevista para entrar aquí?

Sí, también. Pero como iba un poco de recomendado, fue más fácil entrar. Lo que pasa es que es que yo me cambié estando allá, es más fácil, pero es más difícil para las personas que vienen del extranjero. Porque en la entrevista no sabes a lo que vas, yo ya lo conocí. Hay personas que son estafadas también cuando buscan un kot en Lovaina.

Aparte esta muy bien ubicado, cerca de la “gare” de tren, cerca de “l’Esplanade” “puedes ir rápido, cinco minutos y vas a hacer tus compras. También es muy tranquilo, a las 11 de la noche ya no había bulla, me acuerdo de que en invierno se cerraban todas las ventanas

de arriba para que no entre ningún tipo de ruido. Entonces si la ubicación del kot es muy estratégica.

- ¿Como describiría usted el encuentro entre estudiantes belgas y internacionales, cree que hay una afinidad entre algunas regiones?

Yo creo que yo muy llegué antes, me fue difícil conocer a los belgas, pero a través del kot conocí a belgas que quieren conocer a los latinos, no todos los belgas están dispuestos a conocer a los extranjeros. Ahora si uno piensa así, en el kot hay belgas que llegan porque quieren conocer la multiculturalidad, quieren conocer otras culturas, les gustan las culturas, pero no significa que todos los belgas sean así.

Algunos belgas son un poco más cerrados. Es decir, cuesta entrar. Yo tengo amigos belgas y todo eso, cuesta entrar. Yo viví cinco años allá. Pero los belgas que llegan al kot, les gusta. Entonces, es más fácil hacer amistad. Hay un perfil distinto, les gusta los latinos, les gusta la comida o les gusta viajar.

- ¿Usted cree que existe una relación también entre el kot y la universidad? ¿Su estancia en el kot ha influenciado sus resultados académicos o sus estudios?

Por supuesto, pero lo bonito es que uno conoce gente de distintas carreras. No solamente de el área de uno. Generalmente cuando uno viene de una facultad, de agronomía en mi caso, todos son medio parecidos. Entonces acá tú encuentras psicólogos, encuentras ingenieros, encuentras profesionales de las ciencias sociales que uno está alejado. Entonces tu te nutres con otra visión de ver las cosas. Yo soy científico, no solamente las matemáticas, cálculos, la racionalidad, esta también la parte de la empatía con las ciencias humanas. El ser humano es más íntegro, entonces el kot te da esa posibilidad.

- ¿Usted cuando comía abajo en la tabla común con la gente, tenían conversaciones ricas?

Sí. Hablábamos todo tipo de temas, debates filosóficos que contribuían al conocimiento de uno, pero más que el conocimiento es la experiencia. La experiencia de convivir o de compartir tu vivencia, no sé cómo explicarlo, de conversar con otra persona totalmente distinta, y que en realidad no son tan distintos. Porque el conocimiento tú lo agarras a la universidad, pero acá conoces a una persona que viene a España, que te cuenta, otro que vive en Marrueco, y te cuenta otra cosa, entonces esa experiencia en la que quise mucho.

- Bueno, en general, ¿Qué le aportó esta experiencia?

A mí me aportó que yo haya terminado mi doctorado y amigos. Y que estoy volviendo a Bélgica, como mi segunda madre. Estoy volviendo por cada dos años, el año pasado estuve. Siempre, yendo, volviendo, yendo, volviendo.... Y estoy trayendo gente de allá, estudiantes. Vamos al norte de Chile, al centro, también tuve una misión en Bolivia con los belgas.

- ¿Y qué dicen los belgas cuando van a visitar Chile? ¿Cuál es su visión de las cosas?

A ellos les gusta mucho porque... lo que pasa es que Bélgica es muy chiquitito y, generalmente, tú lo conoces de manera independiente. Acá es distinto: quieren que los lleves. Pues yo los he llevado al desierto de Atacama, ya que estamos haciendo proyectos en el desierto de Atacama, haciendo colectas. Cuando va un estudiante o una doctora, vamos a hacer colectas y recorreremos 400 kilómetros para llegar a un sitio, para hacer una colecta de una semillita. De pronto, estamos al lado de un volcán. Después yo los llevo al altiplano, donde conocen a las comunidades indígenas, ven los guanacos, y en el sur también hago lo mismo. Entonces, para ellos es conectarse con otra realidad, con la idea de que América Latina es hermosa. Es lo que no nos damos cuenta. Eso se les queda grabado de por vida.

- ¿Cuál crees que sería los futuros desafíos a los que va el kot puede confrontarse en el marco político, social o internacional?

La crisis que se está viviendo es una crisis como de desarrollo del ego, del egoísmo, de la frontera. El A es malo, el B es malo. Ahí tiene una guerra, en la Ucrania; o lo está pasando en mundo árabe. Entonces, la confrontación es lo que existe. Por eso, las fronteras dejan de existir, al tener la multiculturalidad y nos damos cuenta que todos somos uno. Ese es el desafío, digamos: incentivar lo más espiritual, lo del corazón, lo de compartir, la unión y desarrollar el amor.

Como el KOT tiene una influencia cristiana -o se podría llamar así-, ha sido fundado por un padre. Entonces, en la unión con la espiritualidad, con la divinidad, eso significa la no separación. Digamos que todos estamos en el mismo mundo compartiendo y el mundo en que estamos es el mundo del miedo; hay que desarrollar el mundo del amor.

Es compartir, prepararse, valorar a la otra persona, valorar nuestra cultura y saber escuchar.

Entretien 6 : Manon Defalque

- Du coup, on pourrait commencer par une petite présentation, peut-être ? Oui. Ce que tu fais, ce que tu as... T'as fait comment, études ? Et oui, si tu veux bien.

Écoute, moi c'est Manon, j'ai 26 ans actuellement. Je suis prof en secondaire, donc pour des adolescents de... Je dirais plus ou moins 15 ans à 18 ans.

Et ce que j'ai fait comme études, j'ai fait un master en langue et lettres moderne. Donc un bachelier et un master en langue et lettres moderne. Orientation générale, donc ça veut dire qu'on a le droit de prendre une langue germanique et une langue romane. Donc moi j'ai fait anglais et espagnol. Et puis je me suis dirigée dans l'orientation didactique, ce qui permet de faire l'agrégation pendant son master. C'est quelque chose qu'on ne peut plus

faire maintenant, mais c'est quelque chose qui existait il y a encore jusqu'à l'année dernière. Et j'ai découvert le kot grâce à une de mes amies de cours qui, elle, était rentrée au kot. Je ne sais même pas comment elle est rentrée au kot. Et donc, elle m'avait conseillé, après mon Erasmus, de venir au kot.

Elle m'a dit : « Ah, ça te plairait sûrement, je suis sûre, c'est totalement toi, tu t'intégrerais super bien. » Et donc, après mon Erasmus, l'année d'après, je me suis présentée pour le kot et je suis restée deux ans.

- C'était dans quelles années que tu étais restée ?

Moi, j'étais là en 2019, 2020 et puis 2020, 2021. Donc, pendant **le Covid**, majoritairement.

- Et comment c'était le kot pendant **le Covid** ? Il y avait autant de gens ?

C'était un peu compliqué parce qu'il y a beaucoup d'étrangers qui sont restés bloqués. Il y en a d'autres qui ont pu retourner vite chez eux si c'était des Européens. Et puis, il y a une majorité de Belges qui sont rentrés dans leur famille. Quelques-uns qui sont restés au kot.

Et donc, ils ont fait confinement au kot. Moi, j'avoue qu'on est rentrés à la maison avec mon frère. Et donc, du jour au lendemain, le kot s'est vidé de la moitié de ses habitants, je dirais. Et donc, ils ont un peu cohabité et fait une sorte de mini-confinement ensemble. Et puis, dès qu'ils ont annoncé le déconfinement... Là, je pense que la majorité des gens sont revenus. Des Belges, en tout cas, sont revenus. Mais il y avait des Européens, des étrangers qui sont partis, ne sont pas revenus. Ils sont venus chercher peut-être une valise à la fin en juin, mais on ne les a pas revus malheureusement parce qu'ils ont fait le confinement chez eux. Par exemple, je pense à une Allemande ou des gens dans des pays plutôt limitrophes.

- Du coup, je ne sais pas si ici en Belgique, c'était combien d'hommes le confinement ?

Ils ont confiné à partir de mars et on est resté jusqu'au mai. Je dirais qu'on a fait mars, avril, mai, trois mois.

- Parce qu'au Pérou chez nous, ça a duré six, huit mois.

C'était plutôt le deuxième quadrille. Et quand on a commencé à déconfiner, c'était le blocus.

- Il y avait quand même des étrangers non-européens ?

Oui, parce qu'on avait beaucoup de gens qui venaient de Taïwan, de Chine aussi. En fait, beaucoup de gens qui venaient de **l'Asie et eux, ils ne sont pas retournés chez eux**. On avait aussi, c'était cette année-là, c'est l'année d'après, je pense. Non, c'était l'année d'après. Je dirais plutôt des Asiatiques qui sont restés. De l'Amérique du Sud, on avait aussi une brésilienne qui est restée.

- La question suivante, c'est qu'est-ce qui t'a motivé à vivre ou intégrer ce type d'environnement multiculturel ?

Moi, comme je te dis, j'avais fait un Erasmus juste avant de venir au Kot Carrefour. Et donc, j'avais beaucoup aimé le fait de découvrir de différentes cultures et de nouvelles personnes. Et puis, quand on fait les langues, il n'y a rien à faire. On aime aussi découvrir de nouvelles cultures. On n'est pas là juste à se dire, tiens, la Belgique, c'est sympa. Moi, vraiment, ça m'a motivée de me dire, chouette, je pourrais être au contact de nouvelles cultures, de pratiquer aussi. Mon anglais, mais aussi mon espagnol. Et juste de découvrir de nouvelles personnes. J'aime beaucoup ça. Donc je me suis dit, allez, pourquoi pas tenter un nouveau projet et une nouvelle année en découvrant de nouvelles personnes d'horizons différents.

Et comme ça, je restais un peu dans le même projet que mon Erasmus. Et justement, je comptais peut-être même refaire un Erasmus avant que le Covid arrive. Donc je m'étais dit, tiens, c'est un moyen de continuer la chose. Et de même faire peut-être découvrir Louvain-la-Neuve à d'autres gens. Voilà, je trouve que c'est une ville un peu particulière, donc c'est sympa aussi de faire découvrir ça à des gens qui viennent d'autres pays.

- Tu as fait ton Erasmus où ?

Moi, je l'ai fait à Londres, juste à côté de Londres. C'est une université qui s'appelle Royal Holloway College. Et ça fait partie de l'université de Londres. Et j'avoue que... Étant une étrangère, un Erasmus, un étudiant qui vient en tant qu'étudiant d'échange, tu découvres aussi plein de nationalités.

Il y avait beaucoup d'Allemands, de Suisses, des gens qui venaient de France. Des Espagnols aussi et donc, en fait, moi et des indiens, j'avais aussi ma collègue, elle était enfin ma roommate, elle était américaine et donc je me suis dit : 'Trop chouette'. Je me suis fait plein de potes de nationalités différentes. Et c'est ça aussi, tu vois, j'ai déjà partagé la multiculturalité en étant là-bas, mais en le vivant moi en tant qu'étrangère. Et puis je me suis dit, pourquoi pas le vivre moi dans mon pays et prolonger le projet.

- Comment tu penses que le kot Carrefour permettent-il l'intégration des étudiants étrangers ?

Je pense que déjà, en début d'année, nous, on avait une grande réunion de rentrée où on se présentait tous, et ça, je pense que ça a beaucoup aidé, surtout les plus timides qui n'osaient peut-être pas parler à tout le monde. Voilà, et puis le fait qu'on organise des activités, qu'il y a aussi la journée de réflexion. Je pense que ça permet aussi de parler à des gens vers qui on n'irait pas spontanément. Je pense que les Belges, on a beaucoup plus facile dans le kot à se dire « Ah tiens, toi tu viens de quelle région ? ». De faire vite un petit groupe de Belges au final. Et donc, c'est peut-être plus compliqué pour des étrangers de débarquer dans tout ça, mais je trouve que ces petites activités-là, et puis pour eux, permettre de partager une partie de leur culture et de s'intégrer dans un petit groupe d'organisation, ça peut aider.

Et puis je pense aussi qu'on est ce grand commun. Enfin, le communautaire en bas, qui est très ouvert. Il y a tout le temps des gens qui restent. On essaye de partager des repas ensemble. Enfin, nous, on le faisait, en tout cas. Voilà, je pense que ça aide aussi, même si... quelques Espagnols et qu'ils mangeaient à 22h30. Et nous, on était là à 19h30 en train de manger. On était là, mais qu'est-ce que vous faites ? Et puis, on avait les Asiatiques qui mangeaient très, très tôt. Donc, c'était aussi très drôle.

Mais vu qu'on restait souvent dans le communautaire, ça permettait aussi d'échanger. Je pense que voilà. Et puis, on allait au sport ensemble. Et le sport, ça rassemble aussi. Qu'est-ce qu'on faisait d'autre ? Oui, je pense qu'on s'aidait aussi beaucoup pour tout ce qui était court et on essayait de... Je pense que les gens qui viennent au kot ne sont pas des gens qui sont plutôt fermés. C'est des gens qui savent dans quoi ils se mettent, dans quels projets ils sont. Et donc, ils sont plutôt ouverts. Et donc, quand ils rencontrent une nouvelle personne dans les semaines de rentrée, ils vont se dire : « Ah, comment tu t'appelles ? Tu fais quoi ? Ah, super, enchantée. » Et puis, on crée des connexions plus rapidement en sachant déjà qu'on vient ici pour découvrir aussi et qu'on est dans ce projet d'interculturalité.

- Vous avez aussi des activités, comment dire, des activités culturelles par semaine ?

Oui, nous, on avait fait plusieurs semaines culturelles. On en avait fait une, justement, sur... Sur la culture latino-américaine. Qu'est-ce qu'on avait fait ? On avait fait une semaine asiatique. On en faisait une chaque année. On avait beaucoup d'asiatiques au kot. On avait fait une semaine africaine aussi. Parce qu'on avait beaucoup d'Africains. C'était très chouette. Surtout qu'on avait des... Des gens qui venaient plutôt du nord de l'Afrique et d'autres plutôt d'Afrique centrale. Donc c'était vraiment hyper sympa de voir la différence. Et puis parfois, on ne faisait peut-être pas une semaine complète, on avait fait une semaine européenne. Donc là, ça variait un petit peu plus.

Mais parfois, on n'avait pas l'opportunité de faire des semaines complètes, donc on faisait des journées à thème plutôt. On a fait, par exemple, à Saint-Patrick, on avait un Irlandais qui était là, c'était très chouette. Qu'est-ce qu'on a fait d'autre ? Je réfléchis. À Noël aussi, on fait un Noël et on invitait plusieurs personnes de cultures différentes à nous témoigner comment ils fêtaient Noël, ou pas Noël, mais une sorte de fête de fin d'année, comment ils les célébraient. On avait fait d'autres. On faisait Halloween aussi. On avait fait une journée belge. On avait fait tout un buffet belge avec des plats plus traditionnels, pas juste une gaufre ou du chocolat. On avait des italiens et ils nous ont appris comment faire une vraie pizza. Et les pizzas Hawaï étaient bannies du kot ce soir-là.

Voilà, on faisait soit des semaines, soit plutôt des soirées à terre si on n'avait pas l'occasion de faire toute une semaine. Et quand le Covid est arrivé, ce qu'on a fait, c'est qu'on a fait juste ça entre nous. On faisait plus ça ouvert au public, malheureusement. Mais voilà, même entre nous, en fait, c'était très chouette parce qu'à 36, déjà, ça fait pas mal de gens et pas mal de choses à découvrir. Qu'est-ce qu'on a fait ? Pour la semaine latino-américaine, **on avait regardé un film brésilien**. Qu'est-ce qu'on avait fait d'autre ? On

avait fait tout un buffet avec de la nourriture. C'était trop bon. On avait fait des ateliers de cuisine, ça, ça fonctionnait super bien, **les ateliers de cuisine**.

On avait fait des conférences, parfois on venait, enfin, on demandait à des gens, par exemple de l'université, de venir témoigner ou parler, enfin, voilà, en gros. Partager sa culture, ou alors c'était quelqu'un de l'université, par exemple un professeur qui s'y connaissait dans tel domaine et qui voulait venir parler d'un sujet important, par exemple, sur le Brésil, ou alors on avait aussi quelques conférences en fait sur des sujets.

Ça attire plutôt un public un peu plus âgé, je dirais. Mais c'est sympa parce qu'ils découvrent aussi un code et des activités et un peu un dynamisme et parfois, ils revenaient nous dire 'coucou' dans le jardin.

- Quel est l'impact de votre séjour sur le développement de votre vie personnelle ou professionnelle ?

Moi, je dirais que l'impact que ça a eu, ça m'a permis de **vivre en communauté, en grande communauté, avec des gens justement qui n'ont pas les mêmes habitudes que toi**. Parce que souvent, quand tu es dans un même pays et que tu as la même culture, on a les mêmes habitudes. Par exemple, tu sais, quand je te disais pour manger le soir, souvent, nous, on mangeait tous vers 19h. Pas spécialement les autres.

Et en fait, je pense qu'on s'habitue aussi, par exemple, les Asiatiques, les Chinois, quand ils mangent, ils font beaucoup de bruit. Mais c'est pour dire que c'est bon. Parce que dans leur culture, en fait, c'est pour montrer du respect et que la nourriture est bonne. Je pense que moi, ça m'a vraiment permis de vivre en communauté et d'apprendre plus de choses et de m'ouvrir plus facilement au gens aussi. Maintenant, sur l'impact que ça a eu, je pense que surtout **au niveau organisationnel**, ça a eu beaucoup d'impact et ça a été un impact positif, je dirais, parce que quand on met sur le CV qu'on a été dans un kot à projet, on a su organiser des événements. Souvent, ça aide pour dire, voilà, moi, je sais gérer une équipe.

Je sais aussi organiser des événements. Et nous, dans l'enseignement, savoir vivre en communauté, gérer un grand nombre de gens. C'est important. Et puis, moi, ça m'a beaucoup aidée. **Après, quand je suis partie vivre à l'étranger une année, le fait de dire, voilà, moi, j'ai fait un projet avec plein de nationalités différentes. C'est intéressant, tu as un parcours, en fait. C'est chouette, tu n'as pas fait un parcours linéaire d'étudiant basique, dirons-nous.** Et même ici, quand on m'a embauchée, on m'a dit « Ah, donc tu es partie en kot à projet, c'était quoi ce kot-à-projet ? » multiculturalité, je disais, voilà, moi j'étais avec plein de cultures différentes. Le but c'était de les promouvoir à Louvain-la-Neuve, de faire des activités et ma direction a beaucoup aimé et dit, ça veut dire que tu sais quand même déjà organiser des choses, tu sais vivre en communauté, mais tu sais aussi... Gérer le fait d'être en grand groupe, c'est bien. Et puis, tu peux... Ça veut dire que tu peux aussi... Enfin, tu vois, dans l'enseignement, souvent, il faut quand même avoir une certaine prestance et pouvoir parler devant les élèves. Et le fait d'avoir déjà géré des groupes de gens avant... ça aide aussi. Ils se disent

que c'est une qualité en plus. Moi, je pense que ça a eu **un impact positif sur le fait qu'ils voient que je suis une personne ouverte au monde et que je ne suis pas fermée**. C'est vraiment dans le sens... Oui, **je suis plutôt ouverte d'esprit** et ça, souvent, c'est plutôt positif sur le CV. C'est sur mon LinkedIn que j'ai été au kot Carrefour.

- Tu pensais, quelles sont les caractéristiques des étudiants qui étaient dans le kot pendant votre séjour ?

Moi, mes années, en tout cas, j'ai l'impression qu'il y avait un peu de tout. Alors, on a eu, comme je te disais, beaucoup d'Asiatiques. On avait eu une Brésilienne, on avait eu deux Américaines. On a eu un irlandais. **Bizarrement, on n'a pas eu du tout de néerlandophone**. Apparemment, les années précédentes, il y en avait pas mal. D'habitude aussi, chaque année, il y avait des Québécois. Mais moi, mes années, il n'y en a pas eu. Donc, j'étais un peu triste. J'aime beaucoup les Canadiens. Qu'est-ce qu'on a eu d'autre ? Je dirais plutôt... aussi quelques français des espagnols, du Portugal, du Brésil, des Marocains, ont eu des gens qui venaient du Kenya, aussi. Voilà, donc, quand même, pas mal de nationalités différentes.

Maintenant, il faisait un peu des études, tous un peu différentes. Alors, il y en avait quand même pas mal qui étaient soit en sciences économiques, en management, ou en ingénieur de gestion, tout ça. En langue, on était quand même... quelques-uns à faire les langues aussi. On a eu des infirmiers, des infirmières. On a eu beaucoup de gens qui faisaient le droit aussi. Des gens qui étaient ingénieurs, des informaticiens, vraiment un peu de tout. Je dirais qu'on venait un peu de toutes les parties de la ville et de toutes les facultés. Mais niveau caractéristique, **je dirais plutôt personnalité. C'était souvent quand même des gens ouverts d'esprit**. Maintenant, il y avait plutôt des extravertis et des introvertis, mais je dirais quand même un peu moins, vu qu'on était dans un kot où on essayait beaucoup de partager.

Je réfléchis. Oui, après, **il y a toujours des gens qu'on ne voyait jamais. Et c'est dommage**, mais bon. Et c'est pour ça que je viens à mon frère qui ne peut pas, il faut qu'il traîne plus souvent dans le commun, qu'il ne soit pas le fantôme du kot. Je l'ai vu sur le vélo des 24 heures. Je l'avais fait aussi il y a deux ans. En 2019, je l'avais fait aussi. J'étais sur le vélo au premier tour.

- Le vélo de kot ?

Oui, on a essayé sur de dragons, enfin dragons d'oiseaux en origami. On avait mis les drapeaux et tout, ça nous donnait bien, c'était pas mal. Mais qu'est-ce que je dirais sur les gens ? Je reviens un peu à ta question, je réfléchis. Maintenant, vraiment, ce qui me paraît vraiment plus commun à tout le monde, c'était des **gens ouverts d'esprit et prêts à la discussion et l'écoute des autres**, vraiment.

- Ils sont des gens entre quel âge, tu dirais ?

Une fois, on a eu quelqu'un qui était en bac 2, donc elle devait avoir 19-20 ans. Et puis sinon, on avait un doctorant qui avait lui 25 ans. Il y en a eu quelques réfugiés aussi. Qui

eux étaient un peu plus âgés, des gens qui venaient d'Iran, d'Irak, etc. et eux, ils avaient plutôt, je dirais, 26-27 ans. Mais sinon, la majorité, je pense qu'on devait tourner tous autour d'une vingtaine d'années. Je dirais entre 20 et 25.

- Mais tu dirais qu'ils sont des gens sages quand même. Il faut un niveau de maturité pour vivre ensemble ?

Je ne sais pas s'il faut un niveau de maturité pour vivre ensemble, mais c'est vrai que la fille qui était très jeune, par exemple, qui avait **19-20 ans, elle était plus là pour faire la fête et profiter de sa vie à Louvain-la-Neuve que d'être là pour le projet**. Et donc, au final, c'est vrai que ceux qui étaient plus investis, je dirais, c'est des gens qui étaient plutôt en fin de bachelier, début de master et qui avaient **déjà peut-être réfléchi un peu au projet et de se dire, je ne suis pas là que pour faire la fête**.

Et donc, oui, peut-être qu'il y a une certaine maturité à avoir. Tu as peut-être raison là-dessus. Mais oui, en tout cas, moi, je crois que **ce n'est pas un projet qu'il faut faire dans le début de son université**. Moi, je te dis, c'est parce que j'ai vécu l'Erasmus que je me suis dit, tiens, ah bah oui, quel beau projet, mais l'Erasmus, tu peux le commencer qu'à partir de la Bac 3 dans certaines facultés et pas avant. Et je pense que c'est parce que tu n'es peut-être pas assez mature et que... Tu as besoin d'abord de pouvoir te gérer toi-même et voir ce que c'est un peu l'unif les deux premières années pour qu'après tu puisses te concentrer sur autre chose. Oui, c'est ça. Je suis d'accord.

- Et maintenant, tu penses que les politiques d'ouverture aux étrangers se sont améliorées ou se sont dégradées ?

Je pense que ça s'est dégradé. En Europe, il y a une énorme montée de l'extrême droite, malheureusement. On peut le voir aussi aux États-Unis, avec Trump. Ce n'est pas de grands amis. Tout ce qui se passe aux États-Unis, moi, ça me choque au quotidien. Mais je trouve qu'ici aussi, malheureusement, quand on voit que notre premier ministre, pour le moment, c'est Bart De Wever, qui fait partie de la N-VA, qui est un parti pour moi d'extrême droite, c'est quand même interpellant. Puis il y a les minervales, minervaux, je ne sais jamais si ça se dit minervales ou minervaux, qui ont vachement augmenté pour les étudiants étrangers qui sont non-européens.

Ils ne sont pas là pour un Erasmus ou quoi que ce soit. C'est devenu super cher, moi j'y pense. Mais il faut le savoir aussi, dans notre famille, **mon oncle est libanais. Donc on vit déjà un peu dans une multiculturalité à la maison**. Donc on a toujours été ouvert à ça aussi avec mon frère. Je ne sais pas si c'est un peu la situation au Liban, mais c'est un peu compliqué. Ils ont fait venir son neveu du Liban pour venir étudier en Belgique. Parce qu'il vaut mieux avoir un diplôme européen et pouvoir s'en sortir en Europe qu'au Liban. Et quand je vois le nombre d'argent qu'il payait à l'université pour le faire venir, c'était ahurissant. Et je ne pense pas qu'il ait été hyper bien intégré non plus.

Et tu vois, **je me disais, c'est dommage qu'il n'ait pas été dans un kot comme le kot Carrefour ou je sais qu'il y a le kot Erasmus aussi. Quelque chose comme ça, un**

système où on aurait pu le soutenir un peu plus. Parce que ce n'est pas facile et si tu ne te fais pas des amis vite dans ce genre de situation, ça devient compliqué. Et lui, finalement, il ne s'est fait aucun ami dans son auditoire et ça a été très compliqué pour lui. Je trouve que c'était vraiment dommage, donc non, je pense que franchement la situation s'est un peu dégradée au niveau politique en tout cas, de la chose.

Maintenant, entre jeunes. Je n'ai pas l'impression. Je pense que les jeunes et surtout notre génération, on est une génération plus ouverte aux autres et au monde, surtout grâce aux réseaux sociaux et au fait qu'on soit plus connectés, on voit plus vite ce qui se passe à l'extérieur. Je pense qu'il y a beaucoup plus de manif's aussi, quand je vois qu'on faisait les... Les marches pour le climat, c'était aussi énormément de jeunes de notre âge. **Donc moi, je pense qu'entre jeunes, non, ça ne se dégrade pas.** En tout cas, j'espère. Et je le vois encore avec mes élèves qui sont toujours ravis de partir en voyage et que quand il y a des étudiants d'échange qui viennent... C'est les premiers à tous les accueillir, etc. Il y a deux ans, on a eu une brésilienne.

Chaque année, on a des Mexicains qui viennent à l'école et ils sont tous ravis de les accueillir. Donc je pense que la jeunesse ne se dégrade pas à ce niveau-là. Mais je pense que malheureusement, les politiques... deviennent de plus en plus durs. Et malheureusement, les politiques, c'est la population qui vote pour eux. Est-ce que c'est plutôt la population plus âgée qui justement se dégrade ? À une opinion plutôt dégradante, je ne sais pas. Je ne sais pas, mais moi je dirais voilà, niveau politique ça se dégrade, mais dans les jeunes et à l'université, je ne dirais pas que ça se dégrade.

- C'est dommage, c'est compliqué de s'intégrer en cours. Oui, parce qu'il y a des gens, il y a des groupes qui viennent déjà de bac. Et qui sont restés pour le master, et qui sont déjà un petit groupe de amis.

Moi, c'était le cas, par exemple, je pense que j'ai fait mes trois années de bac et j'ai... Et donc, on se connaissait tous à la fin du bac. Et puis, en fait, il y en a qui viennent de Namur et qui débarquent en master. Et aussi de Bruxelles.

Et donc, en fait, on ne les connaissait pas du tout. Et eux se connaissaient. Et donc, en fait, il y avait vraiment deux groupes en master. Et puis, il y a quelqu'un de nouveau qui débarquait. C'est vrai que ça doit être impressionnant de voir tout ce monde qui se connaît et puis toi tu débarques, il faut que tu fasses ta place et c'est compliqué.

- Selon toi, Quels sont les plus grands défis pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le kot ?

Je pense peut-être qu'il y a **la barrière de la langue, déjà.** Parfois tout le monde ne parle pas français ou anglais et inversement des belges.

Après entre belges on avait tendance fort à parler en français et alors, si on voyait qu'il y avait des étrangers qui ne parlaient pas français, parce qu'il y en avait, **ils étaient là pour aussi apprendre le français, donc ils étaient toujours contents de parler français avec nous.** Mais on faisait l'effort dès qu'on voyait qu'il y avait quelqu'un qui ne parlait pas

français, de parler anglais. Ça « switchait » assez vite en anglais. Moi, je dirais oui, entre anglais et français, c'était plus ou moins équivalent.

Et oui, je pense que le plus grand défi, c'est aussi **s'installer dans un nouveau chez soi qu'on ne connaît pas**. Il n'y a personne de notre famille qui est là. Moi, je me souviens, c'était déjà un challenge de me dire, OK, j'ai mes cours. **Il faut que je trouve les auditoires et que j'ai mon horaire. Déjà, ça, c'est un grand défi quand on débarque dans une nouvelle université**. Mais en plus de ça, il fallait se faire des amis. Se faire à manger, trouver où s'approprier un peu la ville.

Et après, une fois que tout c'est fait, qu'on est installé, que limite des cours et tout, ça va maintenant, on a compris, on a notre petite routine, **il faut essayer de se faire des potes pour avoir, quand même, une vie un peu sympa**. Et bon, ce n'est pas facile. Moi, je me souviens, les premières semaines, quand j'étais en Erasmus, j'ai pleuré. J'ai pleuré, j'ai trouvé ça très difficile d'être loin de tout le monde, alors que j'étais à deux heures de train de Bruxelles. C'était faisable. Ce n'était pas si loin que ça. Mais ça me paraissait loin parce qu'il y avait une mère qui nous séparait. Et je trouvais ça difficile de me dire, OK, maintenant que j'ai fait tout le parcours administratif pour arriver jusque-là, il faut maintenant **que je trouve un semblant de chez moi là-bas**. Et ce n'est pas facile quand... Le week-end, il n'y a personne. Parce que moi, je n'étais pas dans un kot comme ça. J'étais un peu à l'américaine. Où on a chacun, c'est des grands couloirs avec chacun nos chambres, et puis c'était une cantine en bas, où on pouvait manger, mais donc tout le monde rentrait le week-end chez soi. C'était tous des Anglais, donc ils rentraient tous le week-end chez eux, et j'étais toute seule dans ces longs couloirs, avec parfois quelques Erasmus qui restaient, mais c'était donc très compliqué.

Le week-end. Je trouve qu'au kot, l'avantage, c'est que vu qu'il n'y a que la moitié qui sont belges, ils repartent, il y en a qui restent. Moi, je sais que Corentin, parfois, il reste le week-end. C'est déjà une communauté qui peut se créer parce que le week-end, tu n'es pas tout seul. Il y a moins de monde, certes, mais il y a déjà des gens qui sont là. Et ça, je pense que ça peut aider à se dire, OK. Je ne suis pas tout seul, il y a des gens, c'est chouette, je vois des gens. Voilà. **Mais vraiment, les plus gros défis, je dirais, c'est déjà s'intégrer, faire en sorte que la vie au quotidien, ça va. Et après, c'est se faire des amis et faire un peu de sa chambre en chez soi**. C'est compliqué, c'est pas facile. Ce n'est jamais pareil qu'à la maison.

- Oui, comme tu as dit, tu avais la mer qui te séparait de la Belgique. Mais nous, on a l'océan Pacifique, l'océan Atlantique. Il y a des gens qui ont ça. Du coup, le kot, ça fait un endroit pour faire comme chez toi.

Et puis, moi, j'avais une heure de décalage, mais toi, avec le Pérou, je n'imagine même pas. On a 7 heures de décalage. Mais ce qui est chouette, je trouve, c'est qu'on vit dans une période où on peut s'appeler à distance.

- Oui, c'est ça. Parce que j'ai parlé avec des anciens résidents du kot, genre dans les années. Et ils ont dit qu'à l'époque, ils n'avaient pas de téléphone, ils n'avaient pas

d'ordinateur. Du coup, ils venaient de l'Ivan, justement. Et ils disaient que... Pour se communiquer avec sa famille, il fallait écrire une lettre et l'envoyer. C'était plus difficile pour eux.

Ah oui, oui, tu m'étonnes. Oui, nous, on a l'avantage d'avoir Internet et je pense que ça, ça aide énormément.

- Est-ce qu'il existe un lien entre l'université et le kot?

En fait, logiquement, les quotas, projets, c'est l'université qui gère et qui donne des subventions. Et donc, c'est pour ça que je ne sais plus comment ça s'appelle. Il y a un kot qui gère un peu tout ça et tous les kots à projet. Mais nous, on ne fait pas vraiment partie des kots à projet de l'UCL. On fait partie des quotas projets à Louvain-la-Neuve, mais pas ceux sponsorisés par l'UCL. Et je sais qu'à la base, c'est un... Un prêtre qui a créé le kot Carrefour. C'était catholique, en fait, ça faisait partie... Le Code Carrefour faisait partie des kots de la Paroisse. Les kots de l'église, en fait. Et donc, il y a plusieurs cotes qui sont liées à l'église Saint-François.

Et donc ils viennent et ils aident pour les messes le mercredi. Et avant le Code Carrefour, on faisait partie. Parce que le fondateur du Code Carrefour était un prêtre, il me semble bien. Tu peux demander à Ricardo, je pense qu'il a même des photos et que ça il sait. Il peut t'aider. Et je pense qu'il y a même encore une photo de ce frère quelque part dans le kot. Nous, il y en avait une. de ce prêtre, enfin bon bref. Et je sais que lui avait créé ça dans un parcours parce qu'il avait vécu très longtemps en Chine. Ah oui, oui, j'ai lu son histoire. Vincent Lebbe. Oui, Vincent Lebbe, c'est ça. Et c'est pour ça qu'il est marqué Côte-Carrefour, Vincent Lebbe. Oui, c'est ça. Et donc, c'est lui qui a créé le kot.

Et donc, c'était vraiment dans un but que lui, il revenait de Chine avec beaucoup d'aspects positifs et il voulait partager justement cette culture qu'il avait découverte et il voulait qu'à Louvain-la-Neuve il y ait un peu le même projet que des jeunes puissent vivre cette multiculturalité comme il l'a vécu et donc je... Je sais que ça s'est vraiment... C'était totalement séparé de l'UCL. Totalement. Ça n'avait rien à voir avec l'université. Et je pense que même jusqu'à maintenant, c'est totalement autonome. D'où le fait qu'il y a peut-être même un pouvoir organisateur à part. C'est vraiment une association, c'est une ASBL. Donc ça n'a rien à voir avec l'UCL. Même si nous, en tant qu'étudiants de l'UCL, on rattache ça forcément à l'UCL. Et vu que c'est un kot avec un projet, on rattache ça à tous les autres kots à projet de l'UCL. Mais en fait, pas du tout.

- Comment tu trouves les organes de gestion ici, les organes de gestion, les décisions, genre les conseils administratifs ?

Moi, je t'avoue qu'on avait à l'époque une directrice. Qui a été en burn-out, et puis elle est revenue, et puis ça a rechangé, donc on a vécu pas mal de changements de direction. À un moment, il n'y avait pas de direction, donc c'était des personnes du PO qui nous ont aidé à prendre des décisions, parce qu'on n'avait plus personne, en fait. **Le PO, c'est le pouvoir organisateur.** C'est le pouvoir au-dessus de la direction qui gère le

conseil d'administration, etc. C'est eux qui vont, par exemple, désigner... Un directeur pour le Kot Carrefour. C'est eux qui vont désigner Ricardo, par exemple, pour son poste. C'est eux qui vont choisir la secrétaire.

Je ne sais pas s'il y a encore une secrétaire, mais nous, on avait une secrétaire à l'époque.

- Il y en a une coordinatrice qui s'appelle Sabine. Mais elle est là depuis 2023, 2022-2023, donc l'année suivante qu'elle est partie. Mais elle est là, elle fait tout ce qu'il faut au niveau administratif. Et elle gère ça au niveau administratif. Il y a Ricardo qui gère tout ce qui passe ici dans le bâtiment où ils travaillent ensemble.

Nous, on avait aussi Moïse qui venait réparer et on avait Sylvie qui venait nettoyer. Et puis voilà. Et oui, en fait, nous, on avait une directrice, une secrétaire et Ricardo. Et Ricardo, vraiment, c'était un peu notre point de référence. Et si on voulait communiquer avec qui que ce soit, c'était par lui qu'on passait.

En fait, Ricardo, en fait, il fait tout. Il fait beaucoup de choses, quand même. Et puis ils nous aident à organiser, etc. C'est pas qu'ils nous aident à faire les choses, mais ils disaient : « Ah, n'oubliez pas qu'il faut faire ça comme activité, il faut prévoir ça. » Voilà, il était là aussi, comme un peu un soutien, je dirais. Et puis, sinon... Non, je pense que c'est toutes les personnes qu'il y avait. Mais sinon, au niveau décision, je pense qu'on faisait toujours un peu... On réunissait tout le monde et on voyait qui était d'accord pour organiser telle activité ou quoi. Donc c'était vraiment en commun et qu'on prenait les décisions. Et même pour reprendre les gens, les années d'après, c'était des personnes qui se proposaient volontairement. Logiquement, c'est des personnes qui quittaient le kot. Se proposait et qui était là avec Ricardo, plus une personne, nous c'était quelqu'un du pouvoir organisateur, vu que la direction n'était pas là, et on faisait passer toutes les interviews à nous quatre. Donc il y avait deux anciens qui étaient au kot, mais qui allaient partir. Ricardo plus quelqu'un du pouvoir organisateur. Et je trouve que c'était bien comme ça, ça représentait un peu tout le monde.

- Et par rapport aux espaces physiques de kot, j'essaie de décrire l'évolution de l'espace physique ici au kot depuis sa création, mais évidemment, tu ne le sais pas. Je voulais juste savoir si ça influence, permet aux gens de s'intégrer. Genre les espaces, je veux dire, les study rooms, je ne sais pas si tu as vu ça, ou les jardins, l'espace commun, tout ça.

Oui. Moi, je trouve que déjà, le fait que le commun, tu vois, il est très grand, il est très ouvert. Ça aide à communiquer. Et puis, on avait, je ne sais pas s'il y a encore ce grand plan de travail en plein milieu de la cuisine en métal et nous, on cuisinait tous là. Et donc, ça force un peu la discussion.

Et donc, je pense que ça influence aussi les gens. Dans un sens. Et puis tous les lieux comme la salle d'études. La salle d'études, c'était chouette parce que souvent on se disait, nous ce qu'on faisait, c'est **qu'on faisait des soirées mémoire**. Et donc, tous ceux qui devaient rendre leur mémoire, on soupaient ensemble. Et puis, on allait en salle d'études

ensemble, se motiver à écrire et à chercher. Et c'était super. C'était tous les jeudis, 18h30. On mangeait, on cuisinait ensemble. Et puis, on allait travailler ensemble. C'était super chouette. Et donc, tu vois, je pense **que ces espaces communs aussi, ça crée des liens et des moments où on se dit** « Ah, bah en fait... » C'est con, on va essayer de tous étudier en même temps et de se forcer.

Même pour le blocus, on essayait tous de faire nos pauses en même temps et de travailler ensemble. Ça nous motivait les uns les autres. Mais aussi... **Le jardin, c'est chouette en été**, on avait mis, je ne sais pas s'il y a encore, il y avait deux arbres dans le jardin et on avait mis une *stack line*. Je ne sais pas si tu vois ce que c'est. Tu vois, c'est des sortes de... de fil un peu plat et large où tu peux marcher dessus. Ah, ouais ? Non, non, il n'y en a pas ça. Mais nous, on l'avait apporté nous et on faisait ça pendant nos pauses blocus. Mais on faisait beaucoup de barbecue. **Et je pense aussi que quand tu rentres dans le kot, déjà rien que les baies vitrées, tu vois qu'il y a des gens.**

On faisait coucou, on venait nous ouvrir. Et donc ces espaces communs ouverts vers l'extérieur, Oui, directement, en fait, t'as même pas croisé, t'as même pas encore ouvert la porte du kot, qu'on vient t'ouvrir, qu'on te fait un coucou et que t'es déjà le bienvenu. Et moi, mon frère, il connaissait très bien le kot avant d'y aller parce qu'en fait, il était déjà venu tellement manger et tout que... Tous les gens du kot le connaissaient. Tout le monde. De mon année. Parfois, ils débarquaient comme ça et les gens en bas m'appelaient en disant « Manon, il y a ton frère qui est là ! » Ou alors, on criait depuis la fenêtre parce que moi, j'avais la chambre, j'avais la 210 et c'est la chambre au deuxième où la fenêtre donne vers la rue. C'est la seule. Et donc, quand les gens arrivaient depuis la rue vers le kot, ils me faisaient des grands coucous parce que j'avais mis mon bureau en face de la fenêtre.

Et donc, je pense déjà que le fait qu'il y ait cet espace extérieur et tout... et que tout est dévitré en bas, c'est aussi un appel vers l'extérieur, vers les autres.

- Oui, c'est un élément intéressant que je n'ai pas... Je n'ai pas vu en fait, mais oui, tu as raison. Même dans la cuisine, tu vois les vitres, tu vois les gens à l'extérieur. Des fois, ça arrivait plusieurs fois que les gens, ils sont bourrés, ils viennent nous parler pour dire, « oui, je passe tous les jours par ici, c'est quoi ça ? Pourquoi il y a autant de gens ? C'est quoi ce projet et tout. » Je vous vois tout le temps cuisiner ensemble et tout, c'est chouette. Mais c'est vraiment spécial.
- Pour la dernière question, c'est juste En plus, résumé tout, que vous apportez cette expérience et quels sont les souvenirs les plus importants de cette expérience pour toi ?

Les plus beaux souvenirs, je pense que c'est mes amitiés. Mes meilleurs amis sont les gens que j'ai rencontrés au kot. Donc, on a encore un groupe qui datent du Covid, un groupe Facebook, où on communique dessus.

Et donc, tous ceux qui sont à Bruxelles, et souvent même, il y en a des gens qui sont en Erasmus et tout, ils savent que s'ils passent à Bruxelles, ils peuvent mettre un petit

message sur ce groupe et que tout le monde est bienvenu. Et moi, mes meilleurs amis, je te dis, maintenant, je les vois moins parce qu'il y en a une qui est partie. Maintenant, elle est partie faire un doctorat au Canada, donc un peu compliqué. Il y en a une qui est ici à Bruxelles et l'autre qui habite à Bastogne. Et je pense qu'on se voit trois à quatre fois par an. Comme un pote du Canada, en tout cas, enfin les Belges, mais je veux dire, qui est parti au Canada, était encore en **Belgique. Et c'est vraiment mes meilleurs amis. Et c'est vraiment, c'est le kot qui a permis ces liens. Qui était fabuleux.**

Et puis je pense que les plus beaux souvenirs, c'est vraiment toutes ces soirées à parler de tout et de rien, à en apprendre plus sur les autres. **Ce n'était même peut-être pas spécialement les activités. Mais c'était partager des repas ensemble.** On se souvient toujours de bonnes blagues. On était dans les chambres des uns, des autres, à rigoler. Moi, par exemple, ma porte était toujours ouverte. Toujours. Et donc, les gens savaient que s'ils passaient dans ma chambre, j'offrais une petite tasse de thé et tout le monde était le bienvenu. On appelait ma chambre le confessionnel, parce que j'étais un peu la psy, tu vois. Les gens rentraient, parlaient. Buver une tasse de thé, c'était super chouette.

Et c'est tous ces moments-là aussi qui font que le kot, c'est des bons souvenirs. Parce qu'en fait, c'est des repas partagés ensemble, des moments partagés ensemble. **Par exemple, un super souvenir que j'ai, c'est durant les élections américaines, on a... On a regardé, c'était Biden contre Trump. Et je me souviens, on était avec tout le monde en bas, on partageait, on mangeait. Et on a resté toute la nuit éveillés pour voir qui gagnait.** C'était super chouette. Et puis une fois, on faisait **beaucoup de jeux de société.** On avait, avec l'argent qu'on gagnait des activités, on s'achetait des jeux de société et on faisait des énormes soirées de jeux de société. Et je pense qu'une fois, on a joué jusqu'à 4-5 heures du matin et puis on a papoté et puis on s'est dit, allez, on reste debout jusqu'à l'ouverture du Carrefour Express. Et on a été chercher le petit-déj pour tout le monde.

- Mais attendez, avec l'argent que vous avez gagné, où ?

Donc, l'argent qu'on gagnait parfois en faisant des activités au code. Ok. Donc, en fait, quand on faisait, par exemple, une activité nourriture, enfin, buffet, etc., ce qu'on faisait, c'était qu'on se faisait une toute petite marge. Comme ça, on pouvait s'acheter des jeux de société ou financer pour le vélo, par exemple, des pièces. On essayait de gagner un tout petit peu pour pouvoir investir dans d'autres activités après.

- Vous invitez les gens dehors, de l'extérieur ?

Oui, avant le Covid. Par exemple, je te dis le buffet latino-américain. Ou le buffet asiatique ou l'atelier pizza, on demandait juste une petite participation. Parfois, ce n'était même pas 5 euros, je disais 2-3 euros, mais c'était pour payer les ingrédients. Voilà, principalement.

- Nous, on fait ça maintenant, mais juste pour les gens de côte. Oui, on n'invitait pas les gens dehors.

Mais depuis le Covid, je pense que ça s'est fort refermé sur le kot et c'est ça qui est un peu dommage, parce que avant, tout le monde était bienvenu et donc ça permettait aussi à d'autres, par exemple, Erasmus ou des étrangers, qui ne connaissaient pas spécialement le code, de dire 'Ah', mais en fait, c'est une super cool activité qui m'intéresse, ou même des belges qui découvraient un kot d'autres gens, et ça permettait aussi un échange.

Ou parfois on disait, 'Ah, mais attends, toi, t'es dans mon auditoire, trop drôle, bah attends, il faut absolument qu'on... Donne-moi ton contact, voilà.

- Oui, c'est un lieu pour retrouver les gens en fait. Non, mais chaque fois on essaye de... En augmentant la participation, genre un ami d'un ami, tu peux inviter quelqu'un de tes cours, de ta classe, et comme ça on ramène plus de gens qui savent qu'on a, que le Kot Carrefour existe, que c'est un chouette endroit pour faire connaissance. Mais bon, voilà, c'était tout pour moi de ma part. Super. Merci beaucoup pour tes réponses.

Merci à toi. J'espère que... Bon courage pour ton mémoire, surtout. Et si tu as besoin d'autres contacts, moi je ne connais que des gens de mon année, je dirais.

Mais je veux dire, c'est des gens qui parfois sont restés après moi ou des gens qui ont connu un peu avant. Donc si tu as besoin, et puis ces gens-là connaissent d'autres gens. Si tu as besoin, n'hésites pas. Sinon, tu peux aussi, via Coco, me dire des choses.

- Oui, c'est trop gentil. Merci beaucoup. Je vais faire ça si j'ai besoin de quelqu'un d'autre. Pour l'instant, ça va encore. Bonne soirée à toi.

Oui, bonne soirée. Bon courage pour ton boulot. Merci. Merci beaucoup. Salut.

Entretien 7 : Adrián Jimenez

- Hola Adrián, ¿podrías decirme tu edad y tu ocupación?

Yo tengo 38 años. Actualmente, soy bici-mensajero.

- La primera pregunta es ¿Cómo permite el kot la integración intercultural, según su punto de vista?

Yo creo que lo hace a través de las actividades que proponen ya sea el mismo kot, la directora o los mismos habitantes, estudiantes que seguido proponen actividades. Ya sean las comidas de inicio del "barbecue", de fin de año escolar. Hay un viaje también que se organiza cada año y hay eventos culturales, deportivos, por ejemplo, nosotros en el kot en el lado estudiante se organiza todavía un viernes de comida colectiva y hay un cine fórum. Entonces, todo este tipo de actividades son las que permiten que haya convivencia entre los habitantes y estudiantes los cuales son escogidos. Creo que hay un criterio para escogerlos que tienen que ser de diferentes orígenes para estar ahí, mitad del belga, mitad de un origen diferente.

- ¿En qué año usted llegó aquí al kot? ¿Cuántos años vivió aquí?

Estuvimos tres años y medio, quizás. Ha de haber sido, quitamos el año pasado que era 2024, entonces llegamos el 2021 hasta el 2024.

- ¿Y has notado alguna evolución dentro del kot cuando estabas viviendo aquí, hasta ahora?

Pues digamos, en cuanto a la organización, sí, porque me tocó llegar a un momento donde el director, Sabine, o mejor dicho la coordinadora, cuando yo llegué, hubo un vacío, estuvieron buscando, hubo un coordinador que en un tiempo luego vino otra que estuve un burnout y hasta que llegó Sabine, se sintió alguien más presente, se sintió alguien que estaba más en todos los eventos y más coordinando y que conocíamos todos realmente. Entonces yo creo que, en cuanto a eso, ha habido una evolución clara, yo creo que Sabine ahora ha tomado las riendas y va mejor que cuando yo llegué, por ejemplo.

Y en cuanto a las olas de habitantes y estudiantes, pues es el relativo, yo diría que a nosotros nos tocó una buena, nos tocó una buena ola, tanto estudiantes pues cambia mucho, ya vemos que cada año o cada seis meses cambian, pero me ha tocado ver gente muy participativa y también en el lado de habitantes, creo que nos tocó gente que estaba muy interesada también en hacer mover la ola.

Entonces no te podría decir si ahora hay más o menos de participación, pero en cuanto a la cuestión de coordinación, sí me parece que ha evolucionado. En cuanto a infraestructura, pues no ha cambiado nada. Bueno, sí me tocó ver, por ejemplo, que cambia la infraestructura, pusieron las solares en el lado de los estudiantes. Y digamos, la estructura, el mantenimiento de las habitaciones, no dejan caer pues el edificio. Siempre que entra alguien nuevo, lo remodelan, sino completamente por lo menos tratan de hacer ciertas cosas, la cocina o algo que no esté tan bien, siempre los entregan en buenas condiciones.

- ¿Y qué te motivó a ti, en especial, integrarte a este tipo de entorno multicultural?

Pues justamente eso, estar en un lugar donde hay gente de diferentes orígenes conviviendo entre ellos, yo que tenía un año de haber migrado en este país, pues es algo que me interesó de sobremanera para poder así conocer más gente que estaba en el mismo rollo. No sólo la multiculturalidad, sino también este concepto de “la cohabitación”. Yo creo que Carrefour también ofrece algo de eso, cada uno vive en su departamento, pero a la vez tienes áreas en común que te permiten estar en constante convivencia con el vecino.

- ¿Y cuál ha sido el impacto de tu estancia en el kot en el desarrollo de tu vida personal y/o profesional?

Bueno, de mi parte, yo creo que ha sido bastante positivo. Me he quedado con amigos que ahora son amigos entrañables, que incluso aunque no vivamos ahí, ni ellos vivan ahí, seguimos viéndonos y vamos de vacaciones juntos o hacemos actividades. Es eso ya, es una gran ganancia.

Y en cuanto a mi vida profesional, pues digamos, me ha ayudado a conocer más sobre las realidades de otras culturas, sobre las realidades de este mismo país también, de

los mismos belgas o de la misma gente de Europa y eso ayuda, claro, evidentemente, en la vida diaria

- ¿Y a los demás, qué cree que aporta el kot Carrefour a la visión de los demás, a los que han pasado por aquí?

Pues yo creo que es esta cuestión de aproximarte a las otras culturas y nacionalidades de una posición muy cercana, porque como tienes tanta convivencia todo el tiempo con vecinos que son de otras partes, quiere decir que hay veces que compartes su comida o que compartes tu situación, que se habla sobre cultura, sobre política, sobre lengua y todo. Yo creo que todo eso, de alguna manera, **nos y los sensibiliza a ver la situación de la migración de otra manera.**

- ¿Crees que las políticas de apertura hacia los extranjeros han mejorado o ha empeorado o se ha mantenido durante este tiempo?

Yo diría que Louvain-la-Neuve, o en Carrefour en general, la UCL sí se mantiene. Pues no conozco exactamente las políticas de la UCL, pero yo creo que en general este sitio de Bélgica se mantiene abierto. a la migración, a la extranjera, a las otras culturas, a contraposición de lo que ha venido ocurriendo en otras partes de Bélgica y Europa, que se ha ido cerrando más el discurso contra la migración. Yo creo que Carrefour se sigue manteniéndose en esos valores.

- ¿Y cuál es el mayor desafío para los estudiantes extranjeros cuando se incorporan al kot para integrarse?

Yo creo que lo he visto pues que quizás los que lo tienen **menos complicada la integración son los que tienen más gente que ya conocen previamente de esas mismas nacionalidades o regiones**, porque suelen mantenerse en grupo digamos de que es lo más normal en grupos de su misma lengua o de su misma cultura, entonces llegamos a ese. Yo creo que yo veo que ese sería el principal reto, de tratar de cruzar esa línea y fraternizar también con la gente de otros orígenes, de otras lenguas y eso les hace ganar un montón, yo digo que es como te digo es normal quedarse con la gente que hable tu misma lengua y todo, pero a veces veo que ese es el principal obstáculo, no integrarse con otros grupos.

- ¿Qué cosas crees usted que podrían hacerse de manera diferente en el kot?

Yo creo que se podría buscar una manera de incentivar más la participación de todos, porque es cierto que hay veces que hay 30 o 50% de la población que no participa y eso desmoviliza a los otros, entonces hay ciertas rachas de poca voluntad, de pocas ganas de trabajar, de hacer las cosas en común, entonces digamos si encontráramos un mecanismo para hacer que la gente participa activamente la mayor parte del año yo creo que eso sería lo ideal.

Pues en resumen es eso, de hacer participar más a la gente.

- ¿Y cómo describirías el encuentro entre belgas y estudiantes belgas e internacionales?

No sé, es difícil decirlo. Desde mi experiencia, yo veo que los belgas que eligen están ahí, claro, es por decisión propia, ya es gente que ya está abierta a las otras culturas.

Y en general, yo no he visto que haya como una preferencia hacia algún lado, pero yo podría decirte que de mi parte, de nuestra parte pues viniendo del mundo latinoamericano, yo creo que nuestras culturas, digamos, tienen muchas cosas en común de ya un poco la idiosincrasia y la religión.

La idiosincrasia no por completo, pero tenemos la misma religión. Entonces eso ayuda, digamos, aparte de que **el español ha sido una lengua, digamos, popular o que parecen sexy a los ojos de los belgas**, yo creo que me parece que de mi parte en experiencia es fácil e integrarse con los belgas de Carrefour siendo latinoamericano por ejemplo o hispanoparlante, pero no por eso quiero decir que gente de otras regiones como de África o del Medio Oriente o inclusive de Asia que son los más que vienen por aquí no se integren o no se han aceptados, yo creo que también hay mucha integración.

- ¿Crees que existe una, claro porque tú has estado en el lado de los habitantes, pero yo tengo la pregunta si existe una relación entre el kot y la universidad, si algo influyó en algo para los estudios o los resultados académicos de los estudiantes aquí, si tienes un punto de vista sobre ese tema?

No creo, no puedo decirte de eso porque yo no soy estudiante.

- ¿Cuáles piensas que son los futuros desafíos por el kot Carrefour podría enfrentarse en el ámbito social, político, económico o cultural?

Yo creo que justamente es eso tratar en una sociedad, en un electorado, en una ciudadanía que se derecha, que va hacia el cierre de fronteras, hacia el aumento de presupuestos para la guerra, etc. Yo pienso que ese es un reto de Carrefour, **tratar de mostrar que una vida en comunidad con gente de todo el mundo es posible y aparte que es más positiva que un mundo donde nos cerremos y donde nos aislemos como si fuéramos** si no tuviéramos todos los orígenes migrantes.

Yo creo que es ese su más grande oportunidad hacer el futuro: mostrar lo positivo hacia la gente que no conoce el proyecto. No sé, quizás se podrían hacer visitas guiadas o un día de abrir el kot para que la gente venga a visitar y que conozcan, hacer más conferencias. Yo creo que Carrefour podría evolucionar, hacer un lugar con más actividades, estilo, como "Centre Placet", a mí me gustaría verlo así, que hagan conferencias, yo creo que ya se hacen una o dos, pero que la gente use los locales para participar, pero se podría hacer algo más periódico, algo con un mensaje más, no político, pero sí que muestre los éxitos de la multiculturalidad.

- En resumen, en conciso, ¿qué te llevas de esta experiencia, ¿qué te ha portado esta experiencia? Si tienes uno o dos recuerdos que más te marcaron o que me puedas mencionar.

Uno de los recuerdos, en concreto, amigos. Yo me llevo amigos que ahora sigo frecuentando. El hecho también, **la solidaridad**, no sé si podría decirlo, por ejemplo, nosotros estamos una perrita, tú la conoces, Athena y después vino mi hija acá.

Entonces, la solidaridad que he encontrado con la gente de Carrefour, hasta con los mismos estudiantes y con los habitantes, es algo que, inclusive, no sé si yo no tengo familia aquí y gracias a estos lazos, es como si yo tuviera familia, aunque no sea de mi sangre, yo así los veo. Porque he tenido la confianza de confiarles eso, de poder pedir un favor, como que me cuiden a mi hija o a la mascota. **Ese tipo de lazos casi familiares, yo creo que no lo hubiera podido tener si no hubiera estado en Carrefour.**

- ¿Tu entraste cuando ya estabas con tu pareja, Ansophi, al kot?

Sí, como ya estábamos juntos como parejas.

- Sí, ok, porque claro entrevisté a Moisés el otro día y me dijo que hace años por ejemplo no aceptaban parejas que no fueran casados.

¿Ah, sí? No sabía.

- Sí, antes solo aceptaban parejas casadas y eso fue evolucionando con el tiempo porque claro empezaron a abrirse un poco más de mentalidad.

Ok, interesante. Ya sabes, de origen la UCL es católica, yo creo que Carrefour también tiene orígenes católicos. Pero yo creo sí, afortunadamente la mentalidad ha ido evolucionando.

- Exactamente. Bueno, esas era básicamente las preguntas que te tenía para hoy. Igual, muchas gracias por tu tiempo. Yo sé que me dijiste 20 minutos y que no quería quitarte mucho tiempo.

Perfecto, no hay problema Luis. Cuídate mucho y nos vemos!

Entretien 8 : Carlos Iglesias

- Si te puedes presentar con una pequeña presentación?

Yo me llamo Carlos, Carlos Iglesias, y tengo 23 años. Por el momento estoy haciendo trabajo más bien de informática. Viví en el kot durante dos años, desde 2022, si no me equivoco, hasta 2024. Hice dos años completos en el kot como estudiante para esa fecha. Y ahora estoy más bien de lado un poco de habitantes, de apartamentos, con las familias y todo eso.

- ¿Qué estudiaste?

Informática. O sea, aquí le dicen tecnólogo de la informática.

- ¿En la universidad?

No, estudie en una alta escuela en la EPHEC.

- ¿Pero naciste en El Salvador y viniste solo para hacer tus estudios aquí?

Sí, en parte. Bueno, también por la situación un poco política del país, sobre todo. Pero sí, nací en El Salvador y, como a los 17 años, me vine aquí para Bélgica un poco con mis hermanos para intentar cambiar un poco la calidad de vida y también poder.

- ¿Y cómo descubriste el kot? O sea, ¿cómo te enteraste de este lugar?

Pues yo he escuchado que también de mucha gente, como se entera del kot, es más bien como por rumores, como que un conocido de la nada que está en el kot y te dice, sí, yo estoy en este kot que es multicultural y que. O sea, alguien que vive en el kot en algún momento te cuenta. Que está aquí y bueno, aquí como hacen como puertas abiertas una vez al año o algo así. Uno puede venir a ver también, a conocer un poco cómo es el ambiente y todo. Pero sí, este, bueno, Laura, que es la Antigua venezolana fue justamente la que me dijo que ella estaba aquí.

- ¿Y tú ya estabas estudiando en el Haute École?

Sí, en ese momento yo ya tenía un año, y de hecho tenía que cambiar de apartamento, o sea, me tenía que mudar, yo estaba buscando, y gracias a ella fue que me enteré que estaba ahí.

- ¿Y dónde estabas antes?

De hecho, estaba como a cinco minutos de aquí a pie, en una casa que está como en una esquina, se llama Rue Charles de Loupagne.

- ¿Y tú estabas interesado por el Proyecto desde el inicio o solo querías encontrar una habitación porque eso es lo que he notado en las entrevistas?

Sí, sí, yo lo he escuchado. Que es como gente que ya no encuentra. Y como que la última opción es un poco el Carrefour. Puede ser honesto. Y quizás para mí sí fue un poco también el caso. O sea, que sí estuve buscando bastante, no encontraba. Y luego me enteré del kot Carrefour. Hice la entrevista y parece que estuvo bien. Pero igual, o sea. Cuando leí del proyecto y todo dije, bueno, eso se escucha interesante. Igual uno que es como más introvertido, yo digo, a ver cómo será. También ayudará a cambiar de aires.

Porque igual yo estaba en una casa un poco más. Digamos. más aislado porque estaba solo, entonces también permitió un poco conocer más gente y extender mi círculo de amistad.

- ¿Cuál crees que ha sido el impacto que ha tenido el kot en tu vida personal y profesional?

Yo creo que en la vida personal, sobre todo, justamente como extranjero. Así, por ejemplo, nada que ver con Bélgica, bueno, hablando español de un país latinoamericano. Esto que permite justamente tener una más vida social, poder conocer más gente. También

te ayuda a adaptarte más al país porque justamente tienes contacto con gente belga y también extranjeros. Es como toda una mezcla de culturas que al final te ayuda a te ayuda más a poder conocer a las personas y, por ejemplo, yo sé que había algunos que quizás tuvieron, por ejemplo, periodos aislados, periodos de depresión y todo, y que quizás el kot les ayudó mucho a poder pues pasar por esos periodos difíciles.

- ¿Tú todavía estás en contacto con las personas que conociste aquí?

Sí, sí, todavía estoy en contacto con varios que pasaron por aquí en el momento en que, bueno, que ya se fueron para otros países y todo. Pero sí, trato de mantener contactos. Que es algo que se escucha mucho también. Que la gente siempre que pasa por aquí, como que siempre hay lazos y contactos que se guardan por años.

- Y también encontraste a tu novia aquí, ¿no?

He escuchado no es algo muy raro. No es algo raro que pase. Porque es como dicen: Son 36 personas. Alguna pareja se va a hacer por ahí. Algunos por año. Y bueno, también fue mi caso.

- ¿Y cuáles crees que son las características de los estudiantes que se quedan aquí?

Creo que en general son gente que trata de mantener la mente bastante más abierta con respecto a otras culturas y que también tienen como el interés de conocer a otra gente. Gracias. Porque. Hay gente que ha pasado por aquí, que se queda solo quizás un cuatrimestre. Bueno, eso es más bien distinto porque es Erasmus. O que se queda más bien un año. Como lo máximo posible, pero quizás no es para ellos porque, como que no se sienten identificados con el proyecto.

Dice que en años anteriores hubo personas que casi nunca vimos. O sea, yo me acuerdo que hubo al menos una persona que no recuerdo haberlo visto ni una vez. Y claro, la persona después se fue. Entonces yo siento que también es un poco como el interés de querer conocer a las personas y también estar en contacto con ellas. Con otras culturas también, que es como parte de la esencia del proyecto, diría yo.

- Sí, y que en ese lado, para eso justamente se han implementado las entrevistas para hacer un filtro. ¿Crees que el filtro de las personas que entran aquí está diseñado como que está bien?

Creo que sí, pero a ver, hay dos tipos de filtros, creo. Porque yo sé que, por ejemplo, tienen ciertos acuerdos con la universidad para estudiantes que están en el programa Access2You.

O con inmigrantes, por ejemplo, que buscan un alojamiento. A veces pueden también ayudar a estas personas a darles cierta prioridad, entre comillas se podría decir, para que puedan estar. Pero también es cierto que procuran incluso de lado habitantes. Como que la persona tenga un perfil, que. Que pueda llevarse bien con las demás personas, que no sea una persona muy cerrada, porque ya han habido casos en los que ha sido muy difícil

a veces con ciertas personas. Un poco la conexión y la interacción con ellos, porque además es claro que el proyecto en sí es que la gente esté más conectada en muchos países y que intenten conocer a estas personas. Y si hay dificultades, a veces dificultades con gente que nunca se ve, como decía justo ahora.

Y bueno, que luego un poco la administración del kot que intenta quizás mantener que el perfil de la gente sea lo mismo, quizás a veces no es lo que más les conviene.

- ¿Y cómo crees tú ahora que el kot promueve la interculturalidad dentro del kot?

Yo creo que principalmente por las actividades que se intentan hacer porque, bueno, yo sé que antes habían muchas más actividades. En el sentido que había una por continente o algo así, por mes, o no me acuerdo cómo era la cuestión, que se hacía un poco antes. No sé si ahora sigue siendo el caso.

- Sí hay actividades culturales de cada país, pero también hay como actividades de Game Night.

Sí, sí, claro. Pero igual eso te permite conocer gente de otros lugares y convivir con ellos y conocer también cómo son. Pero yo creo que si no, principalmente las actividades las que permiten conocer más a la gente del kot. Es cierto que del lado de habitantes ya es una dinámica bien distinta, porque, como ya a veces hay familias o gente que está trabajando hasta tarde o está haciendo doctorados. Toma mucho tiempo. Entonces es cierto que son como más ocasiones un poco más puntuales. Y es como ya una organización tipo: Una vez al mes hacer como una comida en conjunto, compartir. Claro, también te permite conocerlo. Pero creo que no es el mismo ambiente porque, claro, es como comer, hablar con algunos. Algunos que quizás. Y no viene todo el mundo también.

Pero aquí es más creo que la mayoría de estudiantes están más motivados por estar como en el proyecto y hacer actividades. Pero del otro lado de habitantes es cierto que como a veces quizás la gente está cansada o tiene familia. No viene siempre la gente a compartir y participar también en este acto un poco de conexión.

- Además, acá de alguna manera u otra estamos como un poco obligados a cruzarnos en la cocina y en el comedor, en los espacios comunes. ¿Crees que eso también te inflencia un poco?

Creo que sí también, porque justamente estás como Siempre vas a cruzarte a alguien que lo querrás o no. Y claro, sí, sí, sí. Yo sé que hay gente que, por ejemplo, quizás quieren su tiempo a solas.

Que se ponen auriculares o audífonos y creo que quizás están como un poco más en su burbuja, pero por lo general sí es como que. O sea, si estás en el kot, sí o sí vas a relacionarte con alguien. Sí, siempre te vas a cruzar con alguien.

- ¿Crees que tú estadia aquí te ayudo a supercar esteriotipos o prejuicios que tenias antes?

Bueno, yo sé que a veces uno escucha de malas experiencias que han tenido otros, por ejemplo, bueno, como latinoamericanos, por ejemplo, que si hay personas de tal país o de cierta región que dicen, no, que ellos son así, como que a veces se quedan. Y quizás te permite conocer justamente. Más de cerca. Y quizás simplemente son casos aislados. Yo creo que eso también ayuda a quitar bastantes estereotipos. Con respecto a ciertas etnias, por ejemplo, que se pueden tener a veces de varias regiones del mundo

- ¿Sientes que has tenido estereotipos de latinos? no, si alguien fuera de Latinoamérica que tenía estereotipos de los latinos.

Ah, bueno, sí, igual incluso en mi trabajo es como. Pero en cuanto al kot, yo creo que lo que se escucha siempre es como que, ah, latinoamericanos, fiesta, les gusta la fiesta, bailar y hacer, bueno, el desorden, pero a ver, son como súper animados y todo. Y es cierto que yo por lo menos sí soy un poco más serio. Como estar un poco más reservado. Y entonces quizás no entraba tanto en ese estereotipo. Pero luego hay gente que uno los ve y sí, también tienen como esta parte también. Pero en el imaginario de la gente de Latinoamérica, quizás pueda cambiar de perspectiva hacia otro, por ejemplo. En mi caso en particular, porque sí soy un poco más reservado.

- Es como que hubo un estereotipo positivo, porque no es algo insultante, pero al mismo tiempo no todos somos así, ¿no?

Sí, claro. Pero claro, luego está como, por ejemplo, esos estereotipos. De que ah los latinoamericanos quizás con las mujeres que son como quizás mujeriegos o que porque les gusta como divertirse no sé que hay todo eso como que también ese aspecto un poco más.

Quizás esos estereotipos se puedan podría decir romper más fácilmente en el kot, porque de cierta manera son también bastante, bueno igual los estereotipos en general son superficiales. Entonces, claro, una vez que conoces a personas Eh, bueno Aquí la ventaja es que hay bastante gente de Latinoamérica, tienes muchos perfiles y claro, te das cuenta que no es como a veces lo pintan la gente en las medias.

- Es como decir que todos los brasileiros saben jugar fútbol, ¿no?

Sí. Sí, por ejemplo, o que, sí, los latinoamericanos que son buenos en el fútbol y que es como que les encanta y rápido te van a invitar a un partido, pero por ejemplo yo. Yo siempre he sido malo para el fútbol. Yo siempre era más de básquet. Y a mí como que sí, a veces me da un poco de pena. Así que bueno, no, yo no juego.

- Pero, a ver, y después quería preguntarte, ¿ahora dónde estás trabajando o qué haces en tu trabajo?

Estoy trabajando en una empresa de plataforma de pagos. De proceso de pagos. Para instituciones financieras, un poco varios clientes alrededor del mundo.

- Y ahí en algún momento has tenido que desarrollaste tus capacidades interculturales?

De culturales. Creo que sí, porque por lo menos en mi empresa es bastante internacional. De todas las realidades. Hay una mayoría belga, pero también hay, por ejemplo, gente de Europa del Este. O gente un poco más, un poco de Norte de África, tipo Marruecos. Y entonces sí, también es otro, o sea, creo que en cierta parte me recuerda un poco al kot porque hay gente de muchos países. Y sí, también es como que quizás tienen, o por ejemplo, gente quizás de tipo de Ucrania o Bielorrusia, un poco de estas regiones que también se tienen como a veces estereotipos y que luego uno los conoce y se da cuenta que no. No es así, entonces también estar siempre preparado.

- ¿Y cuáles crees que son los desafíos para los estudiantes extranjeros sobre todo los que se unen al kot?

Yo creo que Bueno, igual es La experiencia del kot, yo creo que no es tan importante. En otros países no sé si es tan común, o sea, como vivir a tantos en un espacio así cerrado. Y claro, te encuentras con todo y también ser tolerante o más bien a mente abierta, porque claro, hay cosas que gente de ciertos países quizás no va a tolerar o no les gusta o les parece raro. Si no tienen la mente abierta para intentar entender por qué es que la otra persona actúa de cierta manera.

Creo que. Creo que eso sería uno de los más grandes desafíos, intentar, bueno en general sí, tener un poco la mente abierta a diferentes experiencias que uno puede tener.

- También me han dicho en las entrevistas pasadas, una de las dificultades sobre todo es la barrera lingüística.

Sí, también. Si uno no habla francés, es cierto que a veces es difícil integrarse, porque claro, es mitad belga, mitad extranjero. Es cierto que rápidamente quizás se puedan hacer grupos, y es lo más normal, porque si hablan la misma lengua es más fácil llevarse con otra gente. Pero sí, es bien probable que se hagan grupos de gente que suele hablar inglés o gente extranjera que hablan entre ellos y quizás la gente que habla francés.

Puede que sea más sencillo para ellos justamente hablar francés y, quizás, si alguien quiere integrarse a este grupo, sea más difícil.

- Crees que también hay un factor religioso?

Creo que no, porque nunca, creo que no he visto que realmente haya. Problemas, bueno no problemas, factor religioso. Bueno, sí sé que el KOT en un principio es como un poco basado en valores. Fue fundado por una asociación que es más Católica sobre todo. Y yo sé que hay personas que a veces quizás tienen un poco de. No problemas, pero es como que se sienten quizás excluidas. Para ciertos aspectos del kot, porque se habla mucho del

aspecto de, por ejemplo, de la cristianidad y gente que no necesariamente cree o gente de otras religiones quizás no se sientan muy, en ese aspecto, muy bien recibidos.

Pero han venido gente de otras religiones, claro. Pero claro que uno rápidamente, cuando dicen los valores de Vincent Leve, Kot Carrefour, siempre se habla un poco entonces de cuestiones más religión, más católica y así. Que no necesariamente toda la gente que viene aquí se sienta identificada con esos valores.

- ¿Crees que hay una relación entre el kot y la universidad? Si te ha ayudado en tus estudios en general?

Creo que se podría decir que sí. Pero a ver, depende de cómo se vea.

Porque quizás uno es cierto que también está la tarea de hacer actividades y organizarlas. Uno también tiene que saber organizarse y consagrarse a esas actividades. Y eso quizás puede afectar a ciertas personas el rendimiento académico, si se concentra en otras cosas, pero en el otro lado. Bueno, sí, o sea, justamente el hecho de intentar organizar actividades en el kot puede ayudar a ser un poco más organizado.

Pero, a ver, en mi experiencia personal, creo que mis estudios eran más que todo belgas. Así que en cuanto al aspecto de interculturalidad, como tal, bueno, más o menos, porque igual se convivía con muchos belgas aquí, entonces quizás me permitía entender un poco más, por ejemplo, el humor o la manera en la que ellos actúan.

Porque no para todos los extranjeros, creo que eso es algo que sea muy fácil de entender al principio. Sí, no solo el idioma, también los gestos. Sí, los gestos y quizás referencias culturales o para intentar conectar más con ellos, por ejemplo.

De manera a su sarcasmo. Sí, por ejemplo. O los tipos de bromas en general. Porque si me he dado cuenta. Que al principio sí era más difícil, por ejemplo. Saber si uno, cuando estaban bromeando, no. Como decían a veces ciertas cosas. Y a veces hay temas que son temas sensibles para ellos, que no puede ser de ninguna manera broma. Yo sé que en la región en Latinoamérica quizás porque hay más violencia. Uno, por ejemplo, uno puede bromear con la violencia, por ejemplo, hacer bromas así. Porque para uno es normal y uno se ríe de esas cosas, pero quizás aquí la gente quizás sea más algo que los choque y quizás no lo encuentren para nada gracioso. Es bien raro como hacer ese cambio de mentalidad como darse cuenta de que hay ciertas cosas que aquí ya no se toleran tanto como en el país de uno.

- ¿Cómo percibes el momento de la comida en el comun?

Bueno, yo solo puedo hablar de mi experiencia personal, claro, con mi familia, pero yo sé que, por ejemplo, en mi casa, más bien a veces con mi abuela, era más bien como el momento de la hora de la comida.

A veces era como comer y casi no hablar. A veces hablar un poco, pero era más como que el momento era para comer y casi no se hablaba mucho. Y yo sé que aquí, y bueno,

también depende de otros países, pero. Si es más como de que la gente a veces pasa más tiempo hablando mientras se come, que comer. Sí, en El Salvador o con mi familia era más bien primero comías y luego, quizás, te quedabas en la mesa por un buen rato hablando con los demás. Pero era hasta después de comer. Entonces, sí, es como el momento de la comida es comer y no hablar. Y era como en silencio. Sí, y aquí sí es como bien distinto.

También, por ejemplo, con mi pareja, con Lucy. Es como, sí, en casa de su familia es más como de hablar mientras se come y todo. Y claro, a mí eso siempre me cuesta un poco también adaptarme a veces. Y ella igual ya lo sabe también. Pero es como que yo a veces soy más silencioso mientras como. Yo escucho y me río y todo, y reacciono. Pero yo como tal hablar mientras estoy comiendo casi no suelo hacerlo. Y ya después te quedabas hablando o lo que sea. Claro, claro. Como antes, cocinando. Sí, antes, pero justo durante era como que todos se ponían en silencio y todos comían.

Sí. Aquí como que estar en la mesa de la comida es un momento mucho también de compartir pero es otra manera de compartir como de justamente el momento en que todos se cuentan su día y como estuve que han hecho etc y además cómo cocinan sus alimentos, también puede venir un día. Hay un pequeño choque cultural ahí, ¿no?

Yo sé que, por ejemplo, bueno igual a mí no me gusta tanto, pero en El Salvador se suele hacer sopa de pollo, pero con corazón y con hígado y la molleja y todo. ¿Y las patitas también? Sí, y las patas también. O sea, se hace sopa de pollo y le ponen corazones y todo. Buenísimo. Y claro, vos le contás a la gente y es como que se c***. Te miran raro así como de que Se comen eso. Sí, sí, sí. Como que no se imaginan. Claro, no se imaginan comer. Para nosotros es súper normal, ¿no? Sí, para nosotros es normal comerse todas esas cosas.

- Y cuál es, bueno, en general, qué te ha aportado esta experiencia? y cuáles son tus memorias más importantes que tienes de esta experiencia?

Creo que lo que más importante, mis memorias más importantes han sido durante quizás esas actividades, porque siempre eran como cosas súper súper geniales que permitían compartir con todo el mundo y conocer a todos un poco más. Y claro, también diría cuando se suele hacer, por ejemplo, música. Porque eso también permite a la gente de otros países conocer un poco más. La música que uno escucha y creo que la música permite conectar mucho a la gente. Yo sé que en algún momento, bueno, yo tocaba aquí por los sábados por la noche con otro kokoteur que vivía aquí, que es de Guatemala, que ya no vive aquí, pero se regresó a Guatemala.

Y yo sé que con él tocábamos bastante y a veces me pasaban y entraba gente del kot y daban como su vuelta, cantaban unas canciones, me iban y regresaban y era como que se hacía un ambiente bien chévere.

- ¿Tus memorias y qué te ha aportado esta experiencia en general?

Creo que, sobre todo, un poco más mente una mente más abierta. Sobre todo porque. Es cierto que si uno no pasa por este tipo de actividades. Bueno, hay personas que quizás se quedan un poco en su propio Su propio mundo. Un poco. Hay gente que quizás, si no está obligada, no comparte y no tiene como ese interés de saber cómo son las demás personas.

A veces uno quizás busca solo su círculo de gente de su país porque, claro, uno los conoce y conocen las mismas cosas. Quizás se siente uno más cómodo. Pero Sí, justamente poder conocer a los demás permite tener la mente más abierta. Y ver la vida de otra manera. Creo que para mucha gente que si no, por no decir todos, creo que el kot de Carrefour es como una gran experiencia. Porque justamente les permite ver las cosas de una manera distinta. Porque tienes gente de todos los continentes y tienes, como decíamos, muchas experiencias distintas, maneras de ser distintas, gente que quizás uno encontrará como bastante chocante, cosas que uno hace pero que para uno son normales y viceversa.

Creo que sobre todo para los extranjeros es como un es un proyecto súper genial, porque te permite conocer belgas, conocer temas de la cultura. Pasar tiempo con gente de un montón de nacionalidades de países.

- Bueno, eso es creo todo lo que tenía. Gracias!

Sí, no, no, claro, ya sabes, cualquier cosa. Ahí estamos

Entretien 9 : Sebastian Roels

- Donc, j'aimerais bien commencer par la présentation de vous. Quel est votre âge ? Vos études ? Et aussi, comment vous avez trouvé le kot ?

D'accord. Donc, moi, je viens d'avoir 50 ans cette année il y a quelques jours, effectivement. Et alors, je suis Belge.

J'ai été au Kot Carrefour. Alors, ça devait être en 97, 98. 98, ok. Ouais. En 97 et 98, j'ai fait deux ans. J'ai fait un an et demi au kot Carrefour. Donc, toute l'année 97. Et puis, l'année 98, j'ai commencé donc au kot. Mais j'ai terminé en Erasmus à Bologne. Donc, j'ai fait un an et demi à Carrefour, en fait. Puisqu'une demi-année, j'étais à l'étranger en Erasmus.

- Ah, vous avez fait quoi comme études ? Comme études ?

Oui. Alors, j'ai fait les sciences politiques a LLN.

- Comment vous avez rencontré le kot ?

Comment est-ce que ça s'est fait ? Alors, c'est une bonne question. Comment est-ce que j'ai rencontré le kot ?

J'étais déjà impliqué dans la vie étudiante. J'ai fait mes trois premières années. J'étais en Côte à Proger. Donc, les équivalents du bac, j'étais en kot-à-projet. Et, j'étais responsable d'un kot-à-projet la troisième année qui n'a pas été reconduit. Et donc, je devais changer de concept. Et j'ai décidé de ne plus être dans un kot à projet. Mais j'ai entendu parler du Kot Carrefour. Et donc, je suis venu me renseigner sur le Kot Carrefour. Et j'ai adoré le concept.

- Vous étiez dans quel kap ?

Les deux premiers, ils s'appelaient le kot 2 sur 3. C'était des Côtes de sensibilisation à une bonne hygiène de vie chez les étudiants, pour notamment éviter les risques de cancer. Et la troisième année, c'était plutôt un kot qui s'appelait l'Agora kap. Comme la place Agora, voilà. Et donc, c'était un kot qui créait des débats, des conférences. Et, qui voulait ouvrir un peu déjà le regard des étudiants au fait qu'il existait d'autres réalités que la vie étudiante à Louvain-la-Neuve, où tout le monde est beau, tout le monde est gentil et tout le monde est un peu insouciant. Et donc, voilà, on voulait ouvrir au fait qu'il y avait des gens qui vivaient d'autres choses et donc amener ce genre de débat au sein de la communauté étudiante.

- Donc, c'était, comment on dit, bouche-à-oreille que vous avez rencontré le kot ?

Oui, je pense. Oui, c'était plutôt ça. J'ai dû rencontrer quelqu'un qui m'a parlé du projet et j'ai été renseigné tout à fait.

- Vous étiez intéressé par la multiculturalité, la diversité culturelle avant le kot ?

Alors, c'est une excellente question parce que je pense honnêtement pouvoir dire non. Dans le sens où moi, je viens d'une ville en province, en Belgique, où il y a assez peu d'étrangers, à part des étrangers d'immigration, mais du milieu du XXe siècle, des Italiens ou des Arabes qui venaient travailler dans les mines et qui vivent dans leur vie, mais qui sont maintenant intégrés dans la société aussi, mais qui sont quand même une minorité. Et donc, quand je suis arrivé à Louvain-la-Neuve, il y avait quand même énormément d'étudiants belges, et que je fréquentais dans les cercles étudiants, dans les kap, c'était quand même beaucoup plus des Belges. Donc, je n'étais pas très ouvert à la multiculturalité avant le kot Carrefour.

Et donc, c'est ce qui m'a intéressé dans le projet du kot Carrefour, c'était me rendre compte de cette lacune, et j'avais la possibilité de vivre ça et de m'impliquer beaucoup plus dans cette découverte.

- Comment vous pensez que le kot permettent-ils une intégration entre les étudiants ?

Je trouve que le concept d'avoir 50-50 des Belges et des étrangers, si c'est toujours la même règle qui est appliquée, ça, je trouve que ça fonctionne très bien en fait, parce que

je pense que ça permet à chacun de se sentir à l'aise et surtout d'intégrer dans les conversations autour, dans l'intégration du mode de vie belge, d'intégrer facilement les étrangers.

- Quel est le profil des étudiants qui sont ciblés au kot? Quel est le type d'étudiant ?

Alors, donc c'est en 98 que je connaissais. C'était plutôt des étudiants assez expérimentés, plutôt des étudiants au master, qui sont déjà lancés et assez stables dans leurs études et qui cherchaient autre chose avec leur âge, leur expérience. Je pense qu'il y a de la place aussi pour la rencontre multiculturelle. Peut-être que quand on est plus jeune, à 18 ans, on est fort concentré sur ses études, sur éventuellement une adaptation dans le pays d'accueil. Nous, c'était plutôt des étudiants assez expérimentés en master.

- Vous gardez toujours des contacts, des amis que vous avez faits au kot?

Oui, tout à fait. Il y a eu une réunion l'année passée, je suis venu. Ce ne sont pas des contacts hyper réguliers ou très fréquents, mais quand l'occasion se présente, on a toujours plaisir à se revoir.

- Quelle nationalité avait-il quand vous étiez au kot?

Je garde des contacts. Il y avait plutôt des Malgaches, des Italiens, des Équatoriens. Pas tellement d'Asiatiques. Il n'y avait pas beaucoup d'Asiatiques. C'était plutôt Amérique latine, Afrique et Europe.

- Que pensez-vous de la relation entre le kot et l'université? S'il y a une influence, un impact?

Je n'ai pas d'avis là-dessus. Je ne connais pas très bien la relation administrative. Ce que je pourrais dire, peut-être par mon expérience, c'est que ce soit une université catholique à Louvain, je pense que ça attire un certain type d'étudiants, et donc peut-être que la vie dans le kot est facilitée du fait qu'il y ait peut-être un partage de certaines valeurs ou, au-delà de la culture, ce sont tous des gens qui sont respectueux et désireux de rencontrer l'autre. Donc, il y a peut-être une influence entre le fait que ce soit une université catholique et le type de population qui vient fréquenter le kot.

- Donc ça veut dire qu'il y a un élément religieux au kot ?

Oui, ou spirituel peut être, je ne sais pas s'il faut dire religieux mais c'était la raison qu'il y avait moins d'asiatiques aussi au kot Carrefour, peut-être que la religion chrétienne et catholique est moins répandue en Asie donc ils sont pas tellement intéressés par venir à participer de la vie communautaire comme ça.

- Donc il n'y avait pas non plus de musulmans?

Des musulmans oui on y avait, tout a fait. Il y avait aussi des Israéliens et des Palestiniens d'ailleurs. Maintenant, je trouve que c'est plus possible. Oui, quand même, quand même. Tout le monde n'est pas radicalisé. C'est vrai, c'est vrai.

- Que pensez-vous des grands défis des étudiants étrangers quand ils rejoignent le kot ?

C'est aussi une très bonne question. Les grands défis des étudiants étrangers qui rejoignent le kot

- La barrière linguistique ?

Oui, mais ça, c'est probablement le cas. Mais maintenant, les études sont peut-être en anglais, mais à l'époque, les études étaient en français de toute façon. Les étudiants qui venaient étaient acceptés de parler en français quand même dans leurs études. Donc, cette barrière linguistique en 98, elle était là pour tout le monde.

C'était le fait de venir en Belgique jusqu'au kot-Carrefour. Je pense que le défi du kot-Carrefour, c'est de peut-être avoir plus de stimulation permanente pour rencontrer les autres. Donc, il y a peut-être moins la possibilité de s'isoler, de recharger ses batteries si quelqu'un en a besoin. Parce que venir en Belgique, ça demande de l'énergie. Faire ses études dans une autre langue, ça demande de l'énergie. Aller rencontrer les autres, ça demande encore de l'énergie. Et donc, peut-être que c'est accepter de s'investir encore dans un projet en plus de tous les autres changements que ça implique de venir faire ses études à l'étranger.

- Pour vous personnellement, qu'est-ce que l'expérience du kot-Carrefour vous a apporté ? Est-ce qu'il a eu un impact sur votre développement professionnel ou personnel ?

Alors oui, les deux. Je pense parce que maintenant je travaille dans une société internationale. Donc voilà, je n'ai jamais eu depuis le kot Carrefour de réticence à rencontrer l'autre. En vérité, d'aller dans les relations humaines et ne pas s'arrêter à une question de langue ou de race ou des a priori culturelles pour ne pas rencontrer quelqu'un. Donc ça c'est vraiment quelque chose que j'ai appris au kot-Carrefour. Je n'avais pas été exposé à ça avant. Ça m'a fort aidé dans mon Erasmus en Italie. non seulement des Italiens, mais aussi beaucoup d'étrangers qui faisaient aussi leur Erasmus en même temps que moi.

Et depuis, j'ai travaillé dans une société qui s'est étendue en internationale et maintenant qui a été rachetée par les Américains. Et je trouve que, donc, pour répondre encore peut-être plus précisément à la question de ce que ça m'a apporté, je pense que le kot Carrefour m'a apporté le vrai côté positif de l'ouverture culturelle, du multiculturalisme. Parce qu'on allait rencontrer l'autre dans sa différence et s'enrichir de la différence de l'autre. Et changer les différences de point de vue, comprendre le contexte, pourquoi l'autre pouvait penser comme ça. Alors que ce que les Américains, pour lesquels je travaille maintenant, appellent multiculturalisme, c'est en fait réduire la rencontre de l'autre à ce qui ne fâche

pas. On essaye de tous ne pas dire quelque chose qui vexe l'autre, de ne pas parler d'un sujet qu'il ne connaît pas pour l'inclure, comme ça il peut participer.

Et donc, en fait, on réduit l'espace de rencontre de l'autre. Alors qu'au contraire, je pense que Carrefour avait la bonne approche de permettre le grand champ de rencontre dans la différence et dans l'enrichissement. C'est pour moi, ça fait partie un peu peut-être des difficultés justement du kot, c'est qu'il faut accepter ça, qu'on est là pour rencontrer les autres et c'est le principe, oui.

- Est-ce que vous savez des stéréotypes qui sont éliminés après le kot?

Oui, certainement, mais j'en ai aussi qui se sont renforcés. Les Italiens, ils parlent avec les mains. Mais ce qu'il me dit, c'est que les stéréotypes ne sont pas forcément négatifs. Et on peut en rire, c'est correct de le reconnaître, ça fait la richesse de l'autre, sa culture, et on peut en parler, on peut en rire, et c'est beaucoup plus intéressant que de faire croire qu'il n'y a pas de différence et qu'on est tous les mêmes, alors qu'en fait, ces différences, elles existent.

- Est-ce que vous avez une anecdote, peut-être pendant les repas, pendant la soirée, des mémoires, des souvenirs que vous avez vécus au kot?

Ah oui, des belles aventures, on en a eu beaucoup. Peut-être une particulière, je pense, bon, elle n'est peut-être pas très politiquement correcte. Il faut ce qu'on n'a jamais vu de film, mais un soir, je ne sais pas ce qu'il nous a pris, on a décidé de tourner un film, on a inventé un scénario avec plusieurs qui étaient là dans la partie communautaire et on s'est pris dans un délire collectif et donc on a tourné un film avec. Donc, c'était plusieurs transits, plusieurs nationalités qui étaient là et puis en fonction de qui voulait participer, on a trouvé des rôles. Il y en a un qui filmait, il y en a un qui prenait le son et puis on a tourné, mais c'était, on a fait plusieurs scènes pendant toute la nuit, jusqu'au matin. Alors ce film après a été monté, il y en a un qui était un étudiant en commun qui avait accès à un laboratoire, enfin un studio de montage et donc il a été monté. Mais on ne l'a jamais vu. Je crois qu'il a été censuré. Je me demande s'il y avait des scènes peut-être qui n'étaient pas tout à fait politiquement correctes. Je ne sais plus, mais en tout cas, je me souviens très bien de cet esprit qui pouvait naître chez Carrefour, comme ça, de la force d'être ensemble, de vivre des choses.

Il y avait aussi de la créativité qui naissait et avec une participation et un engouement de pas mal de personnes autour de, voilà, c'était ça. Je pense la spontanéité et la créativité que ça créait.

- Oui, ce sont toutes les questions que j'avais. En tout cas, merci beaucoup pour votre temps. Avec plaisir, on peut continuer à échanger s'il y a un suivi de questions ou d'autres thèmes que tu veux aborder. Il n'y a pas de souci, je veux bien consacrer du temps aussi, éventuellement même par écrit.

Oui, parce que c'est vrai qu'on a parlé de l'interculturalité des nationalités, mais il y a aussi le fait, je pense, du Kot Carrefour. Moi, j'ai vraiment apprécié les différentes facultés qui

étaient représentées. Il y avait des ingénieurs, il y avait des juristes, il y avait en communication et dans le kot.

Même si j'avais fait partie de kap précédemment, il y avait moins de diversité au niveau des études. Ce que j'ai apprécié au Kot Carrefour, c'est qu'on était 36 étudiants, et donc on avait vraiment la possibilité de parler des nationalités, mais aussi des études des autres. Et quand je parlais du film, on a tous contribué avec notre talent. Il y en a un qui faisait plus le scénario, il y en a un qui a pu filmer, il y en a un qui a fait le montage, parce qu'il avait accès au studio de montage. Et donc les différents profils aussi, et ça, ça a aidé aussi au niveau de mon travail. Je travaille dans une société internationale, mais reconnaître aussi les différents profils et capacités des gens et pouvoir les combiner ensemble dans une équipe d'apprendre ça aussi.

Et donc, moi je reste très admiratif de la façon dont le Kot-Carrefour gère cette interculturalité. Comme je te dis, je pense que c'est vraiment la bonne manière de faire, de s'enrichir des différences.

Que maintenant, en tout cas dans la société américaine, c'est un sujet très sensible, une tendance à le réduire au plus petit, comme un dénominateur, plutôt que de s'enrichir des différences. Et ça, donc, moi qui ai vécu l'expérience de Carrefour, je me bats un peu culturellement contre cette approche au sein de l'entreprise pour plutôt oser aborder des sujets où les différences permettent le débat, permettent de s'enrichir, plutôt que de les cacher ou les nier.

Ah oui, bon, je peux encore donner quelques contacts si nécessaire, mais il faut voir déjà qui tu avais interrogé. J'ai encore des contacts de certains anciens qui pourraient éventuellement répondre. Oui, oui, je vous dirai si j'en ai encore raison, mais j'ai déjà fait pas mal d'entretiens. Je pense qu'avec ça, ça sera assez contondant. D'accord, ok, parfait. Merci encore, Sébastien, et je vous laisse terminer votre journée. Je pense que vous êtes peut-être fatigué. Non, pas encore, mais en tout cas, bon travail et bonne rédaction, alors que c'est la dernière ligne droite là, avec les fêtes de Noël qui approchent, plus la remise du mémoire en janvier. Ça va être assez intense. Ce sera un défi, un challenge, on verra.

- Merci encore et bonne soirée à vous.

Également, à bientôt.

Entretien 10 : Simon Desplanque

- Donc j'aimerais bien commencer par une petite présentation de vous sur le fait de votre âge et votre étude et ce que vous faites pour le moment.

Je suis docteur en relations internationales depuis 2021. J'ai bientôt 34 ans. D'ici quelques jours, j'aurai 34 ans, fin décembre. Né en 1991, j'ai fait mes études en relations internationales en à l'UCLouvain entre 2009 et 2014. J'ai fait l'agrégation ensuite et ma

thèse, donc tout à l'UCLouvain. Je travaille désormais comme chargé valorisation et communication de la recherche à l'UCLouvain, Saint-Louis-Bruxelles, prioritairement. Là, j'assume surtout des missions de communication et de vulgarisation scientifique, ainsi qu'une aide au montage de projets. Et dans un autre temps, je suis également professeur. Invités ou chargés de cours, APH, les appellations divergent, mais en relations internationales, ici à l'UCLouvain. Donc c'est ça.

- Quelle année avez-vous vécu au kot Carrefour ?

Alors, c'était en Master 1 et Master 2. Et c'était du coup entre septembre 2012 et juin 2014. Deux ans, j'avais fait deux ans, c'est ça.

- Et comment avez-vous rencontré cet endroit ?

Alors, c'était un ami qui s'appelait Alexandre Gaufflot, que j'ai perdu de vue depuis malheureusement, mais qui était cokoterau au kot Carrefour. On m'a invité à plusieurs soirées à l'époque. Les fameuses soirées des semaines culturelles, je m'en souviens encore. Et c'est lui qui m'a proposé de postuler à cette époque-là. Donc on était en fin 2012. Du coup, on devait être aux alentours d'avril 2012 dans ces années-là.

- Et qu'est-ce que vous avez motivé à vivre cette expérience, ce type d'environnement multiculturel ?

Alors, à la base, je voulais vivre l'expérience des kots à projets.

Donc, vivre un parcours à caisse. Un parcours d'étudiant un peu différent, m'engager dans des projets auprès d'autres étudiants, vivre la vie étudiante de manière plus intense, plutôt que dans un kot Classique très bien avec mes co-koteurs, ce n'était pas ça la question, mais je voulais quelque chose de plus. Et étant donné que j'étais dans un cursus de relations internationales, ça me semblait évident d'aller au Kot-Carrefour et d'avoir cet aspect environnement multiculturel, rencontre de l'autre, etc. Et je n'ai pas été déçu à ce niveau-là, d'ailleurs.

- Quel a été l'impact de votre séjour aux côtes sur votre développement personnel ou professionnel ?

Je pense que ça a été l'une des expériences les plus importantes de ma vie. De renforcement personnel, etc. J'ai beaucoup grandi en tant qu'individu, en tant que personne à la rencontre des autres. Rencontrer vraiment d'autres cultures, vivre au contact d'autres gens, ça a été salutaire.

Ça m'a également fait sortir d'une sorte de bulle de timidité que je pouvais avoir aussi à l'époque. Je ne sais pas si vous connaissez l'expression, mais ça "m'a dégrossi" quelque part. Ça m'a permis d'être plus adapté. De m'affirmer aussi en public.

- Vous avez quel âge à ce moment-là ?

Je devais avoir, j'avais 20 ans, c'était ma 21e année, j'allais avoir 21 ans en décembre 2012.

- Est-ce que vous étiez toujours en contact avec les gens que vous avez rencontrés là-bas ?

Oui, oui, oui, tout à fait. Donc je suis en contact régulier avec pas mal de gens. En fait, beaucoup de mes bons amis, très bons amis, certains sont des gens du kot Carrefour.

Ça a vraiment créé des réseaux d'amitié hyper intenses et c'est aussi pour ça que ça a été pour moi ultra important d'un point de vue personnel. Et j'ai même rencontré ma compagne, en fait, qui est devenue la mère de mon fils, via une amie, alors pas au kot Carrefour, mais une amie du kot Carrefour.

- Elle est belge aussi ?

Alors, ma copine est d'origine serbe, elle est née en Belgique, mais elle est d'origine serbe. Mais c'était vraiment une amie de lui. Elle n'a jamais écouté de Carrefour, mais elle venait parfois aux soirées, mais elle n'était même pas impliquée dans le projet, à des soirées, etc. Et c'est via des relations d'amitié qu'on s'est rencontrés. Dans le code à projet que j'ai fait pendant mon année d'agrégation, d'ailleurs.

Donc en fait, là j'ai coté avec ma future femme. Au moment de, après le kot Carrefour, juste après. Mais je la connaissais via le kot Carrefour.

- À votre avis, comment le kot permet l'intégration des étudiants ? Comment facilite l'intégration ?

Déjà, d'un point de vue bêtement, on va faire de la géopolitique, mais d'un point de vue bêtement géographique. Vous êtes 18 Belges, 18 étrangers. Donc, vous êtes obligés. Il y a toujours la salle commune. Il y a les neuf frigos. Il y a les deux tags. Il y a les deux cuits, les deux fours. Voilà. On est obligés de se côtoyer.

Il y a les espaces communs. Alors oui, il y a des groupes qui se forment, évidemment. Mais le fait qu'il n'y ait qu'une salle principale où on mange tous ensemble fait qu'il y a un aspect obligatoire de se rencontrer. On croise tout le monde et, de facto, on est déjà amené à le faire. Alors après, il y a des activités plus classiques organisées par l'ASBL en tant que telles qui permettent effectivement l'intégration, mais je les ai toujours vues comme annexes, ne favorisant pas forcément l'intégration. Pour moi, l'intégration, elle est très bottom-up. Le dialogue est très bottom-up et il y a des gens qui s'intègrent très très bien et d'autres moins aussi parce qu'ils ont des cercles de socialisation, autre, etc. C'est une question personnelle. C'est une question très personnelle, etc.

Moi, je me rappelle que lors de ma deuxième année au kot Carrefour, je suis parti faire découvrir la Normandie, qui est une région que j'adore, à des gens. Il y avait deux Belges, donc Hélène Waters, moi-même, un Syrien qui venait d'arriver. Un Taïwanais et une Portugaise. Et c'était des gens. Le Syrien, Hazem, qui est aussi un de mes amis. Hazem,

c'est vraiment un gars que j'ai rencontré comme ça en fait. Donc Hazem, c'était quelqu'un qui avait envie de s'intégrer. Mafalda, c'était quelqu'un qui avait envie de s'intégrer. Shuyu aussi. Des gens qui avaient envie de s'intégrer. Donc en fait, pour moi, ça relève quand même beaucoup de l'interpersonnel, mais la géographie facilite les choses.

Alors, c'est vrai que les semaines culturelles, il y en a beaucoup aussi, en particulier la soirée, etc. Pour le coup, il y avait vraiment des gens qui avaient envie de s'impliquer, qui avaient envie de présenter.

- Vous avez des activités culturelles toutes les semaines ?

Alors, il y avait les semaines culturelles. Et alors, après les autres activités, c'était moins. Exigeant et moins intense que d'autres cotes à projets. Dans le sens où vous avez beaucoup plus à faire, mais il y avait moins d'activités entre guillemets obligatoires auxquelles vous étiez obligé. Il était obligé de participer en tant que membre du kot.

- Mais, c'est des activités proposées par les étudiants ?

Oui, je pense. Nous, à l'époque, il y avait les semaines culturelles. Il y avait un cinéma, une soirée. C'était vraiment soirée Louvain-la-Neuve, une soirée plus repas. Et en fait, c'était une semaine culturelle. Hazem avait fait la semaine du Moyen-Orient aussi.

- Quelles sont les caractéristiques des étudiants qui étaient dans l'école pendant votre séjour ?

Les Belges, les étrangers ou les deux ?

- Les deux.

Alors, moi, j'avais remarqué que c'était des gens très impliqués de toute façon. Qui met bien ce Il y avait un esprit très scout chez certains d'entre eux. Je n'ai jamais fait les scouts, mais il y avait beaucoup de scotistes. Je pense que c'était surreprésenté avec cette idée de service à la société, rencontre de l'autre, d'altérité, ces valeurs-là. Quelque part, les valeurs du scoutisme sont assez fortes sont assez proches de celles du kot Carrefour, je pense.

Ouverture d'esprit, c'est vraiment, je pense que quand je disais, quand je parlais de l'impact que ça a eu sur ma vie, c'est l'aventure qui m'a le plus ouvert à l'esprit, je pense. Vraiment. Il y a d'autres choses ensuite qui m'ont fait grandir, mais pour le coup, c'est vraiment le creuset de toutes les modifications, de tous les changements que j'ai connus par la suite.

- Selon vous, quels sont les plus grands défis pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le kot ?

Ils sont multiples. Déjà, ça dépend des étrangers, parce que parmi les étrangers, il y a les Français qui ne sont pas vraiment très étrangers. Mais c'est découvrir la culture belge aussi. Si vous êtes péruvien, si vous êtes africain, si vous êtes asiatique, quand je me

rappelle qu'il y avait un Taïwanais justement et un Chinois de Chine continentale, c'était génial. On avait les deux en même temps, c'était drôle. C'était très drôle.

En fait, tout le monde n'est pas prêt à vivre la vie étudiante belge. Alors, c'est une expérience un peu à part entière, mais du coup vous avez. Enfin, je pense que tout le monde n'est pas prêt en arrivant à Louvain-la-Neuve à socker Louvain-la-Neuve en termes de débouches, on va dire ça comme ça. Mais je pense aussi que, quelque part, il faut être prêt à rencontrer l'autre. Il faut être dans une posture d'ouverture d'esprit. Sinon, ça risque d'être compliqué parce que c'est une sorte d'auberge espagnole permanente. Le film d'auberge espagnole, c'est un bouillonnement. C'est une sorte d'expérience Erasmus au carré, sous stéroïde. C'est quelque chose de très intense en termes de rencontre de l'autre.

Je compare ça à mes amis qui n'ont pas fait le kot Carrefour. Effectivement, ils étaient plus rangés, plus entre Belges, plus à vivre une certaine réalité. Moi, j'ai l'impression d'avoir vécu presque un univers parallèle dans le petit Carrefour. Pas juste parce que j'avais ma douche dans ma chambre, ça c'était incroyable. C'est le luxe ultime. Mais je pense que fondamentalement, oui, pour les étudiants étrangers, c'est d'une part l'acclimatation, comme n'importe quel étudiant Erasmus, à la vie, étudiante d'un belge. Mais aussi, à l'expérience d'un vivre ensemble qui peut, si vous êtes quelqu'un qui a envie de calme, ce n'est peut-être pas le bon endroit pour vous rendre. Parce que 36, c'est ça peut être intense.

- Est-ce que la politique d'ouverture aux étrangers s'est améliorée, dégradée ou maintenue ? Au niveau de Carrefour, mais aussi au niveau de Louvain-la-Neuve.

Oui. Je pense que Louvain-la-Neuve est un peu un microcosme quand même. Pour moi, Louvain-la-Neuve, ça a été longtemps l'une des seules villes de Belgique ou l'une des seules communes de Belgique à avoir un bon maître écolo, dans cette ouverture d'esprit, une sorte de bastion, un peu multiculturel, ou promouvant des valeurs un peu opposées à toutes les communes alentours, style Waterloo, Lannes et compagnie. Pour moi, justement, Louvain-la-Neuve n'est pas représentative de ce qu'est le reste de la Belgique. Je pense qu'à Louvain-la-Neuve, il y a toujours cette ouverture d'esprit, cette ouverture d'accueil qui reste.

Alors oui, au niveau universitaire, il y a maintenant des plus vigilants sur les échanges d'étudiants chinois, par exemple, pour des raisons que je ne dois pas vous expliquer, puisque vous êtes en relation internationale. Il y a sans doute la question des échanges avec Israël qui va se poser aussi. Mais là, c'est aussi la réponse à un contexte géopolitique plus large et sur lequel on n'a pas beaucoup de prise, et sur lequel l'université agit comme elle peut. Donc, je pense qu'elle ouvre à la nouvelle l'ouverture d'esprit. Elle a quand même pâti de certaines réalités aussi géopolitiques. Pas sûr qu'on aura. Je ne sais pas s'il n'y avait jamais eu des étudiants russes au cas de Carrefour, mais pas sûr qu'on en verra.

Mais maintenant, c'est vrai qu'au niveau belge en général, peut-être un peu comme partout, il y a une forme de sentiment de repli, je ne sais pas. Et qui effectivement me fait mal aussi, quand on a eu le background de kot-Carrefour, quand on a vécu cette expérience internationale-là, quelque part, on ne peut que déplorer la méfiance, la xénophobie.

- Avec cette expérience, vous avez acquis des compétences interculturelles ?

Je ne suis pas très à l'aise avec la notion de compétence interculturelle. Je le dis souvent, je pense que je le disais déjà dans votre année, que les relations internationales dans nos disciplines, c'est un exercice d'altérité fondamentalement. C'est comprendre que l'autre ne pense pas comme nous.

Du coup, oui, je pense que le kot a m'a permis d'ouvrir les yeux sur d'autres réalités, mais je pense aussi que fondamentalement, je vais réemployer le terme de microcosme. Le kot Carrefour reste un microcosme dans le microcosme parce que Les gens avec lesquels j'ai été amené à interagir et à me lier d'amitié ne sont pas belges, ne sont pas syriens, ne sont plus portugais, ils sont C'est presque cliché, mais citoyen du monde. Moi, je ne me considère pas tellement comme citoyen du monde, je suis citoyen dans le monde, c'est différent. Je le considère comme européen, fier d'être européen, mais dans une posture d'ouverture à l'autre, très clairement.

C'est différent d'être dans une posture de citoyen du monde, mais la majorité des gens sont dans cette optique-là de l'abolition de l'État, de l'abolition des frontières, etc. Ce qui est une posture que je trouve très noble, mais que pour des raisons plus pragmatiques et réalistes, j'ai du mal à partager, pour être tout à fait honnête.

Mais en tout cas, ça m'a appris, ça m'a ouvert à cette à explorer ce mode de vie de l'intérieur. À voir ce que c'était, et mais effectivement, pour moi, la compétence de médiation interculturelle se faisait d'elle-même. On n'est pas du tout dans une situation comparable, par exemple, à ce que Hazem a pu faire quand il faisait de la médiation interculturelle à Anderlecht, par exemple, ou même, généralement, quand il a travaillé dans la médiation interculturelle, où là, vous avez des gens qui ne sont pas dans une optique d'ouverture, généralement la police, etc.

Il y a des gens qui n'ont pas forcément envie de s'intégrer non plus à la société où ils sont. C'est des états d'esprit complètement différents. Le kot Carrefour, par priori, vous faites une expérience internationale. Un minimum enclin à vouloir vous ouvrir. Si on entend par compétence interculturelle le fait de faire coexister des personnes de cultures différentes qui n'ont pas forcément envie de se rencontrer, absolument pas. Par contre, si ça va participer à mon ouverture d'esprit sur d'autres cultures, oui, assurément, sur la rencontre de la différence. Je pense même que les étudiants belges du kot Carrefour ne sont pas représentatifs des étudiants belges du reste de Louvain-la-Neuve, a beaucoup d'égards.

Pour moi, c'est effectivement, Louvain-la-Neuve est une bulle et le code Carrefour est encore plus une bulle. Je pense que ça a été assurément mes plus belles années de la vie d'étudiant, très clairement. Quoique j'ai adoré ma première année. La première année, c'était la découverte, etc. J'ai créé des amitiés très chouettes aussi, des gens de monitoires en sciences po, enfin genre. Des gens qu'on voit beaucoup, mais il y a une amie que j'aimerais voir plus, mais que je continue à côtoyer, mais les gens de l'université que je continue à côtoyer sont des gens de kot-Carrefour. Pour vous dire que cette bulle est là. Et c'est marrant, parce que justement j'ai justement envoyé ici un message sur WhatsApp au groupe Carrefour en disant « c'est marrant », j'ai un étudiant qui m'a demandé de faire voilà donc vous voyez, c'est oui, clairement, c'est une bulle, c'est une vraie bulle, hors du temps.

- Vous pouvez me dire un souvenir ou une expérience que vous avez marqué, un des plus importants ?

Justement, le voyage en Normandie, c'était très chouette, hyper drôle, très absurde. Puisque j'avais amené tout ce petit monde dans la fin fond du trou du cul. Dans un village où personne n'a dû le voir plus de trois années. Enfin, si, c'est un village à côté des plages du débarquement. Donc, il voit beaucoup d'étrangers. Mais pas ces étrangers là où il voit beaucoup d'américains et d'anglais. Oui, c'était un très chouette souvenir. De manière générale, les 24 heures, c'était chouette aussi, la préparation des vélos, des voleurs, c'était chouette.

Moi, ce que j'aimais bien, c'était les soirées, les soirées jeux de société, les soirées de cours. En général, quand même, beaucoup d'alcool. Je n'ai pas été très sobre ces deux années-là. Le côté un peu, les romances, les histoires d'un soir, d'une soirée. Et puis il y a un état d'esprit de très bon enfant. La Coupe du Monde 2014 était incroyable, puisque là, il y avait les matchs de foot, là où le Brésil avait perdu 8-0 face à l'Allemagne. J'étais en kot cette année-là, je me rappelle, c'était super chouette. C'était marrant, l'effervescence qui régnait avec les Vuvuzelas à l'époque, c'était un truc du Sud. Hum. Le meilleur souvenir que j'ai aussi, c'était d'autres vacances que j'ai faites après.

La dernière année du Kot Carrefour, je J'avais pris l'une des amis d'ailleurs qui est là. L'ami de ma conjointe, de ma compagne. On est allé en en Allemagne, faire un tour dans le sud de la Bavière et en Autriche. Et ça fait partie de mes plus belles vacances. Donc c'est des souvenirs qui sont liés avec des gens du kot. Du kot en tant que tel, c'est les semaines culturelles qui étaient marrantes, les soirées, les soirées jeux de société. Hum. Et mais c'est plus l'ambiance. Et puis, après, c'est le voyage avec des gens que j'ai rencontrés. Oui, la vie quotidienne. En fait, du kot de Carrefour, je garde l'image de ce frigo. Du four et d'une sorte de joyeux bordel logique.

Le kicker, j'ai toujours été très mauvais au kicker. Je ne sais pas s'il est toujours là, ce babyfoot. Les jeux de babyfoot ? Le kicker, j'étais très mauvais, mais c'était le nombre de parties que j'ai faites au kicker.

- Je ne sais pas si vous avez déjà visité le kot maintenant, mais est-ce que vous avez remarqué une évolution depuis l'époque que vous avez vécue ?

Je sais qu'Alain m'avait créé un potager l'année d'après que je suis parti. Mais depuis, je n'ai plus vu d'évolution. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Non.

- Il existe une relation entre le kot et l'université, si ça a influencé vos résultats académiques ?

La première année de master, l'année où j'étais au kot-Carrefour, j'ai perdu un point de moyenne générale. Et la dernière année, j'ai quand même eu la plus grande 10, donc non. Je pense que la première année, j'avais eu un cours. C'est un concours de circonstances, ça n'était pas lié au kot Carrefour.

- Après vous avez la salle d'études ?

Oui, oui, oui. Ah oui, mon Dieu, une anecdote incroyable. Mais ça, c'était pendant les pauses blocus. Les blocus au kot Carrefour, ça, c'était quelque chose. C'était très, très chouette aussi, ça, avec cette salle d'études commune, etc. Je me rappelle que dans cette salle d'études, j'avais visionné. L'une des vidéos qui avait manqué de me faire vomir, alors vous allez vous dire qu'est-ce que c'est que cet arbre. C'était une vidéo sur comment on fait un changement de sexe avec une vivisection, une coupe longitudinale d'un pénis, etc. Et je ne sais pas pourquoi on regardait que des vidéos cringe comme ça, et il avait manqué de vomir et de m'évanouir. Et c'est un souvenir que j'ai qui est incroyable. C'était gênant, c'était gênant mais je ne sais pas pourquoi on était tombés sur cette vidéo-là, sur Dailymotion. Donc, mon Dieu, ça ne nous rajeunit pas. Et ouais, c'était drôle. Et sinon, oui, on avait aussi été faire un blocus dans la maison de campagne d'une des kokoteuses à l'époque. Et c'était très drôle. Avec notamment la portugaise qui était venue, Mafalda. S'il était venu en partie. Donc il n'y avait pas que des Belges, il y avait d'autres non-Belges qui étaient venus aussi.

Donc on avait toujours été très ouverts.

- Est-ce il avait des barrières parler linguistique ?

Il faut quand même reconnaître une chose, c'est qu'effectivement on parlait anglais avec les gens qui n'étaient pas francophones. Il y avait une sorte de sous-groupe, des gens qui ne parlaient qu'anglais entre eux. Et pour les autres, les francophones, c'était plus facile de rester entre francophones et avec les étudiants Erasmus qui voulaient apprendre le français. Et j'avoue que 'Le contact se faisait surtout comme ça'. Les étrangers que j'ai rencontrés et avec qui j'ai développé de très bons contacts, c'était des gens avec qui je suis devenu proche. Shuyu le Taïwanais et Mafalda la Portugaise, c'était des gens qui parlaient très bien le français. Des purs bilingues, des quasi-bilingues.

Où il y avait une forme de barrière de la langue, mais je pense qu'il y avait aussi, donc je ne sais pas si c'est une politique ou pas du kot Carrefour, peut-être une volonté d'avoir des gens. Qui ne parlent que français, qui en tout cas voulaient apprendre le français. Je

ne sais pas s'il y avait. C'était le cas ou pas, mais il y avait très peu de gens qui ne parlaient pas du tout français. Il y avait peut-être deux ou trois. Peut-être le chinois de Chine, continental. Et je pense que l'estonien de masse, peut-être, ne parlait pas français. Mais c'était rare. En fait, ils étaient rares aussi. C'était encore plus dur. Je pense que les étrangers ne parlaient pas français parce que la majorité des étudiants ERASMUS étrangers par les Français.

C'est vrai que rétrospectivement, en y pensant, peut-être que j'oublie 3 ou 4 étudiants chaque année, c'est possible, mais oui. Il y avait aussi des étudiants qui ne se pointaient pas. Par exemple, il y avait des Belges qui vivaient là, mais qui n'étaient pas du tout impliqués dans le projet. Donc, linguistiquement, c'était surtout le français qui prédominait.

- Maintenant, c'est devenu plus commun qu'on parle anglais. Mais le français, c'est la langue prédominante.

Ah d'accord, ok. Ah bah c'est bien ça, les gens, ça c'est marrant, ça c'est une vraie évolution.

Depuis mon année, moi, c'est la Caroline, qui était beaucoup plus. Caroline Servais. Elle avait une quarantaine à l'époque, donc aujourd'hui, d'avoir 50 ans, plus probablement. On sentait qu'il y avait une rivalité entre les Ricardos et le CA à l'époque.

- Merci beaucoup pour vos réponses.

Entretien 11 : Charbel Abou-Khalil

- Je voudrais bien commencer par une petite présentation de ta part

Ok, je m'appelle Charbel Abu Khalil. Même si chez moi, c'est prononcé Charbel Abu Khalil. Je viens du Liban. Euh ... En vrai, ça me rappelle un peu l'entretien que j'ai fait ici. Du coup, je voulais dire que j'ai 26 ans, alors que maintenant, j'ai 29 ans. Je me rappelle très bien que j'avais dit Je m'appelle Charbel, j'ai 26 ans, je viens du Liban, je suis étudiant en philosophie. J'ai postulé pour un logement ici au sein du Kot Carrefour. Mais du coup, maintenant, je dois dire Je m'appelle Charbel, j'ai 29 ans, je suis philosophe de formation, mais actuellement je travaille dans l'horeca, dans le domaine de l'horeca, en tant que gérant pizzaïolo-cuisinier. »

- Dans quelles années t'as vécu au kot Carrefour ?

Alors, c'était 2023, 2024, 2024, 2025. Jusqu'à l'année passée, oui. Du coup, j'ai passé deux ans au kot, et à la fin de la deuxième année, Je voulais switcher, faire ma transition au côté habitant, mais ça n'a duré que quelques mois. Ça fait deux ans. Et du coup, début 2025, j'avais déjà déménagé.

- Qu'est-ce qui t'a motivé à vivre cette expérience, ce type d'environnement multiculturel ?

En vrai, la première année, car bien sûr il faut faire une distinction du début et de la suite, car mes motivations n'étaient pas les mêmes. Au début, je voulais juste un logement. Oui, tout à fait. De toute façon, je suis un étudiant étranger, qui voulaient continuer ses études à Louvain-la-Neuve et chercher un logement autre que l'UCLogement, car en fait je n'avais pas de bonne expérience avec l'UCLogement, avec mes anciens kokoteurs, et donc en cherchant, il y avait le kot Carrefour, et donc j'ai postulé assez tard, en plus c'était au mois d'août, si je ne me trompe pas. Et voilà, on m'a demandé de faire un entretien. C'était en ligne, en regardant le site web de l'UCL, il y avait parmi les différentes options. Le code Carrefour. Le kot Carrefour, en fait, je n'ai pas trop compris pourquoi ça s'appelait le kot Carrefour, mais après, quand j'ai vu le site, voilà. L'interculturalité, ça avait du sens. Maintenant, pour la deuxième année, ce qui m'a motivé de rester c'était le projet. C'était le projet.

C'était l'interculturalité et avec tous ces défis. Et ça, c'est quelque chose en fait. Pour moi, et selon ma personnalité. Je cherche les défis, les défis de la vie, en particulier avec les gens. Et par défi, je ne dis pas, bien sûr, je ne veux pas dire la bagarre ou quoi. Ce n'est pas ce genre de défi. Nous, c'est juste rencontrer une altérité et apprendre à la connaître. Et c'est une attitude assez philosophique envers le monde, l'existence en général. Bah oui, si on garde une attitude philosophique et on cherche à avoir une meilleure compréhension du monde, la meilleure façon de faire ça, c'est à travers une autre personne, à travers l'altérité.

- Selon toi, quels sont les plus grands défis pour les étudiants en étranger lorsqu'ils rejoignent le Kot Carrefour ?

Quand ils rejoignent le kot Carrefour, d'un c'est le mode de vie. Le fait de vivre avec 35 autres personnes. Euh. C'est le fait d'avoir, voilà, vivre dans un immeuble avec plusieurs étages, mais avoir un living. En commun et du coup bien sûr on te donne ton casier à toi, donc tu peux garder des trucs dans ton casier, mais les autres trucs tu les gardes dans un bac, tu vois, et c'est mis sur des étagères, donc c'est exposé à tout le monde, et donc la première chose je pense que c'est juste avoir de la confiance. Je pense que c'est le premier défi. Mais comme on dit, au début, il y a la confiance.

Si tu n'as pas confiance aux gens avec lesquels tu vis, ou bien tu habites, ça ne va pas aller. Du coup, je pense que le premier défi, c'est avoir confiance. Le deuxième, c'est juste s'habituer à vivre dans cet environnement, où tu vas devoir partager un espace avec autant de gens. Euh. Ça, c'est de la troisième. Dès que tu commences à rencontrer les gens, c'est le langage. Ou bien le défi de la langue. Car il y a des personnes qui parlent anglais. Tu as des personnes qui ne parlent pas bien anglais. Tu as des personnes qui parlent français. Du coup, on cherche une langue commune pour communiquer. Dans un premier temps,

bien évidemment. Et voilà ça pourrait être un défi. Et troisièmement, c'est Oh. Les différences culturelles.

- Est-ce que tu penses que la culture belge est prédominante au Kot Carrefour ?

On pourrait théoriquement, vu que la moitié des étudiants sont belges, et on pourrait supposer que la culture belge est prédominante. Mais je trouve pas que c'est le cas en pratique. Car de 1, la langue parlée ici, c'est l'anglais. Merci. Donc ça c'est une première différence de la culture belge. Les Belges en particulier, les Wallons, vu que nous sommes dans le WB. Dans c'est le français. La langue, c'est le français. Du coup, tu as la première caractéristique qui n'existe pas. Par après, au niveau des activités, il n'y a pas eu. Une présence assez explicite de la culture belge. Par rapport à d'autres cultures.

Et en plus, les personnes qui rejoignent le kot Carrefour et qui y restent, parmi les Belges, je veux dire, ou bien du côté des Belges, ce sont des Belges qui cherchent une expérience différente. Même différente à celle de Louvain-la-Neuve. Car il faut aussi garder en tête que Louvain à la Neuve, c'est quand même un cas assez particulier. Dans le Brabant Wallon. Et le kot Carrefour, c'est même une particularité au sein d'une particularité. Et donc, les étudiants belges qui restent ici et qui décident d'y rester cherchent une expérience différente, des cultures différentes. Ils ne cherchent pas à imposer d'une façon ou d'une autre leur culture. Et même dans la dynamique avec d'autres Belges, je n'ai pas remarqué qu'il y a une présence dominante de la culture belge.

Même si, bien sûr, on fait des activités, on introduit les gens, on leur apprend le français. On fait des visites touristiques, que ce soit à Bruxelles, à Dinant, Anvers donc en Wallonie, mais aussi en Flandre. On est introduit à la bouffe, bien évidemment. Aux différents événements qui passent à Louvain-la-Neuve, mais aussi à Bruxelles ou en Belgique en général. Euh. Et voilà. Mais cela dit, il n'y a pas une domination, même d'une culture en particulier. Car ça, ça fait partie des règles de recrutement. Tu ne peux pas avoir beaucoup de beaucoup de candidats venant du même endroit ou bien du même pays. C'est pour cette raison, par exemple, que parmi les 18 internationaux ou 18 étrangers, on ne permet pas d'avoir plus que deux Français, par exemple. Tu vois, car les Français, ils parlent le français, donc ça va alimenter d'une certaine façon la dominance française ou francophone, alors que ce n'est pas l'objectif. Et même en fait, de différents pays, tu ne trouves pas par exemple cinq personnes venant du Liban ou cinq personnes venant de l'Italie. Ça n'arrive pas. Et heureusement, ça fait partie des règles de recrutement.

- Comment tu penses que le kot permet l'intégration des résidents ?

En fait, je pense qu'il y a deux façons différentes. Euh. Il y a une façon institutionnelle. Et une façon qui est organique. Donc d'un côté, tu as une méthode qui est assez rationnelle qui se présente ou bien qui est mise en effet à travers les activités qu'on fait, qu'on organise les activités institutionnelles, genre le souper de Noël, le Welcome drink, la journée de réflexion, la journée de détente. Car à travers ça, tu apprends, à connaître des Belges, à connaître des francophones, à connaître des étrangers qui ont déjà fait leur expérience

avec la Belgique et la francophonie. D'un côté, il y a l'institution. Ce qui est organisé de la part de la directrice, la coordinatrice, celui qui est chargé des projets, l'animateur, etc.

Mais d'un autre côté, c'est Il y a une façon qui est assez organique. Qui se développe naturellement entre les étudiants. C'est vraiment un truc assez organique et ça se fait par le biais de la discussion. Devant toi. Tu commences à te poser des questions et voilà, il faut développer une amitié, une camaraderie, une relation de kokotteur. C'est grâce à ça que tu commences en fait, tu lances les premiers pas vers l'intégration de cette personne-là dans la vie quotidienne. Oui, dans la vie quotidienne, même d'un point de vue administratif ou quoi, car tu as des personnes qui, par exemple, viennent à l'UCL, mais qui ne comprennent pas comment fonctionne le système avec le ADE. Tu vois le planner ce qu'ils ne savent pas comment utiliser le site, car moi par exemple, je venais du Liban, j'étais à l'université libanaise, donc ce n'était pas une université privée ou quoi. Et donc, on n'avait pas tout ce système-là. Mais bien sûr, vu que j'avais déjà fait un Erasmus Mundus dans différents pays, j'étais déjà introduit à un système, mais en venant ici en Belgique, il y avait un système tout à fait différent que je devais connaître. Et du coup, imagine quelqu'un qui vient parachuter ici à Louvain-La-neuve, qui n'a jamais fait l'expérience d'un système éducatif différent. Et donc, oui, en fait, ça part d'un point de vue administratif, même, tu vois, pour aller à la commune, prendre rendez-vous, etc., avoir la carte de résidence, patati patata. Euh. Au truc du quotidien, tu vois, s'introduire aux différents supermarchés, tu vois, qui sont ouverts, quel jour de la semaine et s'il y a en fait des marchés par exemple arabes, des marchés turcs, des marchés asiatiques aussi, tu apprends où cela se trouve.

- Quel était l'impact de votre séjour au kot sur les développement de votre vie personnelle et professionnelle ?

Je vais t'expliquer ma façon de voir les choses. Normalement, quand on est dans un contexte assez particulier, tu vois, on te donne un prénom, une nationalité, une certaine apparence. On te donne aussi des connaissances, des convictions, une religion et c'est ce qui permet de développer ton identité. C'est grâce à ce contexte, ce cadre culturel dans lequel tu grandis, que tu développes ton identité. Et bien sûr, l'identité est liée à l'ego. Directement. Euh ... Ça, ce qui te permet en fait d'avoir des certitudes par rapport à la vie et du coup de naviguer la vie avec certitude, car tu ne peux pas naviguer la vie avec incertitude complète, car sinon en fait tu ne vas pas savoir comment faire ? Quel choix faire dans la vie ou quoi que ce soit.

Donc, T'as des personnes. qui Continue. toute leur vie dans ce cadre là. Et du coup, il n'y a pas vraiment de remise en question de ses convictions, de ses connaissances, de ce qu'on nous a donné, car nous sommes des héritiers de tout un bagage culturel. Mais voilà, on le prend comme tel, on fait comme si c'était une évidence. Mouah, où on fait le chemin de la vie. Mais par rapport à moi, vu que je viens d'une culture particulière. Et j'ai un bagage culturel assez riche. Mais j'ai toujours eu une attitude philosophique envers le monde. Et philosophique dans le sens où je prends la chose non pas comme une évidence, mais comme un problème.

Un problème donc. Non pas dans l'affirmatif, mais dans le mode interrogatif. Il y a toujours un point d'interrogation à la fin. Et quand j'étais venu ici aux côtes, ça me convenait parfaitement. Ça me convenait parfaitement, car j'avais déjà commencé ce processus de dissociation de mon ego, ou bien je dissociais mes convictions de mon égo et chercher à me développer. À me développer personnellement. Acquérir une meilleure connaissance du monde et juste à apprendre. Comment les gens font ? Dans l'autre bout du monde. Et du coup. En venant ici au kot, ça m'a permis de continuer ce travail car je faisais face à des altérités, à différentes altérités. Du coup, quand j'ai une altérité devant moi qui perçoit le monde différemment, qui utilise un langage par le biais duquel ils construisent le monde différemment. Ça m'a enrichi. Ça m'a enrichi. Ça m'a permis de remettre en question ma façon d'aborder la vie, ma façon d'aborder les choses, les événements, même les gros concepts de la vie, par exemple la mort, l'amitié, la générosité, etc. Juste tu y apprends une différente façon de percevoir le monde. Une différente façon de construire le monde autour de toi, d'un point de vue langagier.

- Est-ce que tu as un exemple spécifique ?

Donc par exemple, tu vois le “Dia de los Muertos”. Chez nous, je viens d'un foyer catholique, donc on apprend qu'il n'y a pas de mort, il n'y a que résurrection, etc. Ok, ça c'est très bien. Mais dès que tu t'éloignes de la religion, ou bien de la pratique de la religion, tu t'éloignes de cette vision aussi de la mort qui est optimiste mais dans un cadre assez religieux. Tu vois ? Et après, dans Dia de los Muertos, j'ai fait l'expérience, non pas en fait d'une religion qui regarde le concept de la mort et de ceux décédés, mais d'une culture. Tu peux par exemple t'éloigner d'une religion mais je trouve que si tu es en fait dans une culture tout entière qui regarde la mort de cette façon et du coup qui prépare de la nourriture pour les défunts, et du coup on fait comme s'ils vivaient toujours entre nous, on rentre dans un processus de ré-mémorations de ce qu'ils faisaient, de ce qu'ils aimaient, des discussions, etc., ça m'a quand même permis d'avoir une de nouveau un point de vue optimiste. Pas nécessairement optimiste, ce n'est pas vraiment le bon terme, mais une vision différente sous la jante de la mort. Et du coup, tu arrives à l'idée qu'il n'y a pas de mort tant qu'il y a la mémoire. Tant que tu te rappelles la personne. la personne d'une façon ou d'une autre est toujours vivante tu vois et loin de l'idée que ah oui c'est le corps qui meurt mais c'est l'âme qui est toujours vivante tu vois du côté de Dieu, bah non culturellement toi en tant que personne dès que tu as une personne qui est vivante dans ta tête, dès que tu te rappelles de cette personne, de ce qu'elle aimait, et tu prépares en fait tout un *setup* pour accueillir cette personne-là, elle est toujours vivante. Elle est toujours vivante.

Mais bien sûr, Dia de los Muertos, par exemple, ça m'a touché positivement, mais c'est quelque chose que d'autres personnes, d'autres étudiants, n'ont pas pu traverser avec cette avec ce joie-là. On se rappelle par exemple Marie qui était rappelée de sa grand-mère et dès qu'elle a commencé à parler de sa grand-mère, elle a pleuré mais fort. Et elle s'est barrée. Elle s'est barrée de la salle, elle n'a pas pu continuer la présentation, tu vois, de sa grand-mère, alors qu'il faisait quand même plusieurs années qu'elle était morte. Alors que tu vois que des latinos par exemple, ils parlaient de leur mort. Mais il y avait plus de paix.

Avec ça. même s'il y avait des histoires assez traumatisantes, assez tragiques. Donc une tante qui a été morte suite à une agression. En fait, je ne me rappelle pas trop bien, mais je pense qu'il y avait une tante qui était Euh, bah. Assassinée par son mari. Même une maman qui était morte suite à une maladie grave. Et du coup, la personne qui a raconté, elle avait les larmes aux yeux mais, elle était en paix avec l'idée de la mort, vu que, pour elle, la mort n'était pas la fin. Euh, s'opposer à cette mort-là, à cette supposée fin. À travers la mémoire et du coup, elle nous parlait de tout le bien que son défunt avait fait, l'impact que ça a eu sur sa vie, etc. Avec des photos, ce qu'elle aimait à bouffer, etc. Donc c'était quand même assez intéressant.

Mais voilà, et si tu vois qu'on te présente une différente façon de voir les choses. Tas de personnes avec une ouverture d'esprit qui peuvent accueillir cette vision-là et ça va faire un changement dans leur vie, comme moi, tu as des personnes avec aussi une ouverture d'esprit. Mais leur vision de la mort, par exemple, ou bien leur expérience avec la mort. Est diamétralement opposé à celle démontrée dans cette activité-là ou dans cet événement-là. Au point où ça a créé un choc qu'elle n'a pas su dépasser. Et donc le résultat était les pleurs. Elle n'a juste pas pu poursuivre et elle n'a pas continué l'événement.

- Tu es toujours en contact avec les gens que tu as rencontré ici ?

Oui, Ben voilà, je suis toujours en contact avec toi. Avec la majorité des anciens, bien sûr, avec lesquels j'étais amis-amis et non pas juste un co-kotteur, pote. Donc des personnes avec lesquelles j'ai eu des discussions, des personnes que j'ai appris à connaître à un niveau assez profond. Au-delà de la minutie de la vie quotidienne. Genre, salut, salut, ça va, ça va ? T'as fait quoi ? Ah, tu manges quoi ? Non. C'est Si j'ai dépassé en fait ce stade. Là, avec des personnes, ça m'a permis quand même d'avoir une Oh, de tisser une belle relation, une belle amitié avec eux. Et oui, je suis toujours en contact avec eux, oui. Bien sûr.

Et même, par exemple, l'été, j'étais chez Julia en Pologne. Elle m'a accueilli chez elle. J'ai rencontré sa famille. J'ai rencontré ses amis. J'ai pu observer son milieu de vie, ses différents milieux de vie. Ce qui m'a aussi permis d'avoir un contexte un peu plus précis de Julia, ce qui m'a permis de la connaître mieux, bien évidemment.

- Est-ce que cette expérience, peut-être que c'est un peu redondant, la question, mais est-ce que cette expérience t'a permis d'acquérir des compétences interculturelles ?

Oui, je dirais oui. En vrai. Bien sûr, il faut faire une distinction entre l'interculturalité et la multiculturalité. La multiculturalité, c'est différentes cultures qui existent l'une à côté de l'autre sans qu'il y ait un contact, ou bien tu peux avoir un contact, mais pas un contact culturel.

Alors que l'interculturalité, c'est quand t'as différentes cultures l'une à côté de l'autre qui interagissent l'une avec l'autre. Résultant dans un changement. Ce changement sera

adopté par l'un et l'autre. Donc, tu m'introduis à la musique de Bad Bunny. Hum hum. Si j'aime bien. Et je commence à écouter Bad Bunny moi-même. Ça, c'est de l'interculturalité. Si je t'apprends à, je ne sais pas, à faire à préparer un taboulé libanais et tu décides de le préparer toi-même. Par après, après un certain temps, un laps de temps, après des années même. Ça, c'est une compétence interculturelle. Tu vois donc ça peut aller de ces trucs basiques là à savoir la musique, la bouffe, aux couches plus profondes de la culture.

Car bien sûr, la culture c'est comme une sorte de magma, tu vois, des sédiments. Et donc, si tu es introduit à une dimension, la dimension culinaire ou bien la dimension artistique, ça te permet de foncer dans les différents sédiments de la culture. Et donc, oui, ça m'a permis de développer des compétences interculturelles. D'un point de vue gastronomique, culinaire, d'un point de vue artistique. Mais aussi d'un point de vue existentiel. D'un point de vue existentiel. Donc comment percevoir différemment l'existence en général, la mort, l'amitié et même le langage. La langue. Comment, par exemple, on utilise quelles images on utilise pour faire référence à des trucs en particulier. Et ce qui est quand même assez intéressant.

Et du coup, j'ai réussi à adopter ça dans ma philosophie, dans ma façon de voir les choses. Et donc avoir une sorte de syncrétisme léger. Quand tu vois par exemple, il y a un exemple en fait dans l'Amérique latine, tu vois par exemple la Vierge Marie, il l'associe aussi à La. A qui ? Elle s'appelait comment ? C'est une figure maternelle qui représente la nature, la terre. Du coup, il y a un syncrétisme entre la Vierge Marie, vu qu'il y avait des colons espagnols qui étaient venus en Amérique latine et qui ont imposé le christianisme aux gens autochtones. Et après, du coup ils ont pris par exemple la figure de la Vierge Marie et l'ont mélangé avec une vision d'une Franchement, je ne me rappelle plus. Mais une figure maternelle qui représente la nature. Ils ont mélangé les deux en même temps et du coup maintenant il y a un événement qui fait référence en même temps à la Vierge Marie et à ça. Et donc le syncrétisme c'est quand tu arrives à faire un un mélange de deux cultures ou bien de deux choses assez distants et ça te donne en fait une forme particulière mais qui marche pour les deux. Je ne sais pas en fait comment, attends, syncrétisme. Donc euh.. de la synthèse de divers systèmes de pensée. Rapprochement de divers cultes, ou bien un mélange d'opinions, de doctrines. Le syncrétisme. Le syncrétisme, voilà, mais il me semble correct comme terme. Mais voilà, oui, ça m'a permis de faire un syncrétisme parfois léger, parfois un peu plus profond à un niveau existentiel. Et du coup, oui, je peux dire que j'ai acquis des des compétences interculturelles suite à mon expérience ici au kot Carrefour.

- Que t'a apporté cette expérience et quels sont les souvenirs les plus importants, les plus remarquables ?

En vrai, la chose avec le plus de valeur. Que l'expérience ici aux côtes m'avait ramené, c'était l'amitié. Les différentes amitiés que j'ai pu tisser avec différentes personnes provenant de différentes cultures, de différents continents. Car personnellement, ce qui me compte le plus, c'est l'humain. Bah oui, la culture c'est trop bien, mais j'aimerais Euh.

J'aime pas m'introduire à la culture en tant que tel, mais à la culture en toi. En tant que personne, en tant qu'humain.

Donc la culture en mouvement et non pas la culture statique, tu vois qu'on trouve dans les livres ou quoi que ce soit. Non, j'aime voir ça en fait, ok. Ce gars là vient du Pérou. J'aimerais voir la culture péruvienne en action ! Et ça, c'est en fait la plus grande richesse que j'ai. Que le kot carrefour m'a permis d'acquérir. Donc voilà, les amitiés.

Les souvenirs, en vrai, ce sont les discussions. Les discussions que j'ai eues avec les différentes personnes, car voilà, à table, pendant les repas, même en fait, dans des settings un peu plus intimes, tête à tête. Ou même dans un groupe où on parlait des trucs assez touchants. D'expérience personnelle, de témoignages. C'est ça, en priorité.

Après, ce sont les différentes activités qu'on avait. Organisé ensemble et les fêtes bien sûr qu'on a qu'on a organisé ensemble et qu'on a fait ensemble. Mais oui, c'est plutôt ça. Donc en fait, finalement, les souvenirs, des bons souvenirs.

- Est-ce qu'il y a en relation entre le des résultats académiques et le kot, si ça influençait quelque part tes résultats académiques ?

En vrai, je ne suis pas exactement le la meilleure des personnes pour répondre à cette question pour différentes raisons. La première raison étant Euh. Naturellement, j'ai une facilité avec les études. J'ai toujours eu une facilité avec ça.

Donc en fait, je n'ai pas vraiment rencontré des défis. Durant ma vie académique, que ce soit au Liban, en République tchèque, au Portugal, en France ou ici en Belgique, j'ai parcouru ça assez fluidement. Et euh Voilà. Et autre chose. Vu que, durant ma première année ici, j'avais déjà fini mes études philosophiques, donc j'avais déjà fini mon master et je commençais l'agrégation en philosophie. Parfois, j'avais un horaire décalé. Et donc, il y avait un décalage entre mes journées à moi et les journées d'autres personnes. Parfois, par exemple, quand il y avait des activités, je taffais dans mon job étudiant. Donc oui, je ne saurais pas vraiment dire, en fait, pour moi il n'y avait pas de comment dire, il n'y avait pas ni une mauvaise influence, ni une bonne influence sur mes études.

Et en plus, ce n'est pas comme si mes études étaient en sociologie, en anthropologie, ou par exemple, j'avais un projet qui tournait autour de la vie au kot.

Mais je sais que l'influence était parfois positive pour les gens. Et si c'était négatif, ce n'était pas vraiment dû aux côtes en tant que tel, mais c'était dû à la vie estudiantine à Louvain-la-Neuve. La vie de cap, de cercle, les teufs, patati patata. Et donc, peut-être la vie aux côtes. Aurait une mauvaise influence sur les études si elle vient alimenter la vie estudiantine à Louvain-la-Neuve et donc si tu te retrouves avec des personnes ici aux côtes que tu aimerais introduire aux teufs, aux cercles, etc.

Et du coup, tu augmentes le nombre de teufs auxquels tu assistes pour introduire les autres à ça. Et donc, ça fait que tu as moins de temps pour bosser pour aller au cours, tu as moins d'énergie, etc. Mais voilà, cela dit, franchement, je ne suis pas la bonne personne pour

répondre à cette question, vu que ma situation était un peu particulière par rapport aux autres étudiants.

- How will you describe the interactions between the different kinds of student in the kot, for example you have people from the Global South and also Europeans from Erasmus and the locals, does it have an impact in the dynamics at the kot?

I'm not sure how to answer because I haven't given much thought to be honest systematically, I mean, so in the way I can apply to most cases, so I just going to speak out of personal experiences. It seems to me that most of European student and Westerners, so student coming from the Global North are not aware of the challenges that students coming from Global South or Third World countries have to go through and endure before coming on Erasmus, while being on Erasmus and after finishing Erasmus. Like for example people at the kot, Europeans, didn't know what a Visa was, they didn't know what that piece of paper was. They could wrangle their heads around the idea of needing a document to get in other territory, all they have to do is pick up their passports, go on a plane and land wherever they want and they can be granted entry and that is their reality but is not ours, I'm going to say ours, I'm going to include you, seem that we both come from Third World Countries. There are very surprised when find out how we have act and how we have to prepare before coming on Erasmus and do not know that also potentially we will be granted entry, we will not get the visa, even if we have scholarship. I remember when I got the Erasmus scholarship myself and went to this EU event in Beirut and met this Syrian guy, who got in, the Erasmus and got the scholarship and he was supposed to go to the Czech Republic and he applied for the Czech visa even though the embassy refused to give us appointments in time, he had to wait 3 months for him for finally get a refusal and so he had to give up coming on Erasmus because of it, just because he was Syrian, just because of these policies, right wing policy or Czech policy to be exact that refuse entry for Syrians.

So yeah that's something Europeans students are not aware of 1.

2. They are not aware of the amount of hard work that we have to put preparing for Erasmus. For example, I had to work 2 or 3 years, o saved up to be able to come here and finance the beginning of my stay, the very first months of my stay and not entirely. And of course I had to seek scholarships and so on, but to them Erasmus is just oh well, a Belgian students who wants to go Canada for seize a master, all they have to do is work during the summer and this is how they are going to save enough money to go there whereas someone coming from the Third World or like Global South is not granted that luxury, here anyone can go on Erasmus as long as they apply on time they get the certain grade. My understand of the Erasmus opportunities for us outsiders, Erasmus program are excellent programs, so you have to be high performing student and you have to have a high GPA which is not a requirement for European students to coming here so they don't really understand why we prioritize our studies you know?

I remember how I was having this interaction with a Portuguese girl whose is a dear friend of mine, I love her. But she was like: augh, why you don't want to go out? You are been

like an old man, oh look at all these old people who don't want to go out. When in fact is not like we don't want to go out or we cannot afford to go out because we have to maintain certain..., we have to study in order to maintain a high GPA because we are in an excellence program so we have to maintain this caliber to have work to finance our stay, you know? maybe we get scholarship after scholarship isn't enough for you to really living the moment. Because I don't think that students coming from the Global Sud can afford the luxury of living in the moment. Or is not something that they can have, us always have to think like ok what's next, how am I going to ensure my perpetuity on the stay worry after my Erasmus is over, is something that I have to go through personally, you know? I have getting a very good scholarship around a thousand Erasmus per month and still I had to watch my spendings, knowing that I going to need certain amount of money to be able to renew my resident permit once my actual program is over so if I'm going to reenrolled the university, I going to need to do it on my own and I going have to come up with a loan then coming up with the money, isn't needs to task, so work you have to be full time student but also work at the same time, it's not that easy. So, these are things that European students are aware of, they not aware of the complexity that comes with Erasmus as student from Third world Countries or global sud.

So of course it has an impact, but the impact is too complex to actually pinpoint, because it all depends on the different psychological responses that one would have in the face of injustice and inequality from the position of power and privileges or from a position of weakness or lack of privileges. Because you have, let's say European and a non-European, someone from the Global North and someone from the Global Sud, and the person from the Global Sud will tell you how the that things are going, will tell the other person will tell you how thing are going and all the challenges that they have to go through and endure in order to come here and the maybe all the things that they have to face in the future in order or maintain this level that they have attained. You can either have a privileged European who will actually empathizes with this person and this empathy will allow them to have different idea projected by the far right policies in the European countries and how describe people that are coming from Global Sud, so they will actually put a face on this concept a foreigner and they would have an idea of the complexities come with it, so that might be a positive change, a positive psychological response to this situation. Or it could be completely different like they will be oh ok, then, I'm going to go and seek my happiness, my poor happiness, elsewhere and not going to approach you and stay away maybe because you're dealing with your own shit or something. So, I'm just going to find people to look like me who will be able to match me in the lifestyle that I'm seeking to have in this period of time. So, from the point of view of an European, the privileged European, they would either have a positive psychological response so they will empathizes and try to come closer to the student coming from the Global Sud or they'd detached themselves from him.

In the other side, the side of the unprivileged non-european global sud student when face with this inequality they will either have a positive psychological response or a negative one, so they will either understand, they will have a certain peace with the idea of being

a foreigner in a foreign country and have the concept of a foreignness apply into them, and that will allow them to actually focus in another things on the positive step on this territory offers, this place offer. They will try to join the privilege Europeans lifestyle, or they will detached themselves from them because, now they have face actually hate or dislike, they will have a representation of the policies that are oppressing them and the representation is the European students, they European privileged students, so its complex, its complex, it really depends on the people, their different personalities, on the situation of the inequality and how they response to it.

Entretien 12: Aichatou Habibou

- J'aimerais bien commencer par une présentation de votre part.

D'accord. Je m'appelle Habibui Uimani, mon prénom, c'est Aïcha Tou. Aïcha. Je suis du Niger et j'ai 55 ans maintenant. J'ai fait Première, deuxième licence en politique économique et sociale et je fais un master en analyse de développement. Ok, ok. À Louvain-le-Neuf.

- Dans quelle année vous avez vécu ou kot carrefour Carrefour?

Je suis arrivée en septembre 2001 et J'ai quitté 1 an et demi après. Après, mes enfants devaient venir donc j'ai changé. Après, Je été retourné au Placet. J'étais responsable de l'association de Résidents de Placet, responsable de l'action sociale.

Donc après les études. J'étais retournée au pays en 2004. Donc là-bas, j'ai occupé. J'ai travaillé dans des ONG, dans des opérations bilatérales. Et après, je suis retournée encore avec l'état du Niger. J'étais nommée conseillère-garde du président de la République, pour toutes les questions qui concernent le genre. Donc, j'étais conseillère. En 2011 et en 2013, il m'a nommé ministre de l'éducation secondaire. En 2016, je t'ai nommé président des conseils de régulation, des communications électroniques et de la Poste de la République du Niger, conc, dès 2016 jusqu'en août 2023. Voilà.

- Et après ça, vous êtes rentré en Belgique ?

Oui, je suis revenue, j'ai déjà commencé mon doctorat en 2021. Donc, c'est un doctorat à distance. Et comme j'avais des charges, j'ai travaillé beaucoup, jusqu'en 2022, je n'avais rien écrit. Et donc avec le coup d'état militaire, j'ai préféré revenir ici. Comme ça, tranquille, je peux écrire mon doctorat.

Oui, au pays, quand j'étais rentrée aussi, comme j'avais une ONG moi-même, j'ai beaucoup contribué pour l'éducation de la fille. Pour l'environnement et beaucoup d'activités de développement.

- Comment est-ce que vous avez rencontré le kot Carrefour ?

En 2000, j'ai passé un test de sélection. Pour venir étudier en Belgique dans le domaine du développement. C'est la coopération technique belge. Et donc, j'étais admise et j'avais une bourse. Je ne connaissais pas le kot Carrefour, donc c'est les organisateurs du programme, notamment la conseillère au programme, qui a choisi le kot Carrefour pour moi. Parce qu'on nous a envoyé une correspondance pour nous dire, par rapport au logement. Est-ce que nous allons prendre des démarches nous-mêmes ou bien nous autorisons ? Assez qu'on cherche des logements pour nous et moi, j'ai coché : Oui.

- Vous savez me dire son prénom, de la dame qui vous a cherché ?

La conseillère, c'est Annie Joris, elle est là, c'est votre voisine. Moi j'étais à la faculté de Politique économique et sociale.

Donc quand j'étais arrivée, je me rappelle comme si c'était hier. Quand j'étais arrivée. En Belgique. Il y avait la coopération technique belge qui nous a accueillis. À l'aéroport. Il y avait un nom écrit sur les pancartes. Oh. Ils nous ont accueillis, donc on était arrivés à la ASBL, ils nous ont demandé de nous asseoir, ils nous ont donné à boire, on était à l'aise vraiment. On a signé des documents. Ils nous ont aussi qu'on dit qu'on devait aller ouvrir les comptes et pareil. Vous voyez, c'était vraiment génial ! donc ils nous ont mis dans les trains pour nous amener jusqu'à Louvain-la-Neuve. Tu te rends compte ? Maintenant, il n'y a pas tout ça.

Quand j'étais arrivée à la gare, des nouvelles années. Donc on était sortis. Et puis au niveau des quais. Il y avait un belge. Tout clair avec des cheveux roux qui s'appellent Nicolas. J'aimerais même te donner son numéro, parce que c'est bon de l'interviewer, parce que lui, il est belge, donc comment il a trouvé l'expérience aussi au kot-Carrefour. Je vais te donner son numéro et il est marié aussi à une femme qui était restée au kot-Carrefour, à une jeune fille. J'ai beaucoup de numéros de gens qui restent au Carrefour.

Donc quoi, Maintenant, il m'a accueillie, il m'a dit, mais moi-même, j'ai vu là-bas. Ah, vous êtes au Kot-Carrefour. Venez. Et il a pris ma valise. C'est trop gentil. Je vois ça comme hier on a pris la verte voie là. Oui, oui. On a pris la verte voie et puis il n'y avait pas tous ces trucs esplanades, il n'y avait pas. Les Aldis étaient un tout petit aldi en bas là. Il y avait l'arrêt des gars et après il y a une descente pour aller à Aldi. Il n'y a pas d'esplanade, tu vois. Et donc ? On a pris la verte voie et puis tac, arrivé au kot-Carrefour. Il m'a amené ici. Clotilde. Elle est décédée.

Oui, elle est décédée malheureusement. Donc elle est venue, elle m'a donné la clé, elle est partie me montrer la chambre, elle m'a fait signer le contrat. Elle m'a dit : « Voilà, ta chambre », elle m'a tout expliqué, elle m'a montré l'espace commun, le frigo, tout, jusqu'en haut. Où il n'y a personne, je crois qu'on appelle ça grenier. Elle m'a tout montré et après, donc voilà. Et lui, Nicolas, il m'a dit : « Bon, je vais t'amener maintenant. » Pour acheter des petites choses à Aldi. Il m'a conduit à Aldi et j'ai acheté à manger. Il y avait à côté d'Aldi. Et une sorte aussi de boucherie. De toute façon, j'ai acheté la viande hachée, je me rappelle. Merci. J'étais venue. Je fais le repas spaghetti avec des boulettes.

Et Malheureusement, je ne savais pas cuisine un tout petit peu. J'ai cuisiné beaucoup et j'ai dit, Nicolas, viens, on va manger. Il m'a dit avant de dire oui parce que moi j'ai beaucoup, j'ai cuisiné. Il était venu, donc on a mangé ensemble. Et puis bon, écoute, moi je suis très ouverte, j'aime la diversité. Il y a des gens de l'Amérique latine. Il y a des Africains, des Chinois, des Japonais. Il y avait des Indiens. On était des Belges, donc c'était vraiment chouettes quoi ?

- Avant le Kot Carrefour, vous connaissez déjà de la multiculturalité ? Vous vous êtes familiarisés par ce concept ?

Oui, parce qu'en fait, avant de venir, j'avais séjourné aux États-Unis. J'ai étudié la psychologie de l'enfant Lester Montessori pendant un an et demi. Et j'avais aussi des amis qui venaient parce que mon mari en fait, le papa de Boubé, a travaillé avec des Allemands. Il a travaillé avec des Allemands, donc on a pratiquement beaucoup de gens de plusieurs nationalités qui venaient chez nous. Donc ça m'a beaucoup aidée.

- Comment le Kot Carrefour permet l'intégration des étudiants ?

Parce que déjà, avec l'espace communautaire, avec les jeunes de plusieurs nationalités, c'est un échange culturel incroyable. Vous avez les Belges. Et là, on a initié des semaines. Il y avait des semaines africaines, des semaines belges et européennes, des semaines latino-asiatiques et on apprend. C'est un petit monde, une miniature, et on partageait nos cultures, on partageait nos valeurs. C'était vraiment un grand espace des échanges interculturels. Et ça nous a permis de nous socialiser, mais aussi d'accepter les uns et les autres. Donc le kot Carrefour, c'est vraiment, comme je dis, un monde à miniature qui a encouragé l'intégration.

Il y avait la solidarité, le partage entre nous. C'est incroyable. Moi, je faisais même des repas. Des fois, on a une liste où on devait s'inscrire parce qu'avant, comme il y a les Belges qui portaient chez eux pendant le week-end. Oui. Ils laissaient les étudiants étrangers. Donc, le week-end, on est entre nous. Et on a commencé à dire, mais on va préparer quelque chose. Et moi, j'étais un peu comme maman, maman Aciha, tu vois. Et moi, j'aimais vraiment faire un grand repas. Et petit à petit, on a dit, mais il faut qu'on puisse profiter aussi les autres. Et on fait la liste pour leur demander s'ils veulent manger. Et moyennant des euros, je crois, un truc comme ça. Mais la liste, des fois, j'avais 50 personnes, 60 personnes. Mais c'était avec grand Plaisir. Oui, mais avec grand plaisir. Et je faisais travailler tout le monde. Tout le monde mettait ça. Et les gens qui arrangent les légumes, les autres qui coupent le poulet, qui arrange dedans. Et puis, moi, j'ai mis plusieurs marmites. Parce qu'on a beaucoup de foyers de gaz, tu vois. Moi, j'allumais, je mettais et puis je faisais. Je faisais les sauces, je faisais le riz ou bien le couscous, des choses comme ça.

Eh ! Et c'était vraiment convivial. C'est vraiment convivial. Et jusqu'à ce qu'on ait dit aujourd'hui. Cette semaine, c'est moi qui cuisine et je dis : « La semaine prochaine, il faut que nous fassions un dîner latino. » On fait les « empanadas », on fait des tortillas, tortillas. Oui, et puis après on dit que c'est la Chine et puis on fait aussi les repas chinois,

le Japon, comme ça. Donc, c'était bien. Bien, bien, bien, je t'assure. Et puis on dansait aussi. Il y avait aussi une animation une fois par mois, donc il y a la fête au Carrefour, où les gens venaient de tous les autres coins pour venir danser au Carrefour, c'était vraiment convivial.

- Et c'est ça le petit moment de repas et tout ça que qui favorise l'interculturalité entre vous.

Bien sûr, bien sûr. Et les semaines où on fait des conférences. La grande salle en bas. Oui. Et on faisait aussi des défilés. Moi, comme j'ai beaucoup d'habits, je faisais des défilés. Je demandais aux Japonaises, aux Chinoises, aux Thaïlandaises de porter mes habits. On faisait des défilés de mode africaine. Oui, c'était bien.

- Vous êtes toujours en contact avec les gens qui vous avez rencontrés au kot Carrefour ?

En 2015, j'étais ministre, on a fait une mission officielle du président de la République au Japon. Et j'étais accueillée par Aioie qui était resté au kot Carrefour avec moi. Elle avait ses deux enfants. Elle a fait tout pour venir jusqu'à notre hôtel pour me rencontrer. C'est pour ça que moi j'ai dit le Kot Carrefour, il nie les gens. Et puis, je te dis, toute ma fonction que j'ai exercée, j'étais au Rwanda, il y avait aussi Pierre qui était resté avec nous au kot-Carrefour qui m'a accueilli. J'étais partie au Sénégal, il y avait des gens qui m'ont accueillie, j'étais partout où je partais. Quand il y a quelqu'un qui est en train de sortir de la rencontre, C'était formidable. C'est pour la vie.

- Quel était l'impact de votre séjour au kot sur votre développement personnel et professionnel ?

J'ai appris à vivre. J'ai appris à vivre avec plusieurs nationalités. Ça m'a permis aussi d'apprendre un peu, un peu de chaque culture. Je apprécie que du bien que je garde jalousement encore avec moi. J'ai été la conseillère parce que j'étais plus âgée. On était deux qui étaient. Non, On était trois qui étaient plus âgés que les autres.

Les filles ont m'appelait, les filles m'appelaient maman Aïcha. Parce que j'ai été conseillère, quand ils ont des problèmes, ils venaient dans ma chambre pour que je les consolais, je les conseillais. Il y avait des petits trucs de temps en temps. Quand on vit ensemble, il y a toujours des petits cuaks. Oui, ça serait inévitable.

- Vous avez quelle âge à ce moment-là?

Moi j'avais 30 ans. Oui, oui, quand j'étais arrivée au Kot Carrefour, j'avais 30 ans. Il y avait un Taïwanais. Oui, qui m'a dépassée, je crois, d'un an.

J'étais en Colombie. Dans mes missions aussi, je voulais rencontrer la Colombienne. Mais elle, malheureusement, j'ai perdu son contact parce qu'elle a quitté un peu tout. Donc elle était aussi un peu du même âge que nous.

Maintenant tout a changé. Moi-même, c'est parce l'école qui m'a amenée. C'est parce qu'il y a une négociation, il y avait un contact. Oui, c'est comme ça que j'ai obtenu la place. C'était vraiment chouette comme endroit.

- Et selon vous, quels sont les plus grands défis pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le kot?

Il faut qu'il soit ouvert, il faut qu'il accepte les autres, il faut qu'il partage aussi, savoir que vraiment quand on vit avec les autres nationalités. Et il ne faut pas penser que ce qui est bien chez toi, c'est bien chez l'autre. Tu dois faire le fort. De comprendre et de bien te comporter dans le groupe

- Cette expérience, vous trouvez qu'elle vous a permis d'acquérir des compétences culturelles ?

Oui, bien sûr, énorme. Merci. Il a dit beaucoup, j'ai dit beaucoup. Beaucoup de compétences.

- Vous pouvez me donner un exemple maintenant, dans votre travail, peut-être?

Par exemple, dans mon travail, j'ai accepté, parce que moi, je travaille beaucoup avec les femmes. Je travaille beaucoup sur la diversité. Merci. Donc, moi, je venais d'une société musulmane. Et je suis venue, je trouvais des gens de plusieurs nationalités et de plusieurs confessions religieuses. Donc ça m'a ouvert les yeux pour comprendre comment l'autre vit. Comment ils voient les choses, surtout. Et ça m'a permis de respecter aussi les religions des uns et des autres. Et ça m'a permis aussi de partager. C'est quoi ma religion ? Qu'est-ce qu'il y a de bien dans ma religion ? Parce que quelqu'un va me regarder, peut-être parce qu'il ne nous connaît pas. Il peut voir mes actes ou autre chose de manière différente. Ou bien ça va la nuire, mais je la soie, je lui explique pourquoi telle ou telle chose. Donc c'est vraiment. Pour moi, je me permets vraiment d'apprendre et je me permets de continuer d'avoir de la chance et de continuer à travailler après Carrefour au Placet, où j'ai beaucoup travaillé aussi avec différentes nationalités. C'était vraiment. Très bien, j'étais très contente. Parce que c'est comme si j'avais eu la base au niveau des Carrefour et des Placet. C'était plus grand et j'ai pu gérer quand même jusqu'à mon départ en 2004.

- Quels sont les différences entre le Kot Carrefour et le Centre Placet ?

La différence c'est que d'abord il y a la taille, le Carrefour c'est petit, c'est bien un seul immeuble avec les résidents derrière, le Placet, c'est vrai, c'est un peu éparpillé, c'est grand.

Et il y a aussi. Il y a différentes nationalités, mais Placet, il n'y a pas de belges. Le Placet c'est uniquement africain et les autres asiatiques, il n'y a pas de belges. Même la dernière fois que le recteur nous a visités, là où je travaille maintenant. Je lui ai dit que

normalement le Placet si c'est pour l'intégration et tout, moi j'ai dit: vous pouvez mettre des gens du sud uniquement, vous pouvez quand même mettre quelques Belges ou des étudiants qui viennent des autres pays européens un peu. Même si c'est 5 ou 10 personnes au Placet, c'est ça l'intégration. Mais vous ne pouvez pas les mettre dans un seul comportement et les laissez.

- Et il a répondu quoi ?

Ah oui, c'est vrai, vous avez raison.

- Vous avez remarqué une évolution dans le Kot depuis l'époque que vous avez vécue ici?

Bon, Carrefour n'a pas vraiment changé. Il n'y a pas eu de nouvelle construction, c'est le même. Mais les prix ont changé. Les prières.

- Vous payez combien si je peux avoir à l'époque ?

Moi, je pensais, je payais peut-être 300 euros, ou 325 euros, ma chambre, je crois. Merci. Oui, oui, ça va tomber. Et maintenant, ça convient. Maintenant c'est presque 450. Voilà, ça a changé.

- Si vous trouvez une relation entre le kot Carrefour et l'université, si votre séjour au kot influence quelque part vos résultats académiques ?

Oui, parce qu'il y a des échanges aussi entre les étudiants. Oui. Moi, si quelqu'un, quand je ne comprends pas, je pars la demander. Et surtout si tu as la chance d'avoir quelqu'un de ton. C'est un programme dans le même bâtiment que toi, au kot Carrefour, donc facilement tu peux avoir des orientations, des clarifications et même connaître d'autres choses que toi.

Par exemple, moi, Chine, moi, un jour, j'ai suivi quelqu'un pour aller regarder le cours de l'électromécanique. Et tu te rends compte ? Tout simplement parce qu'elle est au Kot Carrefour. Je n'avais rien à faire. Je lui ai dit, je viens avec toi au cours. Oui, oui, voilà, c'est ça. Oui, et j'étais là au cours de vie jusqu'à la fin sur l'électromécanique.

- Oui, ça a aussi la diversité, non ? de beaucoup de métiers, beaucoup de professionnels des domaines académiques qu'on peut rencontrer ici.

Absolument.

- Vous pensez que les politiques d'ouverture aux étrangers ici se sont améliorées, se sont dégradées ou se sont maintenues ?

Non, c'est dégradé. C'est dégradé. C'est tout avec la montée de l'extrême droite maintenant. Avec la droite, il y a beaucoup de problèmes. Ce n'est pas comme avant.

Moi, je dis que la Belgique était plus sociale. Et aussi l'université était même plus sociale, parce que même l'université maintenant, ce n'est pas comme avant

- Quelle vous a porté cette expérience et quels sont les souvenirs les plus importants pour vous de cette expérience ?

Hum, il y a beaucoup. Comme je dis, vraiment, le passage au Kot Carrefour m'a beaucoup fourni. J'ai appris beaucoup de choses culturelles, ça c'est vraiment important. Je connais des gens avec qui je gardais la relation, comme je te disais tout à l'heure.

- Maintenant, vous avez motivé Boube pour habiter ici ?

Ah oui, oui, oui, moi, le kot Carrefour, j'ai dit à mon fils, vas là-bas ! Parce que moi, j'ai beaucoup aimé, j'ai dit vas-y. Il a eu la chance lui d'avoir un endroit un peu pas dans le kot même, mais celle du côté habitant. Mais pas grave. Pour moi l'expérience du kot, c'est bien parce que ça socialise et qui participent aux travaux en commun. Vous avez des responsabilités, vous avez des tâches, etc. Savoir que le frigo ne t'appartient pas, il faut te ranger, il faut faire ceci. Franchement. C'est bon pour apprendre aux gens comment on doit vivre. Comment on doit vivre en communauté en sous le respect. Vraiment sur le respect et la solidarité. Voilà ce que je retiens.

Quand tu es malade, ce sont tes amis qui t'amènent à l'hôpital. Moi, j'ai été une fois brûlée, je me rappelle, et tout le monde, presque beaucoup sont partis avec moi au Ottignies aux urgences. Oui, cette solidarité elle est importante.

- C'est vrai, surtout pour les étrangers qui n'ont pas de famille ici. C'est plus difficile.

Absolument.

- Voilà, merci pour votre réponse, c'était vraiment sympa d'échanger avec vous.

Merci et bonne chance.

Entretien 13 : Anthony Ravelonaina

- On peut commencer par une petite présentation de ta part, ton âge, origine, ton travail et de cette étude aussi ?

Je m'appelle Anthony Ravelonaina, j'ai 29 ans et je suis d'origine Malgache. J'ai grandi à Madagascar vraiment jusqu'à mes 22 23 ans et j'ai fait mon master jusqu'à mon Master 1 Madagascar en économie du développement et chez un bachelier en économie générale. Et puis après, j'ai fait un Master 2 en Bulgarie, qui est un Master délocalisé, mais un diplôme français. Et c'est l'économie sociale et solidaire, donc tout ce qui concerne l'ASBL, ONG. Tout ça, quoi. Et puis après, j'ai fait un stage au Luxembourg, donc c'est un peu le parcours.

Donc aussi un lien que j'ai rencontré, pas mal de gens, pas mal de nationalités, et donc j'étais au Luxembourg, et puis après on m'a donné un contrat de deux ans. Et puis j'ai fait une spécialisation ici, c'est un master de spécialisation en action humanitaire

internationale. Donc tout ce qui est aussi ONG, tout ce qui est international, de l'eau, mais à l'eau, au neuf. Donc c'est pour ça que je suis ici. Et voilà.

- Mais comment tu as trouvé le Kot Carrefour ?

Alors, le kot-Carrefour, comment c'était ? Parce que à un moment donné, quand j'ai terminé mon contrat au Luxembourg, je suis rentré. À Madagascar. Pendant 2-3 mois. Et parce que j'ai déjà postulé depuis Luxembourg pour venir ici pour faire le master et je recherchais en fait voilà où habiter et c'était via ma tante. Elle a fait des recherches et elle m'a envoyé pourquoi ne pas postuler. Et donc c'est ma tante qui est au Luxembourg qui a trouvé le kot Carrefour. Elle a juste recherché des logements et tout, et elle a dit pourquoi ne pas postuler. J'ai postulé, j'ai postulé surtout pour un logement du côté habitant. Donc, finalement, j'ai eu un entretien du côté habitant. Puis après ça, Ricardo a vu ma candidature, il a dit pourquoi pas du côté étudiant. Et puis, j'ai fait encore un autre entretien avec le côté étudiants. Et au final, ils ont pris un autre étudiant et j'ai été transi du côté habitant. Et l'étudiant qui a été prié a désisté. Finalement, j'ai fini chez les étudiants.

- Dans quelles années ? Donc, quelle année est-ce que tu es arrivé ?

Je suis arrivé en Belgique en 2022, septembre 2022. 2022 septembre. Jusqu'en septembre 2024.

- Donc j'ai fait deux ans, première année. Donc on va dire que c'est ce qui t'a motivé pour vivre ici. De trouver un logement au premier lieu.

Il fallait trouver un logement en premier lieu. Quelque part. Il y a aussi ce problème où tu dois trouver un logement, mais tu dois trouver aussi un logement pour te domicilier parce que, en tant qu'étranger, tu as aussi tout ce qui est bagages. Tout ce qui est bagages, démarches administratives avec, en fait.

Donc, en premier lieu, bien sûr, il fallait trouver ça, mais plus de rencontres, pourquoi pas, parce que plus de rencontres, ça va avoir plus de connexions, plus d'ouverture sur le monde, après, sur plein de sujets. Donc voilà.

- Quel était l'impact de votre séjour aux côtes sur le développement de votre vie personnelle et professionnelle ?

Surtout pour du côté de ma vie personnelle, c'est souvent ce stéréotype qu'on donne à certaines nationalités ou à certaines personnes tout simplement. Si on parle de nationalité A, par exemple, je dis n'importe quoi, si on parle de Madagascar, on va dire que Madagascar égale film Madagascar. Mais Madagascar, c'est plus que ça. Il y a la culture, il y a les nourritures, il y a tout. Le kot-Carrefour, tu pouvais quand même partager que, en fait, mon pays n'est pas que ça. Et d'autres personnes pourraient interagir. Et donc, du côté personnel. Ça pouvait te faire développer qu'il faut interagir avec les gens, être

indulgent aussi envers les gens parce qu'ils ont grandi ici, ils n'ont pas connu un autre environnement qu'ici. Donc, le Kot Carrefour m'a permis moi-même d'être indulgent envers les gens. Mais pas tout de suite être agressif, te dire tout de suite, ah, Allah qui te move, te move vite, c'est Madagascar. D'abord expliquer. Être compréhensible qu'on n'a pas grandi dans un même milieu.

Personnellement, ça m'a rendu aussi plus mature parce que tu rencontres différents profils de gens, différents types. Je ne dirais pas maladie, mais certaines personnes rencontrent différentes difficultés de la vie et donc tu peux appréhender, prendre ça comme des leçons si c'était ton cas ou si ça pourrait arriver. Pour toi, dans le futur, peut-être que tu la porterais de cette manière aussi.

Et niveau professionnel, maintenant, je travaille au kot Carrefour. Donc, c'est quelque part une continuité parce que j'ai travaillé dans une ONG. Donc, c'était plus des rédactions de projets, des plaidoiries avant. Mais maintenant, je touche un peu, je touche tout ce qui est financier. Donc, je m'occupe de tout ce qui est comptabilité. Et ça, à l'époque où j'ai fait des stages. Quand j'ai travaillé au Luxembourg, je ne sais pas que je ne touche pas au côté financier, vu que j'ai un pas grand dans l'économie générale, donc, j'ai fait de la comptabilité. Mais maintenant, je touche plus à 75%, 80% de tout ce qui est chiffres. Qu'avant, je touchais tout ce qui est rédaction. Donc, peut-être plus tard ça va me développer parce que je ne compte pas rester tout simplement un comptable, mais je compte plus tard être gestionnaire de projet d'une ONG, d'une ASPL. Donc ça m'aide à atteindre mes objectifs. Plus tard quoi.

- Est-ce que tu as rencontré beaucoup de gens ici ? Est-ce que tu es toujours en contact avec eux, avec les gens que tu as rencontrés ici ?

Oui, certains, oui. Après, petite anecdote. C'est ici aussi que j'ai rencontré ma copine. Donc, on vit ensemble maintenant. Margaux, elle est partie, mais elle est revenue. Quelque chose se passe de temps en temps. Emiliano, qui est bolivien, qui est reparti aussi récemment, mais presque toutes les personnes, on va dire. On se connaît, on est amis sur les réseaux sociaux. Si on se retrouve, on reste en contact. Laura, qui est partie en Espagne. Hier, on s'est encore envoyé un message donc oui, on garde de bons contacts. Ce n'est pas qu'on s'écrit tous les jours, mais voilà.

- Selon toi, quels sont les plus grands défis pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le kot Carrefour ?

Le plus grand défi ? D'abord, le tout premier, c'est, comme j'avais dit, c'est ce stéréotype.

Imaginons, genre, tu viens aussi, je ne sais pas moi, du Cameroun, des trucs comme ça. Et donc, d'abord, on fait ce stéréotype que les gens ont par rapport à toi.

Et deuxième défi, c'est l'adaptation. Donc tout ce qui est choc culturel, en fait. Donc tu peux, cette adaptation, de par rapport à si tu étais là-bas, il y avait toujours Papa et Maman qui faisaient à manger, tu te lèves, on te ramène quelque part, mais ici, tu dois te débrouiller tout seul, si tu arrives tout seul, bien sûr, mais il y a souvent des T'es Des gens

qui viennent avec leur famille, ça c'est encore différent. Merci. Donc ce choc culturel par rapport au fait que là-bas, par exemple, j'ai mangé ça, même tout ce qui est goût alimentaire, ça va être aussi difficile pour tous les gens.

Pour ce qui est climat aussi, à partir de novembre, on dit que c'est froid, c'est froid, mais ça impacte beaucoup aussi tout ce qui est psychologique parce qu'il faut du mental et de la psychologie pour aller étudier. Pour se lever tôt le matin, quand tu cours à 8h, ce n'est pas comme au pays où il fait chaud. Et voilà. E

Donc tout ce qui est côté administratif. Donc cette pression, que tu as souvent, l'attente de ton papier, et aussi l'attente, surtout, que, parce qu'au pays, on a cette image. Ah, tu vas partir donc, tu vas pouvoir aider déjà la famille quelques mois après pour envoyer de l'argent. Mais ça ne se passe pas franchement comme ça parce qu'en même temps, tu dois étudier. Et tu dois, aider en quelque sorte, on va dire, aider un peu, parce que si tu pars à l'étranger, quelque part, la famille, les parents doivent subvenir aussi à ton aide. Mais toute cette pression, en fait. Tout ce fait de manager, toute Oui, je dirais cette pression que ta famille au pays attend de toi.

- Comment le kot Carrefour permet-il l'intégration des étudiants ?

Déjà par rapport à la première activité, le drink accueil. Donc là, il y a une interaction, mais aussi par rapport au fait que, mais ça c'est par rapport aux étudiants, donc c'est déjà quand même, quelque part c'est le kot carrefour, les anciens qui doivent, qui doivent présenter le kot Carrefour quand tu viens, qui doivent bien accueillir. Il y a aussi Ricardo. L'administration est un peu loin, mais nous aussi, on accueille les étudiants.

Cette année, on a un peu changé. Après que tu signes ton contrat, tu viens au bureau, on te présente un peu l'équipe. Où c'est, si on a besoin d'aide, si tu as besoin d'aide, peu importe l'aide que tu as besoin. Par rapport aux contrats aussi, par exemple, parce qu'on sait que c'est difficile, les renouvellements de contrats, parce qu'ils doivent venir, ils doivent aller à la commune. Toutes les activités qui existent, en fait. Après, les étudiants font leurs activités eux-mêmes. Donc, ça permet aussi de t'intégrer chaque étudiant de chaque nationalité. Et après, il y a aussi les activités des autres ktos où ils sont invités. Donc ils peuvent rencontrer aussi d'autres nationalités qu'eux.

- Tu penses qu'il y a eu une évolution des étudiants ou les étudiants, c'est quoi le public ciblé ?

Comme tu viens de dire, c'est moitié-moitié. Mais, évolution, bien sûr, il y a toujours différentes nationalités qui viennent chaque année, mais le plus gros souci, peut-être, ça sort un peu du cadre de ton mémoire, c'est au niveau politique maintenant, ça ne facilite pas non plus la venue des étudiants comme il y a 10 ans comme maintenant. Il y a dix ans, ce n'était pas si compliqué comme ça à faire les paperasses pour venir. Donc maintenant, c'est devenu plus difficile, même si, par exemple, on accepte d'autres nationalités, mais ils sont bloqués au niveau paperasse. Donc on n'a pas une diversification de nationalité de temps en temps, même si on veut, par exemple, je ne sais

pas, une personne qui vient de l'île de la Réunion, des, je ne sais pas moi, des Haïtiens, tu vois, parce que les paperasses ne perdent pas. Mais pas de tout ce qui est démarches administratifs, tout ce qui est ambassade. Donc voilà, ça devient compliqué par rapport à il y a dix ans.

Donc le kot ne peut pas contrôler ça, même si on fait une lettre officielle. Donc, Je dirais, il y a une évolution par rapport aux autres nationalités avant. Mais l'évolution est un peu difficile parce que tu peux avoir différents profs. À la fin, on aimerait avoir des profils différents. Mais au final, on prend des étudiants qui sont de temps en temps même sur place parce que et qui ? Peut-être pour eux, ils ne veulent pas vraiment vivre ensemble avec des gens, mais qu'ils recherchent comme au début, juste un logement d'abord et puis après peut-être on verra si l'expérience sera bonne ou pas.

- Est-ce que cette expérience t'a permis d'acquérir des compétences interculturelles. Euh oui.

Je pense que, il y a trois ans, on va dire, quatre ans. Je n'avais pas pensé à, pas être plus ouvert, mais pour en parler d'interculturalité. Vraiment en plus en profondeur. Parce qu'accepté l'autre sans juger déjà. Accepter l'autre sans juger. Sans hausser le temps aussi quand on fait des échanges. Ça, ça fait partie de l'interculturalité. C'est pas, il n'y a pas genre ma culture. Elle est universelle, donc la mienne doit être acceptée. La tienne, non. Donc ça m'a permis. De m'ouvrir plus, de comprendre plus. Par rapport à ce qui se passe dans le monde, même les agressions, le sexisme, tout ce qui est xénophobie. Ça te permet de comprendre, même avec toutes les guerres qui se passent, tant que ça te pousse encore plus à à lire des articles, à comprendre plus à écouter d'autres sujets qui ne t'intéressaient pas avant, mais maintenant qui doivent t'intéresser parce que tu as peut-être un ami congolais et rwandais maintenant et ce qui se passe au Rwanda. Maintenant, tu t'intéresses parce que tu as rencontré ces personnes ici au kot Carrefour. Donc l'Israël, la Palestine. Tu t'intéresses parce qu'il y a des gens qui ont fui leur pays et qui sont ici. En tant que réfugiés, d'abord parce que ça n'allait pas. Donc, cette expérience au kot-Carrefour t'a permis de mieux réfléchir, de pousser encore plus. Tes pensées et ta réflexion.

- Tu penses qu'il y a aussi différentes dynamiques qui se déroulent ici au sein des côtes, autant que toi, on va dire nous, qu'on vient du sud global, comme on l'appelle entre des Erasmus et des étudiants belges aussi qui sont locaux ?

Oui, c'est ça. Parce que même pour de temps en temps, il y a des soirées où tu as-tu aimerais sortir. Mais tu ne peux pas parce que tu dois soit étudier. Soit même récupéré parce que tu étais fatigué d'avoir travaillé dans la journée, plus enchaînement. Donc c'est vrai, c'est vrai, on n'a pas, même s'il y a certains pays qui sont même du sud, mais qui sont, on va dire, développés, ils n'ont pas cette capacité d'être financés par une bourse ou par l'Erasmus. Parce que, comme je t'ai dit, ça va être centré sur tes stéréotypes qui qui ne sont pas vérifiées, qui ne sont pas correctes.

- Qu'est-ce qui vous a apporté cette expérience et quels sont les souvenirs les plus importants ?

Donc, l'expérience, c'est Une des activités que j'avais fait et qui est repris même maintenant, c'était Le Taboo's Night. À l'époque, c'était vraiment très, très large quand on avait fait cette activité, parce que on parlait de ou par exemple de l'argent. Ici, parler par exemple de salaire, ça ne pose pas de problème pour les Belges. Mais parler de salaire chez nous, tu ne dis pas ton salaire à n'importe qui, par exemple. Euh ... Donc, ça pouvait. Ça permettait aux autres de savoir, il y a des trucs qui sont permis ici chez moi.

Mais ce n'est pas permis, par exemple, au Congo. Tu ne te demandes pas l'âge de ta tante. Tu ne connais pas l'âge de ton grand-père. Ici, tu connais l'âge de ton grand-père. Ta tante, tu peux lui demander plein de choses comme ça. Donc j'ai pu faire des activités où je pouvais aussi évaluer, ah, c'est comme ça, en fait. Pourquoi cette personne agit comme ça, en fait ? Tout le temps ce bagage culturel. Il y avait aussi certaines activités qui m'ont apporté personnellement une ouverture d'esprit aussi. C'était la décolonisation. Donc des ASPB viennent avec les étudiants pour présenter. Parce que plein de pays, plein d'étudiants qui viennent ici, leur pays était colonisé quand même, et donc voilà, faire face à ça.

Ou même de temps en temps, il y a un Belge et d'autres qui viennent d'un autre pays. C'est un peu un sujet tabou de dire le Congo, la Belgique, des trucs comme ça. Oui, personnellement, ça m'a donné une ouverture d'esprit plus grande, être plus indulgent, être plus compréhensif, mais pas tout de suite juger des autres. Et des belles rencontres aussi, qui t'ont permis d'ouvrir certaines portes.

Et voilà. Je ne sais pas si j'y vais.

- Oui, c'était tout. Si tu as encore d'autres questions, tu peux me les envoyer.

Entretien 14 : Brandon Ndikumana

- J'aimerais bien que tu fasses une petite présentation de ta part, genre ton âge, tes études, et c'est ce que tu fais maintenant, et tes origines, et ton nom

Donc moi, je m'appelle Brandon, Brandon Ndikumana, j'ai 26 ans, je suis originaire du Burundi. Mes parents ont migré en Belgique dans les années... enfin, mon père a migré en Belgique dans les années 90, ma mère l'a rejoint. Je suis né en Belgique, j'ai vécu les 10 premières années de ma vie en Belgique, puis j'ai vécu au Burundi, pour ensuite revenir à 16 ans à... Je suis né à Ottignies, donc j'ai étudié au Collège Dubiro pendant 10 ans. Puis, après, je suis parti au Burundi, puis je suis revenu à 16 ans. Mais je ne suis pas revenu à Louvain-la-Neuve, j'ai passé 2 ans en internat, et puis je suis revenu à Louvain-la-Neuve pour mes études d'ingénieur civil architecte, que j'ai faites en 5-6 ans. J'ai pris une année de pause entre les deux pour travailler au Burundi, et puis maintenant je suis aux États-Unis pour faire mon master en urbanisme.

- Et donc, dans quelles années t'as vécu au Kot ?

Alors, j'ai vécu au Carrefour de 2021 jusqu'à la fin de l'année 2023, il me semble. Je sais que quand je suis revenu au Burundi, j'ai commencé au Kot Carrefour. J'ai fait un semestre, puis j'ai été au Canada en échange. Puis je suis revenu, j'ai fait ma master 2, puis je suis resté un semestre. Donc j'ai fait 5 quarts de semestre en tout. Bon, j'ai fait 4 trimestres officiellement au Kot-Carrefour, mais c'était de la période 2021 à fin 2023, début 2024. Et puis j'ai gravité autour avec Kétia.

- Et comment est-ce que t'as entendu le Kot ? Comment t'as trouvé le Kot-Carrefour ?

Alors, la première fois j'ai entendu parlé du kot c'était à travers d'un étudiant qui vit là-bas, moi j'étais au Foyer Saint-Paul qui ressemble sur le campus de Louvain-la-Neuve, il y a 40 étudiants qui vivent là-bas, donc cette personne était aussi passée par le Foyer Saint-Paul, donc une fois il est venu dans une fête qu'on a organisée et on a un peu parlé, en disant que c'était le deuxième plus grand kot de Louvain-la-Neuve, le Kot Carrefour mais avec un projet un peu différent.

- C'était quoi le projet Saint-Paul ?

Alors le projet du foyer Saint-Paul, c'est un projet spirituel, donc c'est un foyer catholique si tu veux. Et en gros, ça tourne beaucoup autour de la spiritualité. On a des activités qui sont organisées pendant l'année en lien avec la découverte de notre foi, si tu veux. Et donc, je sais qu'il y a deux week-ends obligatoires, où le premier, c'est une forme de retraite pendant deux jours. On prend nos vélos et puis on part sur un site tenu par des catholiques. Et puis, on passe le week-end ensemble, il y a des activités qui sont structurées autour de la religion catholique.

Puis, il y a un deuxième week-end qui est dédié au Winter Forum. C'est une sorte de rassemblement de jeunes qui est organisé, je ne sais plus trop, je pense que ce n'est pas loin de Liège, là où il y a eu l'apparition de la Vierge Marie, où il y a une abbaye là-bas. On va là-bas pour se rassembler en avril, comme ça, il me semble. Et puis, pendant l'année, on a des repas communs, enfin des repas en kot, genre les lundis. Je sais qu'on se retrouvait à 40 dans une grande salle et tout le monde mange ensemble. Et puis, après le repas, on a des petites sessions comme ça avec des intervenants qui parlent de questions, plein de questions spirituelles qui se posaient. Et pendant la semaine, pardon, pendant la semaine, on avait essayé d'avoir deux repas avec les gens dans notre commune, parce que si tu veux, j'avais le grand kot qui formait 40 personnes et puis j'avais des communes plus petites avec une dizaine de personnes par commune.

Et donc, on essayait de se retrouver à ce moment-là. Et puis, les mercredis soir, il y avait la messe en général, tout le monde s'encourageait, il y avait un peu un effet de groupe comme ça et tout le monde allait à la messe. Donc, c'était un peu ça. Et après, je suis allé dans une autre kot catho.

- Est-ce que c'était aussi dirigé aux étudiants étrangers situés à Louvain-la-Neuve?

Il y avait, je pense que j'ai rencontré deux étudiants internationaux pendant mon parcours au foyer Saint-Paul, je suis resté deux ans là-bas, mais ce n'était pas non plus... Je trouve qu'il y avait beaucoup de personnes de Bruxelles, beaucoup de gens de bonnes familles. C'était beaucoup des gens qui étaient un peu dans la communauté de l'Emmanuel, parce que c'est un kot qui est géré par la communauté d'Emmanuel, qui est une communauté, un réseau de catholiques ici en Belgique.

Donc, il y avait beaucoup de personnes qui venaient de Bruxelles et qui étaient de familles catholiques, etc. Il n'y avait pas tant d'internationaux que ça. Raison pour laquelle j'ai appliqué au Kot Carrefour.

- Qu'est-ce qui t'a motivé à vivre un environnement multiculturel comme ça ? Ou interculturel, plutôt.

Je trouvais justement que mon environnement dans les Kot catholiques, parce que j'ai fait ce kot catho là, puis j'ai fait un autre kot catholique juste l'année d'après, qui s'appelle le Bioéthikot. C'est celui qui est près de la gare des bus, là. Je ne sais pas si tu vois. Il y a une sorte de pancarte avec un graffiti Bio-héticote derrière. J'étais un peu frustré, mais je trouvais que j'étais dans des environnements qui étaient très homogènes, notamment avec ce truc des familles catholique c'était de fois la brugeoise, la noblesse belge, parfois je ne me sentais pas très intègre, très allés dans ces environnements -là, donc j'essaie de trouver un environnement dont je me sentirais plus à ma place dans quelque sorte, de rester connecté à ma culture et me sentir plus allés dans quelque sorte.

- Justement, c'était ça la question : comment tu penses que le kot permet l'intégration des étudiants, comment favorise les interactions des étudiants ?

Je pense qu'il y a une distinction à faire entre étudiants internationaux et étudiants locaux et belges. Et aussi, les étudiants, par exemple, les étudiants comme moi qui sont locaux mais dont la culture des parents est aussi différente, tu vois. J'ai le sentiment que, bon, il y a clairement des choses à améliorer. Je ne pense pas que l'intégration des étudiants internationaux soit non plus parfaite. Je pense qu'elle est plus facile que dans d'autres environnements, mais je ne pense pas qu'elle soit parfaite non plus. Je pense que ce qui la facilite premièrement, c'est le fait que les gens, en général, font l'effort de parler anglais. Rien qu'avant cette dimension-là, je pense que ça change un peu la dynamique. Dans le sens où je sais que moi, par exemple. Il y avait des Erasmus qui venaient dans ma faculté et qui n'étaient pas très à l'aise en français. Et je sais que j'étais l'une des seules personnes à essayer de parler en anglais avec elles.

Et parfois, ce n'était pas forcément évident pour cette personne-là. C'est toujours un truc qui m'avait un peu frappé parce qu'au final, je ne pense pas du tout que cette personne soit amusée pendant son Erasmus. Je ne pense pas que ça ait été un bon moment. Donc, je pense qu'il y a la dimension de la langue, je pense qu'il y a la dimension des activités. On essaie de donner le lead aux étudiants pour qu'ils organisent des choses. Je pense qu'il y a aussi la question des responsabilités. Quand on demande à un étudiant, à deux étudiants internationaux par année de représenter un peu le groupe des étudiants internationaux,

côté filles, côté garçons. Je pense que ça permet aussi de donner des responsabilités à certaines personnes et de s'assurer que les étudiants internationaux se sentent et qu'ils soient écoutés. Mais après, je pense qu'il y a quand même des limites à tout ça.

C'est bien que les étudiants parlent anglais, mais ce n'est pas forcément toujours le cas. Il y a toujours des personnalités un peu différentes. Il y a aussi Ricardo qui parle espagnol, mais qui ne parle pas forcément anglais. Je pense que ça aussi, ça offre une certaine aptitude à la communication. Qu'est-ce que je pourrais ajouter d'autre ? Ok, ça c'est ma dimension un peu architecturale. Mais je pense que le kot est très bien dimensionné, très bien designé, très bien conçu pour favoriser les rencontres. Dans le sens où avoir des espaces aussi ouverts, avoir une cuisine aussi ouverte, ça permet vraiment de favoriser un maximum d'échanges. Dans le sens où tu vois, moi quand j'étais au foyer Saint-Paul, on était 40 en tout, mais on était séparés en quatre communs différents.

Et j'ai l'impression qu'au final j'ai créé une communauté beaucoup plus forte avec les gens de mon commun comparé à des gens qui étaient dans d'autres communs. Je voyais uniquement les sessions d'histoire où on se réunissait tous ensemble. Le kot, c'était en fait tous les jours, on se ressemble, on cuisine ensemble. Rien que ce truc-là, le fait qu'on soit forcément en quelque sorte d'échanger et de vivre dans le même espace, de cuisiner dans le même espace et de marcher dans le même espace, je pense que ça favorise les interactions et que les étudiants internationaux doivent peut-être sentir une proximité un peu plus grande avec les étudiants locaux pour cette raison-là. Ce n'était pas forcément idéal, car parfois, certains internationaux n'avaient pas vraiment envie de rester dans ces espaces. Parfois, je pense ce qui manquait au kot Carrefour, c'était des espaces d'une échelle légèrement différente, un espace un peu plus intermédiaire, car c'est bien d'avoir ta chambre, c'est privé et puis t'as la grande cuisine, donc je pense qu'avoir un lieu de rencontre un peu plus petit, mais grand, qui aurait également été intéressant, ne serait-ce que pour les dimensions.

- Non, mais c'est bien, c'est bien parce que j'ai aussi interviewé un architecte, il m'a dit aussi, il m'a sorti le concept d'intégration architectonique, un truc comme ça. C'est ça que tu as mentionné, c'était la même chose.

Et la salle polyvalente, on en a reparlé. La salle d'études, tout ça, c'est des espaces qui ont été pensés pour l'intégration, pour la rencontre. Je ne sais pas si c'est pour l'intégration ou pour la rencontre des étudiants, je pense que c'est plus pour la rencontre des étudiants.

- Tu es toujours en contact avec les gens que tu as rencontrés ici?

Pas tous, clairement pas tous, mais oui, quelques-uns, quelques-uns. Ça, c'est un des trucs aussi avec lesquels j'avais du mal au début, c'était que tu rencontres tant de personnes. T'arrives et t'as 35 personnes avec qui tu veux qu'il y ait des amitiés ou on va créer des liens. Au final, tu te retrouves toujours avec des différences, parce qu'il y a des personnes avec qui tu vas plus t'entendre, il y a des personnes que tu vas plus voir, il y a des personnes avec qui ça passera bien, avec qui tu parles la même langue natale. Forcément, tu vas créer des relations un peu différentes avec chacun d'entre eux. Et donc, il y a

beaucoup de personnes avec qui je ne suis plus en contact, mais encore quelques personnes avec lesquelles je suis en contact. Et notamment parce que je suis resté là si longtemps aussi.

- Quel était l'impact de ton séjour au Kot sur le développement de ta vie personnelle et professionnelle Si est-ce qu'elle a eu un impact ?

Oui, clairement. Personnelle, oui. Professionnelle, je ne suis pas si professionnel. Je pense que pour la dimension plus personnelle, qui selon moi est la plus importante, je pense que ça m'a permis de me poser d'autres questions par rapport à mon identité en tant que belge et étudiant, en tant que belge et burundais, en tant que personne noire vivant en Europe, en Belgique. J'ai essayé de trouver toutes ces personnes-là, toutes ces personnes qui sont si différentes. Ça m'a amené à me poser des questions un peu qui auraient été différentes si j'avais été resté dans des environnements très catholiques et très homogènes. On a mentionné les amis, je me suis fait plein d'amis. J'ai rencontré des personnalités vraiment, des gens que je n'aurais sûrement jamais rencontré dans un autre contexte. Des personnalités très particulières. J'ai fait de belles rencontres et des amis que je pense que je vais garder à vie.

Je ne sais pas si je dirais que j'ai appris beaucoup de choses sur l'interculturalité. Je dirais que oui, mais c'est un peu moins légitime. Je ne pourrais pas te dire que j'ai appris ceci, cela, cela sur tel pays. Je ne pourrais pas te dire que j'ai appris que pour avoir des normes d'interculturel qui marchent au mieux, il faudrait faire ceci, ceci, cela. J'ai l'impression que cela m'a aussi permis de développer d'autres compétences sociales, en quelque sorte. Dans ma manière d'interagir avec des gens qui sont d'une culture un peu différente, j'ai d'autres réflexes. Par exemple, ici, je suis dans un environnement super international. Je sais que j'ai des réflexes de Kot Carrefour qui reviennent et je fais attention à ce que je dis. La personne qui est en face de moi, cela peut être perçu différemment. Je dirais que c'est principalement cela, au niveau personnel. Si j'ai d'autres choses qui me viennent en tête, je te le dis.

Sur le niveau professionnel, la chance de pouvoir interagir avec des personnes qui sont dans des domaines aussi différents de mien, tu vois si j'avais décidé d'être dans un kot avec des gens qui ont fait l'ingénierie ou l'architecture comme moi, je pense que j'aurais directement après mes études commencé un cours d'architecture et d'une autre façon je voyais tout ce monde intelligent en faisant des études exigeantes, en économie, en communication, en sciences politiques, en sciences de la population et développement, en droit, en fait je commence à poser des questions par rapport au découpage, si j'avais vraiment je sais que j'étais super riche avec Faïda l'ancienne, Faïda la nouvelle, avec Ana bien sûr, bien évidemment avec Isalys aussi. J'ai pu me poser d'autres questions par rapport à la coopération, au développement, au développement international, enfin, ouais, le secteur de la coopération, le développement de manière générale, aux questions de relations Nord-Sud qui, je pense, n'auraient pas été accessibles si je n'avais pas été dans cet environnement-là, tu vois, aussi diversifié en termes de culture, mais aussi en termes d'études qui sont réalisées par les étudiants. Et donc, typiquement, je me rappelle d'un

jour où je parlais avec Isalys et puis elle me disait : « Oh, j'ai vu une opportunité d'emploi qui pourrait être intéressante pour toi. » Elle me l'a envoyée, j'ai fait mon CV, j'ai fait ma lettre de motivation, Isadis m'a relu mes documents, je les ai corrigés, je les ai envoyés et puis j'ai été sélectionné pour le job, quoi.

Et donc j'ai fait un semestre à Namur grâce à ça et je pense que c'est une opportunité que je n'aurais jamais découverte si Isalys n'avait pas été là à ce moment précis où je cherchais un job pas trop lié avec l'architecture et qu'elle ne nous connaissait pas. Tu vois, comme elle nous connaissait, comme elle savait un peu si ça m'intéressait, elle s'est dit « Ok, ça, ça pourrait être intéressant pour toi ». Et le fait est que je pense que c'est une des expériences d'ailleurs qui a été la plus valorisée ici sur mon CV dans mon dossier de candidature pour le MIT.

Je parlais plus de l'expérience que j'ai eue à Namur, tu vois, ça a vraiment été valorisé sur mon CV. L'expérience que j'ai eue grâce à Isadis, ça, ça m'a vraiment aidé. Oui, mais je pense que Kot Carrefour aussi, genre j'ai été sélectionné par une fondation qui s'appelle la Fulbright, qui favorise un peu les échanges entre étudiants américains et belges. Un des trucs qu'ils recherchent, c'est d'avoir des sortes d'ambassadeurs de la Belgique, en quelque sorte, et de pouvoir favoriser et permettre, moi c'est « cross cultural exchange », tu vois. Et donc là, c'est littéralement l'interculturalité, c'est l'appréhension mutuelle. Et donc je sais que le fait que j'ai mentionné Kot Carrefour dans mon CV, dans Valet des Motivations, je pense que ça a également contribué à ma sélection dans ce programme et pour cette bourse.

Donc, ouais, clairement, c'est aussi des choses qui se mettent sur le CV, mais il y a des choses qui sont directes comme ça, mais aussi des choses qui sont un peu plus indirectes, comme le truc avec Isadis. Parce qu'en fait, au final, tu crées aussi ton réseau à travers le Kot Carrefour, tu vois, ton réseau professionnel.

- Je voulais te poser la question, je pense que tu l'as déjà répondue, mais quand même, est-ce qu'il y a une différence entre autant de gens qui viennent de partout, genre des Erasmus de l'Europe, du Sud global,, et les gens de l'Asie et tout ? Ça favorise aussi les échanges, les rencontres parmi les étudiants, les résidents aussi ? Parce qu'il y a partie résidents aussi, il y a ce côté habitants. Est-ce qu'il y a un truc qui est rejoint, les gens ensemble ?

Parce que j'ai l'impression que tu parles de deux échelles différentes. Donc, il y a la question des personnes qui viennent de régions différentes et la question des résidents et des étudiants. Donc, la question c'est comment est-ce que ces gens se rassemblent ?

- Oui, d'abord les étudiants des différentes régions, comment est-ce que ça fonctionne, les interactions ? Et après, s'il y a un rapprochement avec le côté habitant.

Pendant mon passage au Kot Carrefour, pendant mes années au Kot Carrefour? Je pense qu'il y a une grande différence avec les personnes, il y a plein des catégories qu'on pourrait créer au Kot Carrefour. Selon moi il y a les étudiants Belgo-belge, blanc, et voilà, c'est la catégorie... Je ne sais pas si je mettrais Marie dedans, mais je mettrais Jane dedans, je mettrais Juliette dedans, je mettrais Achille dedans. Et puis pour moi, il y a ceux que l'on appelle les third culture kids, ça veut dire des étudiants comme moi qui ont des origines différentes. Ça veut dire des étudiants comme Faïta, l'ancienne, je mettrais Maïta dedans aussi, vu le background de ses parents. Je ne sais pas si je mettrais Marie parce que je ne sais pas si je mettrais Marie dedans à cause de l'Italie, de ses origines italiennes, mais elle serait entre ces deux catégories-là, la première que j'ai annoncée et la deuxième. Donc ça, c'est au niveau des catégories des étudiants belges.

Chez les étudiants internationaux, je pense que je ferais une distinction entre les pays qui sont déjà des pays francophones, style Suisse, qui viennent de la Suisse, qui viennent de la France. Je sais que l'intégration de Margaux était très différente pour cette raison-là, parce qu'elle était déjà française et qu'il y avait une forme de proximité culturelle avec la Wallonie et Bruxelles. Je pense qu'il y a aussi une autre catégorie pour les étudiants qui viennent plus du sud de l'Europe, Italie, Espagne, Portugal, une autre catégorie pour les personnes qui viennent plus du côté est de l'Europe, et puis à côté de ça, des personnes qui viennent des continents beaucoup plus éloignés, style Amérique du Sud, style Afrique, style Asie. Je pense que c'est encore des questions différentes.

En même temps, ces catégories sont très, je ne sais pas, est-ce qu'il faudrait mettre des catégories ? Je ne sais pas si elles sont vraiment réelles. Typiquement, Anna vient de Colombie, mais au final, elle a fait toute sa l'éducation dans un lycée, dans une école française. Et je sais que ça aussi, ça va plus impacter son expérience que vraiment uniquement le fait qu'elle soit colombienne et qu'elle vienne de Colombie. Je ne sais pas s'il faudrait, est-ce que c'est plus une question linguistique ? Est-ce que c'est plus par rapport à l'allemand qu'il faudrait faire des catégories ?

- Moi, j'ai aussi fait la composition et j'ai mis en diversité culturelle de la composition du Kot Carrefour, genre des étudiants Erasmus, déjà, parce qu'ils sont en intégration transitoire, on va dire, genre il restreint y a 6 mois, 4 mois, et puis ils partent, ils savent qu'ils partent. Après, t'as des Belges, on va dire locaux, en tout cas, que ça comprend le belge, belge et belge et moitié étranger. Aussi, des sud-globales, j'ai mis des gens des sud-globales parce qu'après, quand on est ici, on se ressemble un peu, parce qu'il y a quand même des objectifs dans la vie étudiante qu'on cherche, qui sont différents de ceux de locaux et aussi d'Erasmus.

Je suis d'accord par rapport à la dimension temporelle, je pense qu'elle est très importante. C'était une de mes autres catégories, mais j'ai oublié de la mentionner. Clairement, quand tu es là pour un Erasmus de 6 mois, ce n'est pas la même chose que quand tu es là pour ton master de 2 ans. Mais pour le reste, je ne sais pas. Les Sud-Global, c'est grand. Les Sud-globales, c'est immense. Je me pose beaucoup des questions par rapport à cette notion

du Sud Global, la manière donc tu es séparée direct, tu es du nord Global. En fait, je suis moins sûre de la singularité entre des personnes qui viennent du Sud Global, je pense que c'est différent si tu viens de l'Inde et si tu viens de la Colombie. J'ai l'impression que c'est juste la compréhension de la nouvelle culture, tu vois des questions que tu poses par rapport à la nouvelle culture qui t'unissent plutôt que le fait que tu sois du Sud Global. C'est plus que tu es dans un nouveau environnement, dans une nouvelle langue et puis tu dois t'adapter à plein chose à niveau de l'université, etc .

Par exemple un truc que je suis en train de vivre en ce moment. Aux États-Unis, il y a des personnes qui viennent de Brazil, ah j'ai rencontré des gens de Pérou, j'ai rencontré des gens de Lima, ils sont trop sympas. Il y a une autre personne qui vient d'Argentine. J'ai l'impression qu'au début, on était très proches parce qu'on découvrait ce nouvel environnement, il y avait la langue et on faisait plein de trucs ensemble. Maintenant, j'ai l'impression qu'on apprend à mieux se connaître, se familiariser avec nos cultures, mais surtout nos personnalités, nos backgrounds aussi, parce que je sens qu'il y a des personnes qui viennent de milieux beaucoup plus privilégiés que d'autres, et donc la compréhension des choses peut être un peu différente. J'ai vraiment l'impression que le truc qui nous a rassemblés au début, ce n'est pas tellement le fait qu'on était du sud global, si on considère que moi je viens du Burundi, mais plutôt le fait qu'en fait on ne connaît rien ici.

On connaît absolument pas les étudiants ici, mais on est passé par les mêmes choses. On a eu plein de problèmes avec l'administration Trump pour entrer sur le territoire et on ne comprend pas comment fonctionnent les Américains, on ne comprend pas comment ils socialisent. J'ai l'impression que c'est plus ça qui nous a réunis, qu'on vient du sud global et on a une sorte de proximité culturelle. Parfois, je parle avec une amie indienne et je suis en mode wow, c'est comme ça que ça se passe chez toi ? Je ne dis pas que tes catégories sont mauvaises, mais je me pose des questions : est-ce qu'il faut même des catégories ? La dimension temporaire est clairement centrale.

- Après, j'ai parlé avec un autre prof, il m'a dit que les gens qui entrent au Kot Carrefour ne sont pas des Indiens, des Frondais, des Péruviens, en fait, ce sont des citoyens. C'est un peu cliché, mais ce sont des citoyens du monde. Ce sont des personnes très ouvertes d'esprit, ce sont des personnes qui vont s'y adapter, s'intégrer, bien sûr ils vont défendre leurs origines, leurs nationalités, mais ils sont ouverts à vivre l'interculturalité. C'est ça qui est spécial au kot, c'est que tu rencontres des gens qui ne représentent pas la majorité de sa nationalité, des gens de son pays. Même les Belges qui entrent au kot ne représentent pas la plupart des Belges, les Belges communs. Donc oui, c'est peut-être la définition.

Vous avez eu la chance de ne pas avoir rencontré certains types de Belges. Quand j'étais en internat, j'ai vu c'était quoi, la Belgique, le fond de la Belgique là. C'est un autre délire. Quand j'étais, tu vois, avant de commencer mes études, j'étais en internat. Dans les Ardennes. Pas très loin de chez Jane en fait. À Liège. C'était pas à Liège, c'était dans la

province de Liège, mais c'était pas à Liège exactement, c'était un peu plus paumé. Et ouais, les gens ne sont pas très ouverts d'esprit dans ce point-là.

- Est-ce que t'as eu déjà des moments où t'as dû négocier, ou pas nécessairement un conflit, mais tu vois, différents points de vue, des chocs culturels que t'as eus au kot?

Il y a eu des fois où j'ai eu des réactions parfois. Et ouais, il y a eu des petits trucs parfois. Attends, je vais te donner un exemple avec mes amis. Il y a tellement de choses. Il y a tellement de choses, il y a eu plein de petits trucs.

Je deux exemples en tête plus autour de la nourriture, le premier c'est Ortega et son riz avec le sucre et je sais que quand je le voyais au début, je percevais ça comme une blague en quelque sorte, tu vois. Parce que je me disais, mais ce n'est pas possible. Et puis surtout, comme c'est pas un truc qui se fait dans mon pays, c'est pas un truc qui se fait au Burundi. Je me disais, il doit pas être sérieux et ça doit être juste l'histoire d'un repas pour la blague. Et puis je vois avec tout son truc, tout son truc, tout son truc. Et là, je pense que la première fois que j'ai vu, je pense que j'ai rigolé. Et ce n'était pas du tout la bonne réaction à avoir. Parce que, mine de rien, c'est un truc qu'il a sûrement toujours vu autour de chez lui. Après, Ortega, c'est une personnalité assez forte. Donc ce n'est pas un riche qui va impacter ses repas ou sa manière de faire des repas par la suite. Mais je pense pas que j'aurais dû rigoler parce que ça fait partie de ses réalités à lui. C'est juste que ça m'a amené à poser des questions par rapport à la perception que j'avais de mon continent, du continent africain, et des réalités, des différentes réalités du continent africain. J'ai l'impression que souvent, on a tendance à essentialiser et se dire que, en fait, tout ce qui se passe en Afrique subsaharienne, en Afrique noire, c'est exactement la même chose, c'est la même réalité, c'est la même culture, alors qu'absolument, absolument, absolument pas. Déjà, rien qu'au Congo, entre l'Ouest, le centre, l'Est, le Nord, le Sud, il y a des différences culturelles qui sont juste énormes.

Typiquement, même Kétia, elle était un peu choquée quand elle voyait le gros truc. Donc ça, c'est un micro-choc que j'ai eu. Je pense qu'un autre choc que j'ai eu, c'est le... comment il s'appelle ... Est-ce qu'il venait d'Argentine ? J'ai l'impression qu'il venait d'Argentine, José.

Je ne sais plus d'où il vient, mais en gros, il buvait du coca matin, midi, soir. Et moi, c'était le bâtard, tu vois ? Mais en fait, non, c'est juste que ce n'est pas tellement le... Attends. Je pense que ce n'est même pas tellement un truc de l'Amérique du Sud, c'est vraiment un truc très spécifique dans son pays. C'est pour ça que je me demande si ce n'est pas l'Argentine. Je pense que c'est l'Argentine. Parce que juste après avoir parlé de ça avec Charbel et Isalis, on a parlé un peu du rapport du pays en question, et je pense que c'était l'Argentine, avec l'industrie du soda, notamment Coca-Cola, et la présence du soda.

On a même regardé un documentaire après sur ça. Le coca est vraiment présent culturellement. C'est un truc qui est très présent dans certaines régions du pays. Mais ce n'est pas spécifique. Je n'ai pas envie d'essentialiser à tout le sous-continent sud-

américain. Mais ça, c'est un truc où je n'ai pas réagi. Je n'ai pas réagi quand il l'a fait au début. Je pense que j'ai plus réagi et j'en ai plus discuté avec Isalis et Charbel. Mais c'est un truc où je me suis dit, ok, réalité différente. Ce n'est pas surprise si un moment donné, tu vois d'autres personnes boire du coca le matin.

Et maintenant, j'avais aussi un autre truc où j'ai dû un peu naviguer avec ça. Je sais que la première année où je suis arrivé, il y a un Français d'origine chinoise qui est venu. C'est devenu mon pote. Il était grave sympa. Mais je sais que la première interaction que j'ai eue avec lui, c'était... C'est marrant, ton français, il est parfait. Je vais même te dire que je venais de la Belgique et que j'avais grandi ici. Et je sais qu'il y a aussi ce truc autour de la perception que les gens avaient de moi en tant qu'étudiant noir d'origine burundaise en Belgique, qui est parfois, je sais que je devais un peu me protéger, être prêt à réagir à certain chose, à certain réactions et typiquement là, j'ai un peu dit c'est ma longue natal quoi, c'est toujours ce genre des choses. Il fallait mieux se préparer parce que quand tu es un étudiant international qui viens de un certain lieu et tu n'a pas été forcément enlevé la Belgique ou la France dans certain milieu super diversifié, quand tu réalises qu'il y a des étudiants qui sont noirs, qui sont blonds, qui sont de plein de couleurs différentes, et que tu réalises qu'en fait ils sont belges. Parfois, tu peux avoir ce truc de « ah oui, ok », tu vois.

C'est un truc qui est très différent de ce que j'observe ici. En fait, au final, les États-Unis, le Canada, ce sont des pays d'immigrants en quelque sorte, et donc tu te retrouves facilement avec des personnes qui, en fait, la plupart des personnes autour de toi sont américaines, même si tu peux voir qu'ils ont des origines très diversifiées. Mais avoir des personnes plus comme moi dans ce genre d'environnement, c'est un truc qui m'a toujours... tu vois, je me suis toujours dit « ok, fais attention, tu ne sais pas comment les gens te perçoivent ou ce genre de choses ».

Donc, c'est un peu plus ce genre de choses auxquelles je me prépare, ou j'essaie de me préparer. Le nombre de fois où les gens m'ont dit « tu viens d'où ? Tu viens d'où ? » et où je leur dis « Louvain à Neuve » et que je vois un truc, tu vois, qui change sur leur visage, et je suis en mode « ok, je suis arrivé à naviguer ça par la suite ». Je ne sais pas si ça fait du sens.

- Ouais, en fait, parce que je... tu sais, j'utilise un cadre théorique pour expliquer les interactions au kot de l'interculturalité. Il y a un élément qui s'appelle les corps qui sont sensibles, genre la perception du corps, par exemple, de la femme, aux espaces communs, à la cuisine, la perception du corps au sens de propreté, saleté, identité de genre. Et en fait, je viens de réaliser que je n'ai pas considéré la perception de la couleur, en fait, de peau. Ouais, la dimension, ouais. C'est une dimension... une dimension. Ouais, importante quand même, non ? Ouais, je pense qu'elle est très importante. Ouais.

En anglais, on dirait « dimension raciale ». En français, ça ferait... c'est un peu un tabou, la question de la race. Mais là, clairement, c'est un truc important, surtout vu ce qui s'est passé l'année dernière avec... comment il s'appelle déjà ? Joseph. Avec Joseph. Ouais,

parce que je pense que quand tu... Moi, notamment, en tant qu'étudiant africain, je pense que les questions que tu te poses sont différentes, quoi. Juste à cause du racisme auquel tu es exposé en Belgique, les questions, les interactions vont être différentes avec les gens.

Ce n'est pas parce que le Kot Carrefour est le Kot Carrefour qui est forcément isolé du monde extérieur et qu'il n'est pas perméable ce qu'il se passe dans le monde extérieur. Typiquement, la société belge est en train de se radicaliser et t'épanouit vers l'extrême droite. Et donc, la perception des corps noirs et arabes est forcément impactée par ça. À côté de ça, tu viens avec des personnes qui viennent du pays. Mais tu viens en Amérique du Sud. Il y a des personnes qui venaient d'Inde. Même en Afrique, il y a une sorte de colorisme qui est très présent. Et donc, en fait, tu vas avoir une véritable hiérarchie en fonction de la teinte de ta peau et tu vas être moins considéré si t'es une personne de peau foncée en face de toi.

Et donc, dans un contexte belge, comment est-ce que ça se traduit ? Ça aussi, tu vois, quand tu viens avec ces différentes perceptions dans ce genre de contexte. Parce que ce sont tous des biais qu'on a en quelque sorte. Et donc, je pense qu'il y a des mentions raciales, coloristes aussi. Ce sera important de t'apprendre.

- Juste pour terminer l'interview, parce que ça va être presque une heure, je pense que t'as des trucs à faire, toi. Donc, juste pour résumer, qu'est-ce que t'as apporté cette expérience et quels sont les souvenirs les plus importants de cette expérience pour toi ?

Il y a tellement de choses. En fait, j'ai l'impression que, littéralement. J'ai l'impression que j'ai pu créer un réseau aussi grâce à ça, mais j'ai l'impression qu'il y a plus que ça. Tu vois, j'ai vraiment l'impression d'avoir trouvé un espace où je me sentais accueilli, quoi, parce que ce n'était vraiment pas le cas avant. Mais tu vois, rien que le fait que j'ai pu, je sais pas, que Sabine soit si ouverte à ce qu'on revienne en temps conscient pour réserver la grande salle, que je puisse toujours venir, même quand Kétia était là, ça m'a apporté une deuxième maison, en quelque sorte, et à côté de ça, ouais, J'ai l'impression que ça a été vraiment une période de transition entre mon baccalauréat et aujourd'hui, parce qu'au final, ouais, je suis resté au Kot Carrefour officieusement.

Officiellement, je suis resté là-bas entre 2021 et 2023, mais officieusement, je suis resté entre 2021 et il y a 4 mois, là, parce que j'étais toujours avec Kétia. Donc, ça fait 2021-2025, ça fait 4 ans quand même. Donc, ça a été vraiment une période de transition entre ma vie d'avant en baccalauréat et ma vie d'aujourd'hui aux États-Unis. Et je ne sais pas, c'est une véritable expérience de vie et ça m'a amené à me positionner. J'ai l'impression d'avoir pu un peu plus m'explorer en tant qu'individu grâce à ça, et ouais, me poser des questions. En fait, je pense que c'est vraiment une dimension de développement personnel dans cette expérience-là, tu vois. Donc ouais, je ne sais pas, il y a tellement de choses.

En fait, c'est dur de nommer des choses, des impacts un peu indirects de cette expérience, parce que par exemple, le truc d'Isalis avec cette expérience professionnelle que j'ai eue grâce à elle, tu vois, c'est un impact un peu indirect du Kot Carrefour que je n'aurais pas eu sans le Kot Carrefour. Donc c'est très difficile à nommer. Puis à côté de ça, je ne sais pas, j'ai de très bons souvenirs de mes discussions avec les gens, des jeux en commun, des Nouvel An aussi, qu'on passait ensemble. Le Nouvel An étaient chouettes. Là, tu vois, comme on est en décembre, je commence déjà à me demander ce que je vais faire pour les Nouvel An, et je suis là en mode, ah, les années précédentes, j'étais avec plein de personnes.

Tu vois, ce n'était pas obligé, ce n'était pas forcé par... Je n'aime pas les activités qui sont forcées par le Kot, parce que je trouve que ce n'est pas naturel, tu vois. Alors que le Nouvel An, c'est souvent un truc qui se fait de manière un peu organique, en fait, tu vois. Il y a quelqu'un qui propose, et puis on voit qui est là, et puis ça fait l'impression que l'année dernière, c'était un des trucs les mieux, c'était un des nouvelles Ans les mieux réussis l'année dernière.

- Donc, oui, merci, Brandon, pour ton témoignage.

C'est normal, merci à toi.

Entretien 15 : Anne Chen

- J'aimerais bien commencer par une petite présentation de ta part, genre ton âge, tes études et aussi ton travail.

Bonjour tout le monde, je m'appelle Anne Chen. Je suis luxembourgeoise, je suis née au Luxembourg mais je suis d'origine chinoise. J'ai fait les études à Louvain-la-Neuve en langue romane, c'est-à-dire français et italien. Et maintenant, je suis prof de français au lycée de garçons à Esch au Luxembourg. J'ai 25 ans maintenant.

- Dans quelles années tu as vécu au kot ?

Donc c'était 2023 – 2024, un an.

- Et comment t'as rencontré le Kot Carrefour ?

En fait, c'était un ami, Pei Hao, il était au Kot Carrefour. Et il m'en a parlé déjà avant. Et après, Simon, il voulait venir au Kot Carrefour et il m'a dit qu'il y avait encore des places libres. Donc du coup, j'ai postulé pour venir au Kot Carrefour. Et il m'avait déjà expliqué que c'était un kot interculturel, qu'il y avait beaucoup de nationalités au Kot Carrefour et que, il y avait beaucoup d'activités à faire aussi. Donc, je me suis dit, allez, c'est parti, on va découvrir l'interculturalité.

- Qu'est-ce qui t'a motivé à vivre cette ce type d'environnement multiculturel ?

Disons que j'ai toujours été très curieuse. Et euh, j'ai toujours aimé découvrir de nouvelles choses. En disant que, en rentrant au Kot Carrefour, je me suis dit que je vais avoir accès à beaucoup des cultures et que je vais pouvoir lier des liens très forts avec beaucoup de gens de différentes nationalités. Comme toi un péruvien, et puis après un brésilien, avec plein de de cultures différentes.

- Comment tu penses que le Kot Carrefour permettent-il les interactions entre ses résidents ?

Le kot, il fait beaucoup d'activités. C'est grâce aux activités que ça permet de lier les liens. Mais après, il y a aussi l'espace commun, où tout le monde peut venir cousinier et manger ensemble et là aussi on a beaucoup de temps pour nouer les liens.

- Et tu dirais, c'est quoi l'impact de ton séjour ou kot sur le développement personnel et professionnel ?

Je pense que l'interculturalité, ça permet à tout le monde d'ouvrir un peu l'esprit. Et ça nous permet aussi de briser les stéréotypes qu'on avait. Et en apprenant vraiment à connaître quelqu'un de cette culture-là, on apprend aussi à connaître pas seulement la personne. Mais, aussi la culture avec. Je pense que c'est très important dans la vie quotidienne, avoir un esprit ouvert et de se dire que le stéréotype ce n'est pas forcément vrai, mais qu'il faut toujours à les creuser plus profondément.

- Est-ce t'as déjà eu ce genre de situation des stéréotypes ou des chocs culturels ?

Ce n'était pas plutôt des stéréotypes, mais j'apprenais beaucoup. J'apprenais juste beaucoup de choses parce que par exemple lorsqu'on a fait les pierogis avec Julia, voilà. On avait fait des pierogis avec Julia et là on a découvert comment on faisait les pierogis ensemble. Ça enrichit justement nos savoirs sur la culture polonaise. Merci.

- Tout à fait aussi de des plats chinois, non ?

Oui. J'ai fait découvrir aussi des plats chinois aux gens. Et ça permet de partager nos cultures.

- Tu es toujours en contact avec les gens que tu as rencontrés ici au kot ?

Oui, oui. Avec toi. De temps en temps, je reviens sur Louvain-la-Neuve, donc Youval, Myriam, j'en parlais de temps en temps. L'autre fois, quand j'étais en Chine, j'ai visité aussi Inès. Donc c'était très joli. Elle a fait des études d'un an en Chine. Elle est toujours là, là-bas. Mais je passe de temps en temps encore. Pour revoir les gens. Après, ce n'est pas loin de Luxembourg, c'est 3-4 heures quoi.

- Tu penses que, genre, quels sont les plus grands défis pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le kot ?

Les défis. La langue. Barrière de la langue parce qu'il faut bien parler anglais. Pour comprendre tout le monde. On vient tous de différents pays et tout le monde parle d'autres langues, mais l'anglais, ça nous permet de relier tout le monde. Et le français aussi, parce qu'on est quand même en Belgique, donc il y a beaucoup de francophones. Des groupes de francophones sont dans la cuisine par exemple. Les gens, ils doivent aussi faire un effort pour comprendre le français. Parce que sinon, ils n'arrivent pas à parler ensemble.

- Est-ce que tu penses que cette expérience t'a permis d'acquérir des compétences interculturelles ?

Compétences ? Non, Pas de compétence, non.

- Est-ce tu penses qu'il y a une relation entre le Kot Carrefour et tes résultats académiques ?

À me détresser, à chaque fois quand j'étais stressé, j'allais en commun, Et en me détressant, j'arrivais à mieux travailler. Et vu qu'on avait un « study room », on travaille tous ensemble. Ça m'a permis de me motiver aussi beaucoup. On faisait beaucoup de câlins.

Mais je demande toujours parce que si les gens n'aiment pas les câlins, je ne le fais pas.

Parce qu'il y a des gens qui n'aiment pas le câlin, c'est bizarre. Au kot de Chine, il y en avait une, elle n'aime pas du tout les câlins. Et elle me disait toujours, non, je n'aime pas les câlins. Mais après, je faisais, je t'attire la main.

- Tu penses quel sont les caractéristiques des étudiants qui étaient dans le kot pendant ton séjour ?

Je pense qu'on était tous très ambitieux. On a tous des buts dans la tête et on veut tous atteindre ce but. On est aussi très curieux, parce que si tu n'es pas curieux, tu ne vas pas dans un kot interculturel où tu apprends à connaître les autres cultures.

Je dirais ouvert d'esprit, curieux, ambitieux.

- Ambition de quel sens donc ?

Dans les études, dans la vie.

- Comment tu penses que se déroulent les interactions au sein du kot ?

Très bien. Parce qu'on était tous en bon entente, il y avait des groupes, mais ça allait.

Enfin, parler à tout le monde, quoi.

- Est-ce que tu as déjà eu un choc culturel ?

Un choc culturel. Je ne pense pas. Non.

- Pour résumer un petit peu l'entretien. Que t'a apporté cette expérience et quels sont les souvenirs les plus importants ?

Les souvenirs les plus importants, c'était tous les moments, où on avait des discussions très profondes qui nouait un peu les liens. Dans les repas, ça dépend parce que C'était un peu de moment un peu partout, au parc. Et puis au sport. Quand on tape sur la tête de quelqu'un, les moments drôles aussi.

Sinon, quand on partageait des moments ensemble au repas, quand on étudiait ensemble, et qu'on pouvait, tout le monde n'en pouvait plus, mais on continuait quand même à étudier ensemble et je trouve que c'est très précis des moments comme ça. Ou des moments où on partage juste un peu nos secrets. D'un peu votre voix aussi.

- Merci Anne et à bientôt !

Avec plaisir.

Entretien 16 : Faïda Mbuluku

- J'aimerais bien commencer par une petite présentation de ta part. T'as quel âge, ton nom, prénom, origine et tes études.

Bien, je suis Faïda Andreita Mbuluku. Originaire de la République Démocratique du Congo, je fais actuellement un master en Action Humanitaire Internationale. Avant ça, j'ai fait un master en sciences de la population et du développement. J'ai 26 ans. Voilà.

- Tu fais quoi maintenant comme travail ?

Je combine le nettoyage et le job au sein de l'université, au sein du cercle U, je suis student fellow dans le cadre du LLL.

- Et comment tu as rencontré le kot ?

Alors, j'étais encore à Kinshasa, je venais tout juste d'avoir mon admission à UCLouvain et des proches à moi qui sont néerlandophones qui vivent aux États-Unis. Mais c'est un couple dont le mari a fait, je pense, un Erasmus ou une sorte d'année à l'UCL 20, ici, et il a entendu parler du Kot Carrefour. Et donc c'est par lui que j'ai découvert le Kot Carrefour, alors que j'étais encore à Kinshasa, et j'ai entamé les démarches.

- Qu'est-ce qui t'a motivé à vivre dans ce type d'environnement multiculturel ?

Justement le fait que je sois étrangère. Et de me dire que j'allais me retrouver avec d'autres personnes qui aussi viennent de partout ailleurs dans le monde, était ma motivation principale. Je me suis dit que ça allait être une meilleure façon de m'intégrer en Belgique.

- Tu avais déjà vécu avec ce type de rencontre multiculturelle avant de venir ici ?

Non. Hum. Et t'inquiète si je peux le dire.

C'est vrai qu'au moment où j'ai atterri, je suis allée en Flandre avant, l'année n'avait pas encore commencé, deux semaines. Et en début septembre, en disons Mi-septembre, j'ai emménagé au Kot Carrefour.

C'était dans quelles années ?

- C'était en septembre 2023, jusqu'à 2025. Oui, enfin 2025.

Mais je suis toujours là en vrai. Même si je ne suis plus du côté étudiant, je suis toujours au Kot Carrefour.

- Tu penses qu'il a eu un impact de kot dans ta vie personnelle, développement personnel et professionnel ?

Oui énormément. Énormément et je pense. J'ai toujours pensé, dès l'instant où j'ai mis les pieds au Kot Carrefour, que je n'aurais pas trouvé mieux, ailleurs. J'ai rencontré des gens de différentes cultures, de différents backgrounds qui m'ont apporté énormément de choses. Par exemple, mon anglais c'est largement amélioré parce que j'avais à l'utiliser très souvent et à chaque fois, chaque échange était constructif. et amusant.

Je me suis toujours identifiée comme une personne introvertie, mais je suis parvenue quand même à surpasser certaines limites pour sortir de ma zone de confort. Ça c'est quelque chose de super, je trouve.

- Comment tu penses que le Code permet l'intégration des étudiants ? Comment il favorise les interactions des étudiants ?

La première chose à mon avis c'est déjà les conditions qu'elle impose pour pouvoir y adhérer. Contrairement aux autres kots, il y a des gens qui, pendant d'autres kots, généralement, on va disons, candidatés. Une fois qu'on est là, on vit sa vie au calme. Mais au Kot Carrefour, on va passer par un processus qui va vraiment nous pousser à donner de notre temps de notre savoir et donc le fait déjà qu'on est comme condition, la convivialité, c'est vrai que parler de condition, ça peut paraître un peu difficile, mais c'est très c'est des belles conditions la convivialité et il faut en parler lors de son entretien au début. Et le prouver tout au long de l'année et tout ça, c'est vraiment un mécanisme qui favorise les interactions et le partage de différentes cultures. C'est vraiment un appel quoi, dès qu'on s'inscrit on est conscient qu'on a le devoir d'être ouvert avec les autres, de parler. Et donc c'est automatiquement ça qui fait qu'une fois qu'on se retrouve là à 36 par exemple, Voilà, on s'ouvre les uns aux autres, on partage.

- Tu pense que cette expérience t'a permis d'acquérir des compétences culturelles.

Oui. Déjà en termes de communication. En termes de codes culturels. Ce qu'il y a, c'est qu'il y a des choses que je connais, des choses qui chez moi paraissent, pas qu'elles paraissent, il y a des choses chez moi qui sont totalement normal.

- Par exemple, chez moi, dire à une personne qu'elle a pris du poids, c'est un compliment.

Ici, tu ne le fais pas. Et par exemple. En dehors du kot, si je n'avais pas vécu le code, c'est des choses que je n'aurais peut-être pas comprises. Et ça me serait tombé dans la fin. Ça me serait tombé dessus comme ça et j'aurais peut-être eu des ennuis. Mais le fait de vivre dans un kot où par exemple on a des activités, comme la Taboo Night, on parle ouvertement de ce qui peut se dire et de ce qui ne peut pas se dire. Moi, ça m'a beaucoup aidé à être, disons que ça m'a fait mûrir, ça m'a rendu sage dans ma façon de communiquer avec des personnes qui ne sont pas de ma culture. De savoir observer avant d'agir. Pour ne pas dire des choses qui peuvent être choquantes. Et pareil, j'ai moi-même. Il y a des choses qui se font ici qui ne se font pas chez moi. Et juste trouver un équilibre sur comment naviguer entre toutes ces différences.

Moi, le kot, c'est ce que le code m'a apporté. Je sais que même si je devais me retrouver dans un autre contexte, je saurais faire face à ça, grâce à cette compétence que j'ai acquise au kot.

- Est-ce que tu as déjà eu un choc culturel ou une situation que tu as dû un peut négocier pour que résoudre ?

. Évidemment, j'ai eu des chocs culturels. J'en ai eu plein. D'autres, c'était juste de constater que les choses ne se font pas de la même façon que chez moi et puis c'est fini. Et d'autres, ça pouvait être des questions qu'on me posait qui me faisait remettre en question en tant que personne.

Bon, par exemple, il faut savoir qu'il y a des gens qui n'ont pas forcément la même même sensibilité que les autres sur certaines questions. Et qui peuvent normaliser certaines choses, comme je l'ai dit tantôt, il y a des choses qui peuvent être choquantes pour les uns et pas pour d'autres. Et donc, pour la petite histoire. Mon ordi était tombé. C'était en décembre. C'était bientôt Blocus. Mon ordi était tombé, il fallait que je le fasse réparer, ça coûtait les yeux de la tête. Et donc, le temps qu'il se fasse réparer, je squattais les ordis. J'utilisais les ordis des bibliothèques pour pouvoir étudier et tout. J'allais en bibliothèque. En rentrant, un soir, alors que j'étais crevée, je rencontre deux colocs dans le commun, je me suis dit, ah là, je suis crevée. Je dois à tout moment squatter les ordis de la fac parce que, j'ai juste dit ça, sur ce côté, ils ont dit la fac, parce que. Ouais, je crois que je n'avais pas dit pourquoi. Et il y en a, une qui me demande. Il n'y a pas d'ordinateur au Congo ? et il y avait l'autre qui était en mode super choqué et qui regardait. Qui me regardait. En appréhendant ma réaction. Il était choqué à cause de la question et il s'attendait à ce que j'explose. Mais je suis une pacifiste.

- Tu penses que ce moment-là, grâce à tes expériences ici, tu as su gérer la situation et réagir ?

Je pense que ça, c'est juste de nature. L'éducation que j'ai reçue chez moi. Je suis une personne pacifique. Et en plus, parfois, il faut savoir qu'il y a des gens qui disent des

choses sans mauvaise intention. Il ne faut pas toujours être sur la défensive, mais ça restait choquant. Ça a resté choquant qu'en 2000. C'était en 2023. Quand on est une 23 ? Une personne de cet âge, il se demande si, au Congo, il existe des ordinateurs. J'avais juste envie de dire non, je me suis inscrite grâce à des feuilles sur des arbres, j'ai dû monter parce que je n'avais pas le réseau. Maintenant, j'ai répondu normalement qu'il y en avait, mais c'était quand même sur le coup, je n'avais pas capté, mais en rentrant, en me posant, je me suis dit, mais, c'est quand même choquant que moi de mon côté, je doive me renseigner sur tout ce qui se passe chez les autres et jamais l'inverse.

Bon, cette partie, tu peux peut-être la mettre entre parenthèses et ne pas forcément la mentionner dans ton truc. Mais c'est pour ça que j'étais un peu choquée par rapport à tout ce qui s'était passé avec une personne. C'était intéressant parce que j'arrivais à comprendre Coucou ! Il y a des gens qui peuvent être malveillants et être racistes ou dire des choses méchantes. Mais dans d'autres cas, on doit juste faire appel à notre bon sens et à comprendre qu'on a différents codes et qu'on peut passer par d'autres mécanismes pour se faire comprendre. Moi, j'aurais bien pu faire un. Pensez à un problème. Et ce n'est pas la première histoire que j'ai entendue par rapport à mes autres amis noirs du kot. Donc. Mais voilà, ça s'est comparé à toutes les belles choses si on revient.

Toutes les belles choses que le kot m'a apportés, ça ce n'est rien. C'est juste une expérience quand même qui m'a marquée. Le kot m'a apporté plus de bonnes choses que de mauvaises, sincèrement.

- Comment tu penses que cette dynamique fonctionne au kot ? De vivre avec des gens des différentes origines et parcours ?

Déjà, ça ramène vraiment à la question de l'interculturalité. En soi, en fait, l'interculturalité c'est vraiment la rencontre active de différentes cultures. Donc par-là, j'entends que ce n'est pas juste la simple coexistence de différentes cultures. Donc ce n'est pas simplement le fait d'être là. Peut-être de différentes cultures, différentes classes sociales, économiques, et c'est fini, mais c'est vraiment. La rencontre active. Et on échange, on dialogue. Et moi, je pense que les simples faits de d'être justement dans cet échange actif de nos cultures. De nos différences, nous permet de de tenir, de d'habiter, de bien habiter ensemble.

Et c'est super important justement le fait d'avoir favorisé un espace de dialogue, d'échange, de partage. Pour moi, à mon avis, c'est vraiment la base. Autrement, ça ne m'arrête pas à marcher. Je ne sais pas si j'ai répondu à ta question. Si jamais tu peux la reformuler, je ne sais pas.

- Oui. Après aussi, juste pour te donner des exemples, il y a des gens qui me disaient, oui, j'ai rentré du boulot d'un job étudiant, tu vois, à 22 heures, soir, et il y avait des gens au canapé, des personnes qui voulaient sortir. Ils me disaient «

Pourquoi les gens ici ne sortent pas ? » Tu viens ici que pour travailler. » Donc on a tout géré pour venir ici, tu vois.

Je comprends, je comprends le mieux. Bah oui, je viens pour étudier, tu vois. Je comprends mieux où tu veux en venir du coup. Pour une autre petite histoire. Merci. Un soir je rentrais, j'étais crevée encore une fois et je me suis écroulée sur le fauteuil du salon. Et il y avait une coloc qui dit : Pourquoi tu rentres toujours la nuit ? » J'ai rigolé, j'ai dit : « La nuit, comment elle dit non enfin plus tard, quoi genre tout le monde a déjà mangé, je fais non, mais je travaille. » Maintenant, je comprends mieux. Quand on est là, on a différents privilèges. C'est aussi des moments de crise pour des personnes qui doivent passer par différents moyens pour venir.

Il y en a qui viennent vraiment pour s'amuser. Comme tu as dit, tu as parlé surtout du networking. Il y en a qui viennent parce que Louvain-la-Neuve est réputée pour faire les fêtes. Alors qu'il y en a qui galèrent pour avoir leur visa, comme des malades et Je me souviens qu'au début, quand je suis arrivée, à chaque fois qu'on me proposait d'aller en soirée, bon déjà ce n'est pas vraiment dans mes habitudes, mais j'avais tout le temps une excuse, je travaillais. À tel point que les autres ont arrêté de m'inviter parce que j'avais tout le temps une excuse. Et donc, ça peut être frustrant. Ça peut être frustrant de voir des gens organiser des voyages, partir en voyage tout le temps.

Faire des trucs et te dire que toi, tous les sous que tu gagnes, tu dois payer des études, payer à manger ou ta loge surtout, parce que c'est ce qui coûte le plus cher. Et donc, c'est vrai qu'il peut y avoir des frustrations. Mais. Tout c'est bien dosé par les moments partage qu'on a. La compréhension, l'entraide. Donc ça revient un peu à ce que je disais au début finalement.

- Quels sont les plus grands défis pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le kot ?

Bon, ça dépend du niveau d'étrangéité. Je ne sais pas si ça se dit, étrangéité. Mais tu vois, ça dépend parce qu'il y en a qui sont étrangers, mais ils viennent juste de France. Ce n'est pas très différent en termes de codes culture, je crois qu'il y a un mot avec code. Il n'y a pas beaucoup de différence pour ceux qui viennent de l'Union européenne, par exemple. Pourtant, ils restent étrangers. Contrairement à ceux qui viennent d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique du Sud. Et donc, généralement, c'est pour ceux qui vraiment viennent de l'extérieur de l'Europe, c'est vraiment justement la culture, je trouve, qui choque, qui peut être très choquant.

Moi, c'était déjà de me rendre compte que les gens ne sont pas du tout croyants. Par exemple. Alors que je viens d'un pays religieux, c'est-à-dire que là d'où je viens, tout le monde est croyant et que justement cette foi a été apportée par les Belges. L'Europe est arrivée à nous rendre compte que les églises sont vides. Ce genre de choses, les vêtements, la nourriture, euh. Et de voir ça comme ça, c'était quand même des choses. Ce n'était pas

non plus dans un sens négatif, quand même, mais ça reste des petits chocs. Petite différence que tu notes à chaque fois dans ta tête. Dans le mode de vie, mais pas forcément négatif.

- Donc, j'ai juste une curiosité aussi, parce que les habitants font partie aussi du kot. Comment ça fonctionne, les dynamiques ?

Déjà, ici, nous sommes la seule coloc. En dehors du code avec 36 étudiants, nous sommes la seule colocation. Le reste, c'est des familles et des studios. La dynamique ici n'est pas la même qu'avec les autres habitants. Parce que nous sommes vraiment la seule colocation. Par contre, c'est vraiment comme au kot, mais moins fou. Oui, on a un groupe WhatsApp, on a des auberges une fois le mois. On propose des actifs, c'est vrai que c'est moins, moins. Actifs comme au kot, parce que d'ailleurs aux kots il faut absolument les faire ces actifs qu'on propose, alors qu'ici on est vraiment flexible et on comprend que beaucoup on a beaucoup plus de responsabilités. Enfin, en tout cas, pour ceux qui ont des enfants et qui doivent travailler. Il y a beaucoup de doctorants qui ont beaucoup de responsabilités. Ce qui fait que voilà, on n'est pas aussi actifs que au kot, mais on en a quand même.

- Juste pour un petit peu résumer la lettre, tiens. Que t'a apporté cette expérience et quelles sont les plus beaux souvenirs ou les plus importants que tu as eus ?

Ça c'est difficile à dire. En deux ans, j'ai en deux ans, j'ai accumulé beaucoup de bonnes choses. Déjà, moi personnellement, il y a l'apprentissage. J'ai appris d'abord sur l'aspect vraiment personnel. J'ai énormément appris parce que vivre au kot m'a boostée, m'a poussé à apprendre des choses, mes interactions étaient à chaque fois constructives. Et donc, sur le plan personnel et intellectuel, moi le kot m'a apporté beaucoup de choses.

Et aussi des belles rencontres. Que j'espère garder pour la vie. Parce que là, par exemple, je peux dire que je veux aller en Italie, je sais qu'il y a quelqu'un qui pourra me recevoir. Ou en Allemagne ou en Pologne. Ce qui fait que, en plus de ma propre, disons, de mon développement personnel, ou de ma propre de mon propre épanouissement, il y a vraiment aussi les liens solides qui se créent et auxquelles j'ai été aussi témoin, par rapport aux autres. Et donc, il y a des très belles choses auxquelles j'ai assisté. C'est quelque chose qui qu'on ne peut oublier quand on est passé par là.

Même pour ceux qui viennent juste pour un Erasmus, si moi je suis sûre qu'ils sont, enfin, je l'ai vu. Ils sont marqués. On ne peut pas passer au Kot Carrefour et ne pas être marqué positivement. Ce n'est pas possible. Si ça arrive, alors c'est cette personne qui est le problème.

- Quelles sont les caractéristiques des étudiants que tu penses qui sont là au kot ?

Bon, là ce sera un peu difficile à dire. Mais, on en a de tout. Et ça, c'est ce qui fait toute la beauté du kot.

Parce que déjà, moi, j'aurais douté quand j'ai lu tout ce qu'on demandait, qu'il fallait proposer des actifs, qu'il fallait être. J'avais peur parce que je me disais, je ne sais pas faire tout ça. Mais de me rendre compte qu'on peut être là et être parfois dans son coin, c'est aussi une richesse. Et donc, on a vraiment de tout. On a des personnes très, très actives dans l'action, dans leur façon de parler. Et d'autres qui sont peut-être dans la réserve, mais qui sont des héros dans l'ordre. Qui travaillent vraiment dans l'ombre et qui font des choses dans l'ombre et qui donc, c'est en majorité, en tout cas, je suis tentée même de dire à 99%, les étudiants que j'ai rencontrés sont tous, conviviaux pour les autres, et bienveillants, surtout. C'est vraiment une caractéristique qui m'a le plus marquée. Les gens sont plus enclins à l'écoute. Et pas dans les jugements. Même si ça peut arriver, c'est normal, mais personnellement, je n'ai pas vraiment fait face à des situations où je me suis sentie jugée. Donc, c'est justement, vraiment, si je dois citer principalement une caractéristique, moi je dirais la bienveillance.

-Ok. Bon, maintenant, c'est tout. Merci beaucoup !

Entretien 17 : Laura Cuestas

- Me gustaría tener una presentación de tu parte, tipo que estudios has hecho, tu edad, etc.

Ok. Mi nombre es Laura Cuestas, tengo 25 años. Soy colombo-venezolana, tengo ambas nacionalidades. En Louvain-la-Neuve estuve estudiando francés y sociología, bueno, sociología y antropología.

- Qué estás haciendo ahora?

Vale, pues me mudé a Tenerife, España, y estoy estudiando en la Universidad de La Laguna. Sociología. Y pues nada, sí, estoy haciendo eso justo ahora. Estoy trabajando también como fotógrafa. Y también soy voluntaria en una ONG que brinda ayuda y asesoramiento a personas migrantes de habla hispana aquí en Tenerife.

- ¿Y cómo tú llegaste a Louvain-la-Neuve?

Yo llegué gracias a un programa que tiene la universidad que se llama Access2University. Gracias. Creo que Carlos también entró por esa modalidad. Es un programa que ayuda a las personas migrantes, ya sean solicitantes de asilo internacional o que ya tengan el estatus de afilados. Pues les brindan el acceso a estudios universitarios. Y sí, fue por ese medio que logré ingresar.

- ¿Cómo te contrastaste del Kot Carrefour?

Fue justo por medio ese mismo programa Access to University. Porque ellos tienen como un convenio con el Costa Refuge. Y cada año, ellos access university les envía como una persona que claro, que tenga como bajos recursos, que aparte viva muy lejos de Louvain-la-Neuve y le da la oportunidad de vivir como de manera gratuita o convencionada

durante todo un año. Entonces, pues, ese fue mi caso. Yo fui la seleccionada en el 2021. Para del 2021 al 2022. Entonces ellos mismos fueron a hacer esto. Me hablaron de un kot y todo eso. Y nada, así como conseguí el kot.

- Y tú dirías que antes de entrar al kot, tenías algún tipo de vivencia multicultural o algún tipo de background multicultural?

Sí, la verdad que sí, porque justo antes de vivir en el kot, A ver, yo llegué a Bélgica en el 2019. Y fue en el 2021 que llegué al kot y antes de eso, en ese transcurso de dos años, Yo estuve viviendo en un centro de refugiados en la zona norte de Bélgica.

Y claro, en ese centro habían personas literalmente de todas partes del mundo, de todos los continentes había gente. Yo convivía con ellos todos los días, cocinábamos juntos, hablábamos. No sé. cosas recreativas y así. Entonces claro, ya yo tenía como ese contacto. multicultural antes de llegar al kot. Por eso creo que también siento que encaje bastante bien. Porque nada, ya estaba acostumbrada a vivir con bastante gente. y que fuera gente de todas partes del mundo.

- En ese momento que viviste en el kot, ¿eras candidata a refugiada o ya tenías el estatus de refugiada?

En ese momento yo estaba en el proceso de solicitud. No sé si era como tal candidato o candidata, sino solicitante de asilo. Entonces, en ese momento estaba en el proceso de solicitud. Pero bueno, lamentablemente. Nunca recibí el estatus de refugiada, ya que me negaron. Procedimientos dijeron que 'Pues nada, me lo negaron básicamente'. Y fue por ese mismo motivo que yo decidió luego emigrar a España. No sé si sepas, pero aquí es un poco más fácil para los migrantes latinoamericanos legalizarse y todo eso.

- ¿Cómo tú crees que el Kot Carrefour permite o facilita la interacción de los estudiantes?

Yo creo que sería principalmente por medio de las actividades. Las actividades que, desde el principio de año, se planifican entre todos. Yo creo que ayuda mucho a que podamos interactuar entre todos y, aparte, conocer de la cultura de cada uno. Yo creo que también, si tuviera que decir un sitio en específico del kot, yo diría que la cocina y la sala. Son como el punto de encuentro y ayudan muchísimo. Aunque entre todos hablemos, algún tema de conversación, nos conozcamos más, así que no sé. Yo creo que diría así, las actividades en sí que se realizan paulatinamente. La cocina, el hecho de ir a cocinar, el hecho de ir a comer allí es como clave.

- ¿Tienes todavía contacto con la gente que conociste aquí?

¿Sí? Todavía y de hecho. Hay personas del kot que considero mis amigos, pero del alma que que siento que vamos a ser amigos toda la vida y que nunca vamos a dejar de hablar. Y es raro porque yo ya tengo tantos años por fuera de mi país. Y hay personas con las que

yo crecí y aún así ya nos distanciábamos por completo. Pero hay personas del kot que, a pesar de haber vivido tan poco tiempo juntas, se crearon un vínculo ya inquebrantable y hasta el sol de hoy seguimos hablando. Y son ese tipo de personas que, como que vamos a seguir siendo amigos toda la vida sin importar qué pase.

- ¿Cuáles crees tú que son los desafíos más grandes para para la gente que entrar al kot?

Yo creo que todo dependería si esas personas ya han convivido antes o no, con personas de otros países y Están acostumbrados a vivir en un sitio donde vayan a haber 35 personas más. Porque hay mucha gente que llega al kot y es como que, ah, no, vengo de un kot donde éramos 10 personas, 8 personas, o acabo de salir de la casa de mis padres. Y es como que, uff, llegar de golpe a vivir con 35 personas, yo creo que se puede hacer un gran reto para. para quienes apenas llegan. Pero al final sí, sí, justamente cuando llegó. Hay personas que son como muy abiertas, que te reciben con los brazos abiertos. Va a ser más fácil adaptarse y no vas a sentir que es un reto. Que va a ser un reto en sí.

- ¿Para ti hubo algún tipo de reto al momento de entrar al kot?

Yo creo que ya sería sobre todo algo personal, más que en general. Pero claro, yo justo venía de toda esta locura de vivir en un centro de refugiados. Y llegar ahora al kot era como que un cambio. A pesar de que era similar vivir con gente de muchas partes del mundo. Pero era como que estaba viviendo con gente que estaba estudiando, o sea, que estaba en la misma dinámica que yo.

Y el adaptarme a eso, y, no sé, para mí eso sí fue como un reto. Sonaba tal vez medio tonto porque, ay, bueno, ahora mucho más fácil, mucho más cómodo. Pero, no sé, era como cambiar de cero. La manera en la que hacían las cosas, la manera en la que me desarrollaba mi día a día. Y adaptarme a cómo es el ritmo de vida en sí en Louvain-la-Neuve, que yo creo que es totalmente diferente a cualquier otra ciudad.

- No entendí bien, porque tú vivías en el centro de refugiados con personas de todas las edades, de todos lados. ¿Y crees que en el kot eran solo, más que todo, estudiantes? Tenías que adaptarte al ritmo universitario, digamos?

Sí, sí, porque claro, vamos a decirlo también como para simplificar un poco, yo cuando vivía en el refugio yo estaba en estado de supervivencia, básicamente. Entonces era como que también había muchos conflictos allí, muchas peleas, muchas cosas. Y yo estaba como que en modo supervivencia y ya por fin llegué a un sitio. Como lo hablan en donde todos estábamos en una misma dinámica de estudiar, todos eran más relajados. Fue como que, uff. adaptarme a una vida normal me costó un poco al principio, pero eso ya fue por cosas mías en sí, no como por algo del kot como tal. Pero no bien fue un reto positivo. Lo vería yo de esa manera.

- ¿Tú crees que esta experiencia te ha permitido adquirir competencias interculturales?

Sí, yo creo que sí. No sé cómo desarrollarte bien la respuesta, pero sí.

- ¿Puedes darme un ejemplo?

Por ejemplo, el simple hecho de que no solamente con las clases de francés que yo recibía en la universidad en sí, sino el poder practicar francés con personas que vivían en el kot, con nativos belgas. Me ha ayudado hasta el sol de hoy. Que a veces yo brindo asesoramiento también a personas que vengan, personas migrantes de alguna parte de África que sea francófona. Y nada, como que puedo al menos comunicarme mucho mejor que como lo haría si solamente hubiera hecho el curso de francés y ya.

Pero el hecho de haber también aprendido francés con personas nativas. Creo que me ha ayudado hasta el día de hoy.

- Claro, porque me imagino que muy pocas personas en tu trabajo hablan francés, ¿no? ¿O se defienden también?

Ninguno.

- ¿Tú cuál crees que has tenido algún choque cultural durante viviendo aquí, en el kot específicamente? Y si me pudieras dar ejemplos?

Pero yo creo que el hecho de que los europeos en sí son a veces muy fríos y son como muy meticulosos. No sé cómo explicarlo, pero son como muy pragmáticos, entonces.

Yo soy muy latina, yo soy muy abierta, muy cálida, hago las cosas como me van saliendo sobre la marcha. Y ya luego están los europeos que son como, es que esto se hace así, porque es así, así, así. Claro, ya. Al vivir con personas que tienen como ese tipo, esa manera de hacer las cosas, a veces choca un poco, pero claro, sé que es por como ellos los han educado, lo que ellos han aprendido y luego la educación que yo he tenido. Tiende a chocar, pero creo que es lo mismo que cuando, si vivieras con cualquier otra persona, cada uno tiene sus costumbres y su manera de hacer las cosas. Pero creo que eso es de los choques culturales que he tenido.

O que también habían personas que, no sé, eran muy despreocupadas al momento, como que cociné y no voy a limpiar nada porque, bueno. Bueno, no sé si es algo cultural, pero cultural de su casa, no sé, como que, ay, no sé, en mi casa yo no tengo que lavar nada, pues voy a dejar eso aquí un rato y luego lo lavo, y ahora muchas veces habían peleas por eso. Creo que ese sería el único choque cultural en sí. Como Claro, yo soy un poco más relajada para hacer las cosas. Ojo, que yo siempre lavaba todo. Pero claro, había gente como que, no, es que esto se hace así porque es así. Y, ay, el ruido, por favor, no haga mucho ruido.

Porque no es que la música me molesta, no sé qué. Es como que, bueno, está bien. Pero creo que eso sería como lo único chico cultural.

Pues nada, al final era como que ok. Todos vamos a ceder llegar a algo en común. Me acuerdo mucho. Algo que pasó. Bueno, no fue conmigo específicamente, pero también

fue algo que me molestó a mí. No sé si tú conociste a Noeline. Sí, sí, sí. Bueno, no sé si Noelín todavía vive allí, pero cuando yo viví allí, Noeline odiaba lavar los platos, era como que siempre los dejaba allí o dejaba cosas sucias y los metía en la 'shame box'.

Y ahora, como que, marico, lava tu vaina. Y entonces, no sé si tú conociste a Kai, que era un chico de China, chino belga. Y él formó un escándalo en frente de todo el mundo, como que, ¡ah, cómo eres tan sucia! Pero, marica, yo nunca había visto a Kai. Pero nunca se molesta y no estaba, se volvió loco ya no aguantaba más y todos nos sentíamos igual. Y fue como que él le formó ese escándalo, que a lo mejor no fue la mejor manera de decirle las cosas, pero sí. La hizo entrar en razón. Y ya después de eso, pues ella la limpiaba. Y ya no me dejaba los platos allí sucios.

Pero al final todo, vamos a decir que siempre se resolvía como hablando, aunque en ese momento Kai no habló, sino que gritó, sacó su voz de noche, pero nada, yo creo que conversando siempre llegábamos. Como a buscar una solución, por ejemplo, yo tenía como un parlante en mi cuarto y a veces ponía música fuerte. Y al que me molestaba a veces era Ricardo. Y le decía, ¿Será que le puedes bajar un poco el volumen? Y yo, ¡ay, sí, claro! Y nada, y le bajaba el volumen y ya estaba. Pero sí, era eso.

- ¿Toda esta riqueza cultural que hay dentro del kot, esta diversificación de poblaciones. ¿Cómo crees tú que se desarrollan las interacciones dentro del Kot Carrefour?

Yo mientras estudiaba, yo al mismo tiempo trabajaba en un restaurante en Bruselas. Y era como que yo llegaba tarde en la noche, luego estaba en el kot como por la mañana. Y bueno, ese fue el último año. Pero no sé, igual. Creo que también es cuestión de uno mismo, de quién es quien se ve obligado a trabajar a la par que estudia. De comunicarlo, de que si alguien te lo pregunta. Oye, ¿por qué llegas tarde? No, bueno, es que estoy trabajando, pero me pasa esto, esto y aquello. Claro, porque uno no tiene lo que vamos a decir, la vida normal, entre comillas, que no existe una vida normal, pero como el estereotipo de vida que es como que hay: Mis padres me mantienen, voy a estudiar, me pagan el kot y solo tengo que estudiar y ya. Entonces, claro, hacerles entender que hay personas que tenemos una vida diferente a esa, que tal vez nos toca o más duro o más fácil. Pero hacerlo entender, yo por ejemplo lo comentaba, todo el mundo en el kot sabía que yo era demandante de asilo. Todo el mundo en el kot sabía que yo tenía problemas gravísimos en cuanto a lo de los papeles y todo eso, y que yo vivía como en un estrés de que no sé qué voy a hacer con mi vida, cómo voy a solucionar esto. Y ya yo entendía.

Y se interesaban y me intentaban apoyar y los que estudiaban Derecho en el kot, como Hugo e incluso Noeline. Marica, ahora que se ponían conmigo, vamos a ayudarte a revisar en la ley qué dice aquí y cómo se interpreta esto que te acaba de decir el juez o el abogado. Abiertos a ayudarte, pero eso no hubiera sucedido si yo no hubiera explicado realmente, si yo no hubiera dejado atrás esa vergüenza de decir qué era lo que pasaba en mi vida.

Hubo un tiempo donde sí me quedé callada y era como que Yo sentía que me estaba ahogando y no le estaba diciendo a nadie y se me notaba por fuera y todavía no. Por

ejemplo, el último año. Hubo una parte que no pude seguir estudiando. Solamente estaba trabajando y ya. Y me preguntaban, ¿Laura? ¿Qué tal vas con los exámenes, y yo? Ah, no, bien, bien.

Y ellos dijeron que si necesitas ayuda con algo, de que no entiendas algo en francés, avísanos y te ayudamos. Y yo, no, estoy tranquilo. Pero ya luego fue como que dije la verdad y todo el mundo era como que, bueno, marica, nos hubieras dicho antes y no te hubiéramos agobiado con preguntarte a cada rato sobre exámenes y eso sabiendo que no estás estudiando. Pero yo creo que A ver. A los europeos en sí, o a las personas, ni siquiera solo a los europeos, a las personas que tengan como ese estereotipo de vida normal les va a costar aún más entender que van a haber personas de su misma edad. Que estén trabajando al mismo tiempo y que estén llevando un ritmo de vida mucho más pesado. Pero creo que si uno lo comunica, lo dice.

Hace que ellos entiendan. Ya como que esos prejuicios o ese o esa incomprensión va a quedar de lado. Al final yo creo que todo se resuelve hablando. Si tú dices, les intentas explicar, lo van a entender. De la misma manera también se quedan de lado. Por ejemplo, los prejuicios racistas, o de que, porque yo no sé si a ti ya te pasó allá en Bélgica, que alguien te diga como que, ay, eres latino, pero allá hay internet, allá en tu país hay no sé qué. Entonces claro, uno le da rabia, uno se indigna, pero bueno, vamos a tomarlo por el lado bueno. Vamos a pensar que esta persona no sabe nada de verdad, vamos a explicarle y tal vez luego de explicarle la persona va a estar abierta a entender realmente y ya no se van a repetir esas cosas.

No sé si eso responde bien a tu pregunta.

- Sí, sí. A mí me han preguntado si el arroz es blanco en Perú.

Me acuerdo mucho que una vez, no sé si tú conociste también a Mauri, Mauri era un chico de Cabo Verde. Yo estaba hablando con él en la cocina y luego llega Maita. Y Allí Mauri estaba como recién llegado. Yo no sé cuál era la cuestión, si era que Marita no sabe de dónde era Mauri. Y pues Mauri es de unas islas que quedan en África que se llama Cabo Verde. Y Marita le pregunta, ¿de dónde eres? No, de Cabo Verde. Esos son unas islas, no sé qué. Y Maita dice, ay, yo fui para Curaçao, bellissimo. Y nosotros como que, marico, Curaçao, que en América Latina no tienen nada que ver con todo.

- ¿Cuáles crees tú que son las características entonces de las personas que viven en el kot, de los estudiantes que pasan en el Kot?

Algo en común entre todos. Yo creo que a pesar de que haya personas que al principio les cuesta un poco convivir o relacionarse con los demás, saben que siempre van a estar abiertos a relacionarse. incluso personas que sean muy introvertidas. Van a terminar. abriéndose un poco y Y hablando y conociéndose con los demás. Porque al final es que es un lugar para que tú convivas, si no, pues te buscas una habitación y ya está.

Pero a medida que vas participando en las actividades, pues te vas abriendo. Yo creo que algo en común entre todos sería todos buscamos amistades allí, todos buscamos conocer un poco de alguien más y aparte, que sí, he estado bien claro de cuál es el objetivo del kot en sí, que es la interculturalidad. pues claramente vas a tener que estar abierto. Gracias. a conocer de personas de otros países, de qué hacen en su lugar de origen y así. Entonces yo creo que el ser abierto con los demás sería algo en común que tenemos todos los que amamos al corazón.

- La última pregunta para resumir un poco todo lo que hemos conversado. ¿Qué te aportó esta experiencia en general y cuáles son tus recuerdos los más remarcables e importantes de esta experiencia?

Pues yo creo que lo mejor que me pudo haber aportado fue amigos. Y como ya te lo dije al principio, amigos, que yo sé que van a ser para toda la vida. Aparte de. no sé, conocimientos. No, yo me iría siempre por la gente. Total, los amigos que logro hacer allí. Y incluso gente que no llegó a ser mi amiga tan cercana, pero siempre hubo gente que hacía las cosas de corazón. Hasta, bueno, no sé si todavía trabaja allí Silvi. Y era tan cercana, tan amable, no sé, como esa amabilidad, ese amor de todos, así sea que no fuera como tu amigo súper cercano. Yo creo que me quedo con eso la verdad. Y ya, como, bueno, no sé, te tengo que decir como, algún recuerdo en específico de ti o como.

Ahora los únicos momentos que se ven a la cabeza son como fumando hierba con Mauri, con Ryan. Ahí en el kot. O bueno, me gustan mucho las fiestas que hacíamos en la sala polivalente. Eso estaba muy chévere o que a veces hacíamos fiesta y como que no terminamos de pedirle permiso a Ricardo y solamente cerrábamos bien las puertas y que nadie saliera y silencio absoluto afuera. No sé, eso me parece muy gracioso. Sí, porque ya no pueden hacer fiestas. No, claro que sí. Creo que podemos, pero no las hacemos. O sea, creo que no.

Yo creo que sí, lo de las fiestas que hacíamos. ¿Cómo se llama esto que hacen cuando recién inicia el semestre? El Rally Kot, uff, eso está muy divertido. Eso es muy chévere. Allí tengo muy buenos recuerdos. Muy chévere, muy chévere. Y de resto. Me acuerdo mucho una vez que hicimos espaguetis con Hugo, que Hugo trajo de casa de su nona italiana una máquina de hacer spaghetti como tal. Hicimos la masa entre todos. Eso fue muy bonito. Y uff, también cuando hacíamos ¿Cómo se llama? El día de muertos. Un año lo hicimos con una chica mexicana que se llamaba Aranza y luego el otro año lo hicimos con Aremi.

Y claro, siempre invitando a, se me olvidó su nombre, el chico mexicano que vive entre los habitantes. Tiene a su esposa belga, que es su nombre. Adrián. Ah, ya, sí. Y me gustaba mucho cuando hacíamos Día de Muertos, era como muy especial, muy cercano y todos lograban conectar, incluso personas que no son latinas y todos conectaban muy bonito. También me acuerdo mucho en la sala polivalente ponernos a tocar guitarra y a cantar, a tocar el piano junto con Alex, con Carlos, con Luis. Y ya no sé, eso era muy lindo.

Pero no sé, ahí te dejo ese recuerdo.

- Entonces, ¿tú estuviste cuántos años al final? Tengo dos años. Hiciste actividades también de Colombia o no mucho?

Hicimos una Latin Week. El primer año que estuve allí hicimos una semana latina. Un día fue como de comida latinoamericana. Yo hice como 45 arepas con carne y con pollo. Literalmente una cosa así. Aranza preparó, yo no me acuerdo, tacos. Y pusimos como películas latinas, música latina obviamente una fiesta. Eh. Ay, yo creo que uno de mis superaportes al kot ha sido también enseñarles Bad Bunny. Yo lo ponía todo el tiempo en el televisor y ya todo el mundo sabía quién era Bad Bunny, ya se empezaban a saber las canciones. Y a veces ponía salsa, ponía merengue y a todos se ponían a bailar. Incluso si estuviéramos en pleno mediodía almorzando, yo ponía la música y dije, 'venga, para que aprendan, no sé qué'. Y los ponía a bailar y tal.

- Yo creo que la Y ahora la gente que escucha Bad Bunny o que Como ahora es un artista mundial, súper conocido. Suena por ahí el Bad Bunny, ¿se acuerdan de ti?

Sí, puede ser. O dirán, ay, ahora Bad Bunny es muy conocido, pero yo gracias a mi amiga Laura lo conocí antes de que todos lo amaran. Sí, eso es parte también de la interculturalidad.

- Bueno, creo que esas son todas las preguntas que tengo. Y la verdad es que muy interesante todo lo que me has dicho. Muchas Gracias!

Entretien 18 - 19 : Miriam Witte et Gregorio Morra

- Now I would like to have like a little introduction of you guys, like your name, age, nationality, what have you studied and also what are you working on, nowadays?

Gregorio: So, I'm Gregorio. I'm 26 years old. I'm Italian and from Milan and I've studied. In Polytechnical of Milan and UCLouvain for civil engineering. With a master of structures and currently work as a civil engineer in uh, a Swedish company which is named is Sweco as a structure designer, in the infrastructure department.

Miriam: I'm Miriam. I'm 27. I'm German and Irish. I studied clinical psychology in Germany at the University of Regensburg and in UCLouvain for two semesters. And right now, I'm working as a clinical psychologist in the psychiatry for children and adolescents and um in also in part-time I'm doing a PhD project also in the same area.

- Which year did you stay in Louvain la Neuve?

Miriam: For me, sorry, I stayed from I think from septmber 23 to 24.

Gregorio: I studied in Louvain-la-Neuve between 2000 and ... 2022 to September 2024. 20, 24 okay and so two years.

- How did you how did you find the kot like how did you hear about the kot and decide to come here?

Gregorio: I discovered about the cut because i had a friend from my scout group. we did an Erasmus in Louvain-la-Neuve, studying psychology and he randomly found on a facebook group that was Carrefour and i randomly discovered that he was there in Erasmus, so he suggested me to apply for this super nice Kot.

Miram: When i arrived at Louvain-la-Neuve i went to another kot which accepted me but i didn't like the place. and then I met Katarina, another Erasmus student, and she was living in Kot Carrefour and told me all about it. And since I was looking for a new place to live, she said, 'Yeah, there's one space left.' Then I applied, and I was lucky to get in.

- Do you uh you were like motivated by this multicultural environment, or you were more trying to find a place to live in Louvain-la-Neuve?

Gregorio: For me, it was. No, I was motivated. I was motivated. Because of my friend, who told me it was really worth it. So I definitely wanted to go to Kot Carrefour. Also because, for instance, I was thinking of someone in UCLouvain logement. I moved quite in advance because I was told that it was difficult to find. So. Luckily, I had another option, but no—I always motivate the project, seem to be really cool.

- Sorry, do you have already an experience, multicultural experience before coming to the Kot Carrefour?

Miriam: For me, I think it was both. I really needed another place to live because the other one was crap. But I was also really motivated because Katharina took me to the Kot, I met Gregorio, I met Matheus, and I well I had experienced an intercultural experience before and I loved it so I was really keen on getting the place in any case also because of the offer of Kot Carrefour.

Gregorio: For me, I did an exchange during high school and there I met plenty of people from random nationalities. Eh. No Italians, which was great. So I thought it was cool too. Re-experience something like that. It was in a different context.

- How do you think the Kot Carrefour allows people to interact or to integrate the people when they arrive for the first time to Belgium or LLN?

Miriam: I think it allows you to integrate really fast into a Louvain-la-Neuve like the vibe because there's always a lot of people. I liked the idea that it's like half Belgium, half international. So, you meet locals and also you're introduced to the Belgian culture. All the time someone knows something that's going on, so I guess you can be integrated pretty fast at least into the student university environment and run on a fourth floor.

Gregorio: I agree. Honestly, I agree. It's a nice balance between international Belgians, so uh yeah, this formula of having half people from the spectrum is also allowing the international not just to stay among them but to get to know you know local traditions.

Yeah, like. I go Maita's farm. Mm-hmm. This is just an example, but. I don't know. I think, if you just have the international side, it's great— you get to know so many people from different countries. But you would miss, maybe, the host country. While this is really nice, I think it's great for integration. Integration should be everywhere, like that in societies.

- How do you think the Kot Carrefour has an impact on your current personal and professional development?

Gregorio: A big impact. A big impact because thank to. First you have to organize a set of activities everyone while you are kind of asked to organize and put yourself like challenge yourself in organizing activities, so uh, little things like also being the treasurer or uh, do the interviews. I mean, it demands a bit of engagement, maybe not like the other kot, but It demands a bit of organization. These kinds of things, in my opinion, are always useful to find a good job. So this first aspect.

Second aspect, I don't know because you know, you know people who are different from you. to accept. For instance, and in a job, you super often meet people who are not from your or context or people who have different ideas even so i think it's important, it trains you to rule, to socialize. and work in an environment which is diverse, i guess.

Miriam: For me i guess core point was like um learning to speak French, so I improved my French a lot. But also, I needed to learn the background of all the housemates. Especially for me, I don't know— it was really interesting to meet the people who were from Africa because it helps me in my work now to understand a bit what's going on in their countries. Because we have a lot of patients, where not the majority, but still a huge minority of refugees.

We are treating and they're from Africa, so it helps to understand what's their reality, the way they came to Europe and what challenges they have when they're settling into a European country. Yeah, I don't know. For me, it helps a little to also understand that they speak French to notice it helps me because a lot of my colleagues they don't know that people from this in this country speak French. They're always like, 'How do you know all of this?' I'm like, 'I don't know.'

- Do you think there's a characteristic of the people who live here in the Kot? What is the characteristic of the people who live here in the Kot Carrefour? How would you describe them?

Miriam: I guess you need to be open-minded because if you're not open to getting to know new people, you wouldn't go there too much, probably. I guess also you have some values you share, like how you engage with people or interact with them. I don't know, maybe expect from society or what you want to give for the society.

Gregorio: They want to I mean, curious people. People who are interested in, curious and challenging people. So, people got interested in the others. I think already actually. Being an international and going abroad it means already that you are pushed to you know to be curious on that but yeah.

Maybe for the Belgians I would say that they are They are curious and wanting to get off. People. What is out of the box, you know? Okay. And also engage people because I mean, if you don't want to go that way, I don't think it's your spot. It's not, doesn't have to, doesn't have to be as it is, but in general, you know? Take care. Okay, let's cook a dinner together. Oh. Let's go to the gym together. You want? Be a bit of a case that might have been otherwise, you just isolate yourself

Miriam: A lot of people who had like two nationalities or lived in two countries already if you think like of Maita And Me, Simone, he was between two nationalities. There's plenty more who like knew how to live between two different cultures also.

- How do you think? What do you think are the challenges for the people, especially for the international students, in particular who join the Kot Carrefour?

Gregorio: I think it could be, that is a I challenge it. I mean he's not Depending on the kot Carrefour, so it's a challenge due to the fact that you are on Erasmus. Whatever it is. Yeah. In these challenges, so first first of the language first mega challenge. At least it was the case. Because maybe for the French speaking, this problem is not really there. But for me, the language was very difficult and the Kot Carrefour help me a lot on that. Which again, it was also good for my professional life. I think also answering previous questions.

The other challenges I have is cultural shocks. For me also it was challenging because it was the first time. That I was living in a home not with my family. But I don't know if it's that linked with the Kot Carrefour. I was just for me the first timeout of home, with all the thing that counts as a consequence

Miriam: Yeah, I was also thinking about like maybe for people who are living abroad for the first time. Being homesick in the first couple of weeks or months maybe. But maybe we're getting to the Kot Carrefour. Adjusting to the size of the kot like if you're in the kitchen and there's like 15 other people cooking. And the noise in the living room maybe. especially for people maybe who are more introverted or whatever. Could be something to adjust

And like finding your own rhythm in the Kot. And your way around it, I don't know.

- Do you think this experience allows you now to have like an intercultural competence? I think you already answered this, but if you want to say something else.

Miriam: Well, I guess yes. Maybe to give another person more space to explain themselves, because you know, there might be something else. If people are showing a certain behavior and you're like, 'Why is this person reacting like this and then maybe you're thinking, 'Oh, maybe because the person is from Latin America.', it will be more dramatic, I'm joking.

Or if you're upset in German, someone is late, and you're like, 'Okay, this people from another country, and people in German are on point or on time, and other people are just not. So, of course, I think you have like this thought relating it to the cultural aspect, which others would not have and they would just be upset with the behavior. I don't know, crip the friendship or whatever. I had to bring up this example.

- If you have experienced any cultural shock living in the Kot Carrefour, and if you have any tense situations that you have to negotiate or discuss or dialogue?

Gregorio: I think the cooking aspect is cooking, I saw some things been cooking would have changed nations after what I saw. But negotiate, no. I feel like Kot Carrefour allows you to have your personal space. So, if I was just not keen to see certain kind of food I would have just gone.

I feel that you have to be quite adaptable. There are certain common spaces, Living with 36 people. Everybody cooking different things. It's quite messy sometimes. It's true, you have to negotiate somehow, for instance when you have to send some messages in the group: guys the kitchen is dirty so you have to You can try. make the other be aware because i guess not everybody has the same cleaning standards.

The notion of clean is different. every culture or in every home. the way you cook.

Miriam: Actually, I guess I would have said the same. Like the cooking, but for me, it was rather like how certain meat was processed or whatever food was lying around raw in the open.

And I was like, 'Bye.' What? In Europe or maybe in Germany, we don't process the food this way. Um. But, like, I didn't negotiate about it because it was, like, 'Why would I negotiate about it?' Just leave the person to do their stuff.

The cleanliness, definitely, for me, was a point. But I don't know if it's like. At some stage, it's something cultural, but I think it's also personally, like how every person likes their cleanliness, because I know that friends in Germany or former roommates of mine in Germany were not as clean as I am. So, I guess it's like. Two factors that's like I don't know how to say, go into this.

And for me, I guess I had to adapt to the times. Like when we were saying we'd go out. Thank you. And we said, like, okay let's go like around 10 and we left at 12 and I was like, Jesus Christ, why. Oh, man. Could leave maybe up to 11. When I got used to it, so I had nothing else to do, so it was fine.

- But if you see, like, I'm not expecting you to negotiate like uh to to resolve some huge conflict like I was talking about. Daily negotiations you know, like when you perceive, like the other person was late, and the other person can make an effort to be earlier next time. You know, this kind of thing, yeah.

Miriam: But I just i didn't see any sense in bringing it up because I knew, with many people, it wasn't possible to, you know, say, like, maybe, maybe sometimes, when I met with like one person, I would say, 'Okay, let's meet around seven and in my head, I would have said, 'Eight,' but I just put it one hour earlier because I knew it would take that much time in any case. It's a private negotiation, maybe.

- How do interactions develop in the in the Kot Carrefour with such a diverse background people?

Gregorio: I think the cool thing about the kot is that yeah since you do all the activities together it's a bit like in the scouts you know. The aim is to be all kind of equal. In the moment you are you're doing that activity or you're the kot.

But it is true I feel like at the end It's true. We tend to stay with people who are similar to us somehow. On a long term I feel like maybe I don't know for which reason also because maybe you have the possibility to travel, to have more opportunities in different aspects. What do you mean by Global South? Because, for instance, with you guys, we managed to do a trip together.

- For example, I will tell you answers of for example people that I interview that comes from for example Africa, Lebanon or Laura that comes from Venezuela and she's a political refugee. She was living here. So, from their point of view, do you have, like, have a struggle living here and having, like, a social life? Because they had to work at the same time. They have to really pass their courses because they are obliged to. They have no option— they cannot come back during the during the Christmas party, for example, or during the weekends, like the Belgians. I don't know. learning process about realities in different parts of the world. For example, they perceive as the Erasmus students or the European students come here as just to party and to enjoy to have a better networking, and that's it. But you guys living at the kot—I don't have to realize this kind of different realities of people?

Gregorio: But it's true also for instance, when we did the trip, and you were saying that these are countries where I could go, these are other countries where I cannot, because of your visa, and something that maybe we are not aware or we're not even, you know, because we're just lucky that we can go to all European countries quite easily. But still, we did manage to do to do something together, but it's—I feel like, very often maybe you would propose to some people, let's go out and do something together, and maybe yeah, because of the reason that you were seen before, uh, these people would not be that keen to you know party all the time or because they have other objectives. And for sure a

European, who does an Erasmus is more the experience rather than get in good grades on average.

Miriam: I think I would agree with Gregorio more or less. Like I was aware of the differences. For example, what was the name? Faida. She was like studying all the time. Like she was in the room next to me, and I was trying to offer like to do something, but she was like, 'No, no, probably because she needed to finish on time and everything.' But it didn't like to stop me from having my Erasmus experience, you know.

So yeah, of course, there's a difference. Also, in like our financial situation. Among the kot, like for sure, European people had much more resources and like going out, going partying, enjoying life, going for dinner or whatever than the other side, because others also needed to pay for tuition, which we didn't have to as a Erasmus student. But I was aware of these aspects. In my situation, in the kot, I couldn't change anything for it, you know.

Gregorio: Yeah, it's like sometimes you will say it's just a bit of a pity because, yeah, you realize that you didn't get to know certain people. I don't know for example Ortega, he was super cool when we were doing activities and stuff, but then I never saw him coming out with us.

But maybe it was also him, Not really wanting to go out with us. Or maybe he was not feeling comfortable, or I don't know— it could be plenty of reasons. But at the end of the day,

Miriam: And I guess also like, what was maybe a difference for us Europeans was like the literacy with which we spoke English, compared to like the refugee, like the girl from Venezuela, which was there when we were there, she couldn't really speak English, so she couldn't only connect to Spanish-speaking people.

I'm only can say: Hola, como estas? But I couldn't really connect with her even if I wanted to. For me it was a really interesting insight was, Anne, and like, I mean, she was, her parents were from China, but she did she grew up in Europe. But for me, it was really shocking to know that her parents still wanted a forced marriage for her. I knew this existed. But I didn't know that it really was a reality for immigrants from countries where there's still forced marriage. Parents were still doing it in Europe, yeah.

For me it was a bit of an eye-opening how other cultures or countries or even European countries, they keep it in a secret if they have a partner or how open are my parents about it if I'm not married to this person yet? Do they even know I have a partner? Do I tell them or not? Do I keep it a secret, like all this kind of stuff? Because in Germany, it's like, 'No one really cares.' People are just happy if you have a partner, if you're happy. That was really interesting for me to see.

- How did you consider this experience? What are the most beautiful memories that you have from it? You can mention one.

Gregorio: What do I have? Take back from Kot Carrefour. I've always said, when I said I lived in Louvain-la-Neuve, that my experience, because of Kot Carrefour, changed totally, like how I lived in Louvain-la-Neuve changed really those two years. So, I'm really grateful for that and I will keep apart from all the things like personal developments and friendships that are there, really good memories, and one that it comes in mind. Quite a lot, but like specific events, like the Indian day or the Turkish day, they were really fun, honestly. And I have great memories. Yeah. We recently looked at some pictures like that. When was it? We read. Took out some pictures like that. Of those moments, and it was amazing, great memories, yeah. And it's super nice to see all these people from different countries all together, like. It feels, you know, like the ideal advertisement on the TV where you have the white, the black, showing all this diversity.

Miriam: Like the picture at the beach in Albania with all the different flags. Oh. But that's, that's amazing. Around okay. Thank you. I love how we work complementing each other in Albania, you know, like each one of us has different things to contribute to the trip.

I guess my conclusion was I always wanting to have an international experience like that.

I'm sure I going to move abroad again at some stage in my life, like I know that I just love being in an international environment. And well, the funniest experience. I guess, like all this activity, evenings.

For me, I guess was the trip to Amsterdam, because it was like my closing weekend also being with people from the kot and um, Seeing that even if you travel and are in a completely different environment, you still get along really well and you have a good time, to manage to move around the city and whatever I don't know, I really like that.

- Yeah, well, guys. I think it's all. Thank you guys!

Entretien 20 : Kaixing Shen

- Donc, oui, j'aimerais bien commencer par une petite présentation de ta part, ton âge, Origine, Travail et des études.

Donc moi je m'appelle Kai, j'ai 29 ans. J'ai étudié à Louvain-La-Neuve en Économie et Gestion. Et pour le moment, je travaille dans les assurances. Je suis belge d'origine chinoise.

- Dans quelles années t'as vécu quoi ?

2019 jusqu'en 2022. 3 ans.

- Et comment t'as entendu du Kot Carrefour ?

En fait, j'ai une amie du Kot Manga qui avait koté là-bas après et c'est elle qui m'avait conseillé de poursuivre là-bas parce que le projet était chouette. C'était vraiment une

bonne ambiance, etc. Et à ce moment-là, j'ai cherché un logement, j'ai postulé et j'ai été pris.

- Qu'est-ce qui t'a motivé à intégrer ce type d'environnement multiculturel ou tu as déjà eu des expériences multiculturelles avant ?

Alors oui, comme j'ai fait partie du Kot-e Chine avant. Je crois que j'ai déjà eue une partie, peu culturel, interculturel. En plus entre l'Asie et Belges. Mais moi, en voulant m'intégrer au Kot Carrefour, c'était vraiment pour aussi voir d'autres cultures. Et également, comme je suis assez intéressé par les langues, essayer d'apprendre plus sur les langues des autres, aussi tout ce qui s'avère à la nourriture, etc. Donc voilà, c'était vraiment un projet qui où j'étais. Ils me mettent du mien. De mes origines chinoises mais aussi de ma nationalité belge. Merci. Mais également d'en apprendre aussi des autres.

- Comment tu penses que le kot Carrefour permet l'intégration des étudiants ? Favorise les interactions entre eux ?

Le fait que le kot a une salle commune, ça fait que les gens ne soit pas forcé à parler entre eux mais ça engage les étudiants à parler entre eux à voir ce qu'ils mangent. Il y avait aussi la télé dans le commun, du coup ça permet également de montrer aux autres en fait des vidéos ou des références qui sont propres à leur culture. C'est ça que je trouve que c'est bien, en fait parce vraiment les autres étages c'est pour qu'ils vivent et la chambre, mais le commun, le fait qu'il a une seule commune, c'est ça qui est qui fait que les gens interagissent entre eux. C'est vraiment ça que je trouve chouette.

- Quel a été l'impact de ton séjour au kot sur ton développement professionnel ou personnel.

J'avais déjà avant, mais ça permet aussi de comprendre un peu la vision de l'autre personne. On peut souvent avoir des biais personnels, culturels, qui fait qu'on est vraiment sur notre idée et on pense que voilà, ça c'est notre idée. Mais on ne sait pas que l'autre personne peut-être à une culture différente et a d'autres idées et peut-être une autre vision en fait de certains projets ou de ou de certaines relations en fait. On voit souvent ça avec ma compagnie, qui est plutôt trilingue. Et qu'il y a aussi les flamands et les wallons. On voit aussi ça entre les flamands et les wallons. Donc souvent, on doit s'adapter à leur culture. Ou le fait que le comportement de quelqu'un reflète en fait tout sa communauté, du coup à lieu de se dire ah ok, la personne est froide ou quelque chose comme ça, mais non il faut penser que en fait la plupart des gens qui culturellement sont plutôt distants au premier abord, mais peut-être ça va être plus amicale par après. Alors que, pour l'autre communauté, c'était ça la base.

- Donc tu dirais que tu as acquis des compétences interculturelles maintenant grâce au Kot Carrefour ?

Euuuuh En fait, comme je côtoie souvent des personnes d'autres cultures et d'autres régimes, il y avait déjà un peu avant, mais je pense que le Kot Carrefour a vraiment renforcé cette vision multiculturelle. Parce qu'il y avait vraiment d'autres nationalités,

d'autres origines, d'autres cultures, d'autres religions également, où on ne côtoie pas souvent avec eux. Et je pense que ça a vraiment renforcé, en fait.

- Tu es toujours en contact avec les gens qui t'ont rencontré ici ?

Oui, oui. On fait encore des soirées ensemble, des activités ensemble. Mais ça c'est plus entre les Belges ou les personnes qui sont restées en Belgique. Mais les personnes qui sont parties de la Belgique, j'ai eu un appel avec une espagnole il y a un mois, je pense.

Mais sinon, c'est à peu tout.

- Tu parles espagnol ?

Non, mais je parle en anglais avec elle, on se comprend bien.

- Selon toi, quels sont les plus grands défis des étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le Kot Carrefour?

Je dirais l'administration. On a quand même beaucoup aidé les étudiants à naviguer, que ce soit en Belgique ou avec l'administration belge. Il vraiment faut savoir ce qui il faut faire parce que les documents sont souvent en français et on les aider un peu à naviguer là-dedans, et également tout ce qui est la vie quotidienne à Louvain-la-Neuve.

Comme acheter les choses. Également comment voir ses cours, son horaire, etc. Donc voilà, ça aussi, c'est un peu le quotidien d'entre eux. Aussi des conseils pour les voyages, etc. parce qu'ils sont également intéressés. Mais voilà., je crois que ce n'est pas forcément celle-ci qu'on peut faire au Kot Carrefour. Mais le fait qu'il y ait des personnes qui sont là depuis longtemps, on peut facilement les aider sur ce point-là.

- Tu penses qu'il existe une relation entre les codes et l'université, genre. Si ça influence quelque part tes résultats académiques, des études ?

Non, je ne pense pas parce que pendant les périodes d'études, on se soutient fortement ensemble. Donc je pense que même ça a plutôt peut-être renforcé. Le fait de mieux se concentrer, communiquer ensemble, il y a vraiment un environnement d'études. Je pense que ça a plus aidé pendant le blocus, d'être plus sérieux et de vraiment se soutenir entre nous a été plus efficace, que si on était tout seul.

- Vous faisiez aussi les blocus au « Study Room »

Oui, au Study Room. Enfin, les deux. La salle polyvalente, c'est aussi la study room où on fait des sessions d'études ensemble. On faisait des pauses ensemble. Une personne avait des problèmes de maths, par exemple, et il pouvait dire à l'ingénieur de la salle, oui, est-ce que tu peux m'aider pour certains points de maths, etc. Il y a vraiment cette solidarité.

- Est-ce que tu as eu déjà, ici au kot des choc culturels ?

Ouf ! C'est assez personnel, intime. Par exemple, les papier toilettes en Belgique on le mettre direct aux toilettes, mais en fait chez certaines personnes ils les mettent dans une poubelle. Ça m'a choqué un peu pour me dire ah que tous les pays ont un système pour les toilettes. Ouais, mais sinon choc, choc non, j'étais plutôt intrigué par la langue, les différentes langues, les différents dialectes, par exemple. J'apprenais aussi beaucoup sur l'histoire, sur la religion, les influences de certaines cultures, etc. Donc voilà, on ne va pas dire que c'est vraiment un choc-choc.

- J'essaie de diviser les gens, de classer les gens, en catégorie, en dépendant des origines, des temps que tu restes au kot. Par exemple, les Erasmus, c'est un séjour transitoire, on va dire. La gens des Sud Global, qu'on a plus de difficultés pour certaines choses, pour travailler en même temps, pour payer tes le logement et tout. En fait, on a tous des différentes dynamiques.
- Comment tu penses que ça influence les interactions au sein de kot, par rapport aux différentes compositions de gens ?

Je pense qu'on est plutôt ouvert, que chaque personne a sa vie privée et ses propres difficultés. Donc je pense que ce n'est pas vraiment un souci pour eux. Je sais que si tu veux avoir un entretien avec eux plus tard, je sais que José, par exemple. C'était un camarade à moi et il était là au kot et il était un peu de son côté dans les sens qu'il avait un job en plus, il était également de notre association, il devait travailler pour ses cours en plus. On ne le voyait pas souvent, mais quand il était là, c'était toujours super chouette. Mais on comprenait que lui, il était vraiment sérieux sur ses études.

- Il venet d'où ?

De la Bolivie, il a fait son bachelier et son master en Belgique. Mais il nous avait rejoigne plus ou moins, oui, à la dernière année de son master. Ou de la première de son master.

Et certaines autres personnes avaient aussi un rythme de vie différent. Certaines personnes étaient plus matinales, donc on le voyait le matin. D'autres personnes, on le voyait vraiment très tard, genre vers 2h du matin. Donc voilà, comme on est beaucoup, ça ne se sent pas vraiment. Mais en journée, parfois on peut croiser certaines personnes, mais ça ne dépend vraiment de personne.

- Penses-tu que ton expérience au kot t'a amené à renforcer ou à remettre en question ton identité culturelle chinoise / belge ?

Bonne question, on a eu un débat là-dessus avec le kot. Pour moi il n'y a pas vraiment de renforcement ou de remise en question, mon identité a toujours été multiculturelle en tant que sino-belge. Je dirai même que c'est une identité à part entière où j'ai un mix des deux cultures. Mais c'est vrai que parfois j'apprends encore quelques nouvelles choses dans les deux cultures au kot. C'est des petites choses mais par exemple certain belges doit manger un repas chaud et un repas froid et pas deux froids ou deux chauds dans la journée.

Certains belges mangent des pâtes avec du sucre. Les belges sont également plus directe dans la conversation, la liberté individuelle, moins de pression familiale

Pour la culture chinoise c'est à quel point ils sont dans la non-confrontation, le fait qu'ils sont moins affectifs et l'importance de l'harmonie.

- Juste pour résumer. Qu'est-ce que t'as apporté cette expérience et quels sont les souvenirs les plus importants ou les plus remarquables que tu as eus ?

Ça m'a apporté beaucoup des amis. Que je suis en contact encore en ce moment. Ça m'a ouvert plus l'esprit, encore plus qu'avant. Donc j'ai vraiment découvert plusieurs autres cultures, plusieurs langues, plusieurs aspects de la vie des gens.

Les mémoires, c'est vraiment les discussions, les débats qu'on a eus avec des personnes très tard dans la nuit. Les plats qu'on a faits ensemble, il y avait certaines personnes qui nous faisaient des desserts de leur propre pays et du coup on le goûtait tous. Oui, c'est ça. À proprement parler, je ne dirais pas que c'est vraiment le projet concret, que ça m'a vraiment marqué. Mais ce qui m'a marqué, c'est vraiment les interactions de tous les jours. Les petits débats, les grands longs débats, 7h à la nuit, ça c'est vraiment ce qui m'a marqué dans le kot.

- Je suis un peu curieux, mais quel type de débats vous avez ?

Souvent, ça pourrait être des débats philosophiques ou où on parle un peu de la vie, le sens de la vie. Ou bien c'est pour être vraiment des petits dilemmes entre 'ok', tu préfères perdre un bras ou perdre une jambe. Mais ça partait quand même en débat. Ça a duré très longtemps. Ou bien ce pourraient également être des débats politiques. Mais bon, ça c'est ça. C'est comme toujours, quoi.

Ça commence par une petite question, comme ça, un peu comme, et ça continue jusqu'à trois ou quatre minutes. Puis ça relance le débat, et puis là, ça fait d'autres sujets, etc.

Entretien 21 : Moises Jara

- La primera pregunta es ¿Cómo facilita el kot la integración?

Las actividades que se realizan durante el semestre, el intercambio durante las comidas, las conversaciones todo eso influye en la integración de los estudiantes.

- ¿Ha notado una evolución significativa desde el tiempo que empezó en el kot hasta hoy?

Si sobre todo hubo una evolución con respecto a la religión, en la época el kot era mucho más cerrado, mucho más cuadrado, incluso cuando yo tenía 16 años quería vivir con mi pareja brasileña en el kot, pero nos rechazaron porque no estábamos casados y en ese tiempo solo aceptaban parejas o familias casadas. Todo era mucho más católico administrado por monjas.

- ¿Qué le motivó a vivir en el kot, a integrarse en este tipo de entorno multicultural?

La multiculturalidad en general es un tema que siempre me ha gustado. En general la ciudad de Lovaina siempre ha sido multicultural, es más en lo época había fiesta de todos los países cada fin de semana. Los viernes había fiestas latinas y al día siguiente, los sábados, fiesta africana, entonces personas de distintos lugares de Bélgica venían a salir de fiesta el fin de semana, la ciudad es conocida por eso.

- ¿En qué momento de su vida y cómo entró en contacto con el Kot Carrefour?

Mis padres y hermano pasaron por el Kot Carrefour, es por eso por lo que yo conozco el kot desde sus inicios cuando ni siquiera el edificio que vemos ahora. Además, antes yo trabajaba para diferentes ASBL como la “Association de Femmes” y el “Centre Placet” haciendo diferentes tipos de trabajos. Un día escuché que estaban buscando alguien en el Kot Carrefour y decidí venir a trabajar aquí.

- ¿Cuál ha sido el impacto de su estancia en el kot en el desarrollo de su vida personal y profesional?

Mi estancia en el Kot Carrefour ha tenido un impacto muy positivo tanto a nivel personal como profesional. En lo personal, me ha permitido abrirme más a la diversidad cultural y desarrollar una sensibilidad especial hacia las diferencias y similitudes entre las personas.

La convivencia diaria con estudiantes de distintos orígenes me ha enseñado a comunicarme mejor, a escuchar y a resolver conflictos con empatía. A nivel profesional, me ha ayudado a fortalecer mis capacidades de organización y trabajo en equipo.

- ¿Qué aporta el Kot Carrefour a la visión de los demás y al recorrido de quienes han pasado por él?

El Kot Carrefour ofrece a sus residentes una experiencia única de convivencia intercultural. Más allá de ser un lugar para vivir, es un espacio donde se aprenden valores de respeto, solidaridad y apertura.

Quienes han pasado por el kot suelen desarrollar una mentalidad más inclusiva y una mirada más amplia del mundo. También descubren cómo las diferencias culturales pueden ser una fuente de enriquecimiento personal y colectivo.

Por ejemplo, según lo que yo he visto aquí es que los asiáticos suelen ser un poco más tímidos y no tan abiertos como los occidentales, entonces cuando conocen a los otros se cohíben un poco y se quedan entre ellos, a veces eso puede percibirse como que no están interesados a integrarse sin embargo en algunos casos el choque cultural puede tan fuerte que los abruma.

- ¿Cuáles son las características de los estudiantes que han vivido aquí a lo largo de los años? ¿Cuál es su perfil?

Yo creo que son estudiantes que quieren integrarse y conocer, aprender, suelen ser personas abiertas, curiosas y comprometidas. Les interesa conocer otras culturas, compartir sus propias tradiciones y participar en proyectos sociales o culturales.

Muchos de ellos llegan al kot por recomendación de antiguos residentes o gracias a las actividades que despiertan su interés. También atrae a quienes buscan una experiencia más humana y comunitaria durante sus estudios.

En resumen, el perfil típico es el de un estudiante con mente abierta, dispuesto a aprender de los demás y a contribuir activamente a la vida del grupo.

- ¿Cree que las políticas de apertura hacia los extranjeros han mejorado, empeorado o se han mantenido?

Se ha mantenido, hubo olas de latinos antes. Antes se les consideraba países en vías de desarrollo por lo que se ofrecía mucho mas ayuda muchas más becas, mas convenios para que pudieron venir más latinos. Después de un tiempo hubo una ola de africanos a los cuales siempre se le ha dado acogida por una especie de reivindicación histórica por que claro Bélgica a colonizado durante mucho tiempo al Congo. Y después hubo una ola de asiáticos, hubo un tiempo que iban a llegar 300 chinos, pero claro las relaciones políticas entre países también influencio y se puso un poca tensa, también hubo acusaciones de espionaje y la universidad tenia miedo que los estudiantes roben información o sean enviados del gobierno.

- Según usted, ¿cuál es el mayor desafío para los estudiantes extranjeros cuando se incorporan al kot?

Es depende de cada uno de la personalidad de cada estudiante, el vivir en comunidad es difícil también, hay algunos que son mas tímidos, que no se les ve mucho como los asiáticos, por ejemplo.

Pero es verdad que una de las barreras mas importantes es el idioma, el francés es difícil de aprender, pero ahora también se habla ingles y en un muy buen nivel. El inglés se ha vuelto la mayor herramienta que tienen los estudiantes aquí. Hay una estudiante chilena que ha llegado al kot pero no sabe comunicarse en ingles entonces es mas duro para ella la integración, en Chile las escuelas no tienen un buen nivel de ingles entonces sales aprendiendo lo básico.

- ¿Cuáles son los principales factores que permiten una integración intercultural completa dentro del kot?

Los espacios los diseños y de nuevo las actividades que se realizan durante el semestre ayuda mucho a que lo estudiantes tengan intercambio.

- Según su experiencia en el kot, ¿qué cosas podrían hacerse de forma diferente?

Esa es una buena pregunta, pero yo creo que nada por ahora. Lo que si podría mencionar de cosas que se hicieron diferentes hace relativamente poco tiempo y es la infraestructura, cuando yo llegue esto estaba hecho un desastre. Las paredes, las duchas en los baños, imagínate más de 30 duchas todas sin mantenimiento, se acumulaba la suciedad, el sarro y la cal, yo sacaba cantidades gruesas, pero claro no había un tipo de administración que supervise las instalaciones. Entonces puedo decir que hubo un proceso de Profesionalización del kot desde hace 15-20 años, se empezó a contratar mas personal en administración, en contabilidad, en limpieza.

Antes si algo le pasaba al espejo, por ejemplo, se ponía una cinta o algo, pero no se llamaba al cerrajero, plomero o a los trabajadores especializados, ¿por que? porque todo era administrado por los donantes y una monja que no tenia mucho conocimiento ni tampoco están comprometidos con todos los aspectos del kot, se buscaba mas que todo ahorrar para no gastar el poco dinero que recibían de donativos. Entonces cuando la administración cambio se empezó a profesionalizar mejor la organización del Kot. Me contrataron a mi, a Chantal en contabilidad, etc.

Se empezó a invertir mejor el dinero recaudado por ASBL ya que al ser una sociedad sin fines de lucro, se tiene que reinvertir el dinero acumulado, es por eso también que implementaron paneles solares para ahorrar energía. Antes por ejemplo solo existían 3 refrigeradores para todas esas personas no se como hacían. El diseño de las placas de la cocina muy malo, los muebles todo estaba mal posicionado, no se aprovechaban los espacios. Entonces todo eso fue cambiando cuando se empezó a profesionalizar el kot.

- ¿Cómo describiría el encuentro entre estudiantes belgas e internacionales?

Yo creo que por facilidad tienen afinidades con la gente más occidental. O sea, tienen más afinidades con un español, con un italiano, que, con un asiático, por ejemplo, porque hay un choque cultural más difícil a sobrellevar. Depende de la cultura. Los africanos son relativamente abiertos también. O donde pueden chocar un poquito más la cultura son con los asiáticos, con los árabes a veces también puede chocar la cultura un poco, porque tiene una forma de ser diferente en África. Aunque los latinos también podrían, depende también un poco de la persona.

Ahora Latinoamérica también es más abierto a diferencia de cómo era en los años de uno de los padres, incluso los abuelos de uno que eran más machistas. Entonces, yo creo que los belgas sí tienen más afinidades con los occidentales.

- ¿Existe una relación entre el kot y la universidad? ¿Cómo influyó su estancia en el kot en sus resultados académicos en la universidad?

Fíjate que no sé, yo sé que la universidad y el kot tienen buenas relaciones. Ahora, yo sé que el kot es totalmente independiente de la universidad. O sea, la universidad no tiene una autoridad sobre el kot.

Yo creo que, si compartimos cosas, porque está toda la vida del estudiante, es un kot como un kot proyecto como los otros kots, es conocido por la universidad, hay algunos

convenios con la universidad, ellos mandan gente también aquí al kot, o sea, al lado estudiante o habitante. Por ejemplo, hay algunos “Boursier”, así como Centre Placet que vienen acá, o sea, la gente que hace “l’accueil”, nos recomiendan y mandan gente para acá al kot, para que vengan a vivir y a compartir aquí.

- ¿Cuáles son los futuros desafíos que se podría enfrentar el kot en los ámbitos políticos, económicos, social?

Mira, depende un poco de lo político, de la subida un poco de la derecha extrema. En Europa y en el mundo en general, porque no sólo pasa en Europa sino en muchos lugares. Eso sí podría afectar porque podría haber menos convenios con los países extranjeros, con los estudiantes. Entonces, podría haber menos gente que venga a estudiar acá a la universidad, y por eso mismo he hecho menos gente al kot.

Porque aquí de todas formas, y siempre ha sido así, no es que haya siempre una cuota grande, pero sí la hay. O sea, está hecho para que se pueda compartir y que haya diferentes nacionalidades, y que no sea un grupo más grande de uno o de otro, para no hacer rivalidad, y cosas así.

Entonces, el hecho de que, si hay un cambio político en general, en el mundo, en Bélgica, si yo creo que podría influir. A pesar de que el kot no vive de subsidio ni de la universidad ni de ningún lado, en ese sentido el kot es autónomo.

Además, las ASBL no pueden tener un lucrativo, pueden ganar dinero, sí, pero el dinero que tú ganas tienes que invertirlo, se supone. Aquí se pagaron, yo creo que todavía se siguen pagando algunos préstamos, porque todo fue construido con dinero financiado que recibieron y préstamos. Entonces, me imagino que tal vez todavía quedan por pagar algunos préstamos.

Pero entonces, después, el dinero que se va teniendo, se va invirtiendo en el kot, así pusieron paneles solares, por ejemplo, que no era una obligación para nadie, o sea, lo hicieron como por invertir mejor por el kot, porque sí, hay un ahorro de energía, hace un ahorro económico también, el hecho de tener los paneles.

- Por último, ¿qué le ha aportado esta experiencia a usted en general?

En general, ser más abierto, más tolerante, como te digo, hacia todo el mundo. Aprender también un poco de las culturas, en que justamente me doy cuenta de que algunos son diferentes, por ejemplo, como te dije, los asiáticos, uno los ve pasar y dicen, que antipático, no dice “hola”.

Yo creo que también uno aprende que es algo cultural, timidez, entonces uno aprende a soportar mejor a los otros también.

- Tal vez decir “hola” para ellos a alguien que no conocen es una falta de respeto también.

Claro, también uno no lo sabe. Uno tiene que adaptarse también, como dices tú, también se trata de eso, venir y adaptarse a los otros y compartir y aprender que aquí sí se saluda, por ejemplo. Ahora también todos tenemos derecho a levantarse de un humor y no querer saber nada de nadie y no saludar a nadie. Pero como te digo, yo creo que eso nos enseña a ser tolerante con los demás. Aprender, aprenderse de las otras culturas.

- Muchas gracias, Moisés, no te quito más tiempo para que puedas volver a tus actividades.

Entretien 22 : Claire Ver Elst Reul

- J'ai préparé, j'ai prévu quelques questions sur un peu l'histoire du Kot et aussi la façon d'organisation. Si vous savez se présenter, quel est votre rôle, votre profession ? Depuis combien de temps vous êtes membre du conseil, membre du Kot ?

Donc, on va commencer par le début. Moi, à la base, je suis assistante sociale. J'ai travaillé dans une société de logements sociaux. Il y a d'entre autres les logements sociaux sur Louvain-la-Neuve. Et j'ai travaillé à cette époque-là un peu avec le Kot Carrefour, parce que moi, je travaillais dans le logement. Et les étudiants ou les habitants qui devaient quitter les logements de Carrefour, ils faisaient peut-être parfois une demande de logement social. Et donc, moi, j'ai travaillé un petit peu avec la personne qui était à Ventre, ça c'est du temps où je travaillais.

Comment je suis arrivée à Carrefour ? Je connaissais le nom, un petit peu la réputation. Je ne connaissais pas vraiment bien le projet, mais Florence, la présidente de l'ASBL, est une amie à moi et elle m'a demandé si je ne voulais pas faire partie du conseil d'administration de Carrefour il y a six ans. À ce moment-là, j'ai dit oui. Et donc, ça fait six ans que je participe aux réunions du conseil d'administration de Carrefour et que j'ai un peu changé mes rôles au fur et à mesure du temps.

Au départ, et encore aujourd'hui, je suis simplement membre du conseil d'administration, mais j'ai en charge la Commission Sociale. La Commission Sociale, c'est un groupe de trois personnes qui sont susceptibles de trouver de l'aide pour les étudiants ou les habitants. De l'aide peut être financière, peut-être juste de l'aide au niveau pour parler. Ça veut dire que si c'est une aide au niveau financier, alors je dois travailler avec deux autres dames qui font partie de ce même groupe-là. Et alors, il faut que moi, je rencontre les étudiants ou l'habitant pour mesurer sa demande, qu'il veut exactement, et analyser le bien-fondé de sa demande.

Maintenant, ces derniers temps, j'ai eu moins de demandes par rapport à cette commission, mais j'ai eu des demandes de jeunes qui, par exemple, avaient des problèmes financiers et qui demandaient pour payer leur loyer un peu plus tard, tu vois. Et alors, en discutant, on accepte, tu peux payer dans six mois. Ou bien on a aussi fait des aides où on a permis, on a fait cadeau d'un loyer à des étudiants ou à des habitants. Mais ça reste

exceptionnel, parce que on est une association sans but lucratif, ça veut dire que nous, on n'a pas de sous, le bâtiment appartient à l'ASBL, mais sinon on n'a pas de fonds comme un CPAS ou un truc comme ça, on n'a pas d'argent.

Donc c'est sur les fonds propres de Carrefour, donc on n'a pas énormément d'argent à donner aux gens qui ont... s'il y a beaucoup de gens qui en ont besoin, on ne le fera pas.

- Vous ne recevez pas de subvention de l'État ?

Oui, pour les emplois, mais pas pour le reste. En fait, la seule aide qu'on a au niveau financier, c'est pour des aides du Ministère du Travail pour les emplois. Sinon, on fonctionne sur fonds propres, ça veut dire le revenu de Carrefour, c'est les loyers.

- Et l'université non plus, elle n'a pas d'intervention ?

Non, on n'a pas d'intervention financière, donc on n'a pas des masses de sous. Ce qu'il y a, c'est qu'à la base, il y a des privés qui ont investi, des gens privés, il y a 40 ans, qui ont privé, qui ont choisi d'investir dans Carrefour. Ils ont donné un peu d'argent, mais pas des masses. Sinon, on a fait des prêts, oui, voilà, des prêts qui ont été remboursés, qui sont maintenant tous remboursés. Les prêts pour les bâtiments sont tous remboursés. Mais on doit faire des travaux, puisque les bâtiments ont 40 ans. Donc, on doit faire des travaux, donc ce n'est pas de l'argent qu'on a.

Si tu veux, on doit toujours très fort calculer pour s'en sortir au niveau financier.

- J'ai parlé avec Moïses une fois, il m'avait dit que vous avez investi sur les panneaux solaires, c'est une façon d'investissement.

Oui, tout à fait, mais oui, on essaie, parce que ça donne une amélioration et ça permettra effectivement de payer moins de charges de chauffage, de tout, d'électricité et tout ça.

- Comment l'interculturalité est-elle promue à l'extérieur aussi de Kot Carrefour ? Comment elle permet l'intégration des étudiants étrangers ?

Disons que le fondement du Kot Carrefour, c'est une ASBL qui a été créée il y a 40 ans, enfin il va y avoir 40 ans, et qui a été créée selon une philosophie bien précise. D'une part, une philosophie chrétienne, et selon un missionnaire, le père Vincent Lebbe, qui était parti en Chine au début du siècle passé, et qui a été un exemple pour Carrefour. Ça veut dire que comment est-ce qu'on privilégie l'interculturalité ? Ça veut dire que ça fait partie du fondement de base. C'est ça le projet de Carrefour, c'est l'interculturalité, le respect de chacun, et donc c'est ça le projet de Carrefour.

On n'a pas de ligne de conduite, ça veut dire que tous les gens qui sont... s'engagent dans Carrefour, les gens du conseil d'administration. On suppose qu'ils sont d'accord avec ce projet d'interculturalité. Et c'est bien pour ça que, tu le sais, on fait des interviews pour les étudiants qui rentrent à Carrefour, pour savoir exactement ce qu'ils pensent du projet,

comment est-ce qu'ils peuvent s'intégrer, ce qu'ils pensent exactement de l'interculturalité vous avez les séances chaque année que Sabine organise pour rediscuter de l'interculturalité.

- À votre avis, pourquoi le Kot Carrefour est-il un endroit unique ?

Ah oui, ça, c'est vraiment un endroit unique d'une part, parce qu'on essaie tout de même de respecter des règles de base.

Ça veut dire que dans notre projet, il a toujours été déterminant de respecter des règles de base. D'une part, de respecter une parité entre les garçons et les filles. Et d'autre part, de faire la moitié de Belges et la moitié d'étrangers. Donc, si tu veux, ça c'est tout de même déjà un des éléments essentiels, puisque d'office, dans les étudiants, la population est très diversifiée.

- Quel est le profil des étudiants et aussi des familles recrutées ? et quels sont les critères de sélection ?

En fait, on n'a pas vraiment de critères de sélection. Ça veut dire que, un, on a nos statistiques qu'on doit respecter. Ça, ça rentre en ligne de compte. Tu vois, par exemple, on ne va pas accueillir, même si on a des demandes de 5 Français, nous, on ne va pas accepter plus que 2 Français, 3 maximum, par exemple Tu vois, ça, c'est des choses importantes. Et donc, il n'y a pas un profil type. Ça veut dire que c'est bien pour ça qu'on fait des interviews auprès de tous les étudiants et tous les habitants ont des interviews pour qu'on puisse mesurer si ce sont des gens qui sont susceptibles de s'intégrer dans le Kot Carrefour. Ça arrive qu'on refuse des gens. Ça arrive. Mais le fait qu'on fasse des interviews de chacun nous permet de mesurer mieux. De temps en temps, ça ne marche pas. Parfois, on rate, ça ne marche pas, mais c'est rare.

- Le Kot est organisé par le conseil d'administration et aussi l'Assemblée Générale.

Oui il fait Partie d'une ASBL, l'Assemblée Générale, c'est tous les membres et le Conseil d'administration c'est ceux qui sont actifs dans la gestion quotidienne.

La différence, l'Assemblée Générale c'est tous des gens qui sont en accord avec le projet et qui sont intéressés par le projet, et on fait juste une réunion par an pour ce genre-là.

- Donc, à l'Assemblée Générale, ils participent qui par exemple, quel type de personnes ?

En fait, n'importe qui. Aujourd'hui, on essaie qu'à l'Assemblée Générale viennent des anciens étudiants, des anciens habitants, on leur demande de participer à l'Assemblée Générale. Sinon, il y avait surtout des anciens manques fondateurs.

L'Assemblée Générale, ça fait partie des statuts d'une ASBL et on doit chaque année leur présenter la situation de l'ASBL. Les comptes, les travaux, le personnel, on doit tout expliquer ce qui se passe chez les étudiants.

Parce que normalement, tout le monde peut venir à l'Assemblée Générale, tu vois, les étudiants peuvent venir, tous les gens qui sont impliqués dans Carrefour peuvent venir, mais tout le monde n'est pas membre. Mais tout le monde peut venir, c'est public.

- Et le conseil d'administration, quand vient la réunion, quelle fréquence de réunion vous avez ?

On va dire grosso modo toutes les six semaines.

- Quel est le degré d'intervention de l'université ?

En fait, l'université n'a pas vraiment grand-chose à dire, sauf qu'elle élève une ou deux. Ça veut dire que par exemple, la présidente aujourd'hui, elle est représentante de l'UCL au sein de l'ASBL et voilà elle est représentante de l'UCL. Elle travaille pour l'UCL, son boulot c'est l'UCL. Mais aussi elle est la présidente de Carrefour à titre, on va dire bénévole. Il ne faut pas oublier que tous les gens qui travaillent pour l'ASBL Carrefour sont bénévoles, ils ne sont pas rémunérés

Il y n'a pas une dépendance, ça veut dire que l'UCL a un tout petit droit de regard sur ce qui se passe. Mais ils ne nous donnent pas de sous, rien, mais voilà.

Au kot Carrefour, il y a des étudiants de l'EFEC, de l'école sociale, il faut être étudiant en principe sur le site de Louvain-la-Neuve, pas que l'UCL.

- Ah oui, il y a aussi des statuts de réfugiés qui arrivent au Kot Carrefour ?

Oui, donc en fait, dans nos projets, dans les trois années antérieures à cette année-ci, on a des membres du conseil d'administration qui voulaient qu'on puisse aider. Et donc, il a été décidé qu'effectivement, après plein de renseignements, on a décidé d'aider un jeune qui était en attente de statut et qui voulait venir étudier à Louvain-la-Neuve, et donc on a travaillé avec *l'Access2University*. Donc, on a travaillé avec eux pour essayer de trouver des jeunes qui voulaient venir étudier à Louvain-la-Neuve, mais qui étaient dans un centre de réfugiés très loin de Louvain-la-Neuve, et qui de ce fait, ne pouvaient pas se déplacer facilement.

Ces jeunes n'avaient que le statut de candidats réfugiés et, par conséquent, ne disposaient d'aucune ressource financière. Et donc, pendant trois ans, on a offert le loyer à trois jeunes dans cette situation.

Trois ans, ça veut dire une fois, chaque fois un. Et ça, c'était dans ces conditions-là où on offrait le loyer. Les autres, tout le monde peut venir, tout le monde peut venir, mais voilà, ils ne savent pas. Il faut payer le loyer, tandis que ces jeunes qu'on a accueillis pendant trois ans, ils n'ont pas dû payer le loyer. Ça, c'est notre projet social.

D'autre part, il y a les jeunes qui ont le statut de réfugiés. Ils ont reconnu déjà comme réfugiés et ils ont un revenu du CPAS. Ça veut dire qu'ils sont là comme n'importe qui,

comme toi. Je ne sais pas, toi, tu as une bourse ou tu as de l'aide de tes parents. Voilà, comme n'importe qui.

- J'ai une question sur les données historiques, sur l'évolution des nationalités au fil des temps dans les côtes

Si tu veux une vraie étude par rapport à ça et des vraies proportions, Ricardo sait te dire ça. Parce que Ricardo, il connaît bien les nationalités de chacun. Et c'est vrai qu'il n'y a rien d'acquis. Une année, on va avoir beaucoup de gens de l'Afrique subsaharienne. Puis une autre année, on va avoir plus d'Européens. Il n'y a pas de règle. Mais Ricardo, il sait plus te dire qu'on a déjà eu autant de nationalités qui sont passées à Carrefour.

- Ça dépend de quelque chose, qu'on a des vagues de nationalités comme ça ou c'est le hasard ?

C'est le hasard, oui. Les gens qui trouvent des infos, qui en ont entendu parler par quelqu'un, c'est comme ça, c'est beaucoup le bouche-à-oreille qui fonctionne avec Carrefour.

Tu vois, hier, on a fait une interview d'une jeune Turque. Elle a entendu parler du kot Carrefour par d'autres jeunes Turcs qui sont passés au kot Carrefour l'année passée, par exemple, il y a deux ans.

- Quel est l'impact du kot sur les visions des autres, sur le développement personnel ou peut-être professionnel pour ceux qui passent par le kot ?

Je crois qu'en fonction de ce que moi je vois et entends, j'ai l'impression que tous les jeunes étudiants ou travailleurs, les habitants, ça reste un moment marquant de leur vie. C'est vraiment un moment marquant de leur vie. Ils ne savent pas oublier le passage à Carrefour, parce que ça, d'une part, ça leur a permis d'avoir des relations d'amitié profonde avec toute une série de gens et qu'ils ont encore, tu vois, qui restent. L'autre élément qui rentre en ligne de compte, c'est qu'on attend beaucoup de couples qui se forment à Carrefour et qui restent, tu vois, qui sont là pour, en tous les cas, un certain temps. Et oui, ça reste un passage hyper important dans la vie des gens, de la population. Même s'ils retournent à l'étranger, ils en parlent. Et s'ils sont en Belgique, ben voilà. Tout le monde ne reste pas en Belgique, que du contraire.

- Que pensez-vous que c'est le défi pour le kot dans l'avenir ?

Mais le défi, c'est de continuer à tenir la route. Tu vois, de continuer à pouvoir respecter notre projet, continuer à ce que les jeunes se sentent bien à Carrefour. Donc, si tu veux, c'est ça, le défi, c'est de pouvoir aussi tenir dans nos règles de base, tu vois, les proportions et tout ça. Ça, c'est des choses qu'on a beaucoup plus difficiles à respecter maintenant qu'il y a 3-4 ans, par exemple. C'est plus difficile de trouver des gens qui viennent de partout. Ce n'est pas toujours facile de trouver des gens qui viennent de partout pour venir s'installer à Carrefour. Ça, c'est un défi.

Donc, il faut qu'on en parle, qu'on soit présent sur les médias pour pouvoir respecter nos proportions qu'on veut. La moitié belge, la moitié d'étranger. Voilà, ça, c'est un fameux défi. Il y a la philosophie qui fait qu'on doit être tellement attentif à ce que notre ligne de philosophie tienne la route et continue. Et qu'il n'y ait pas des gens qui viennent tout casser.

- Merci pour votre temps, pour votre réponse.

Pas de soucis, avec plaisir. Donc, si jamais, quand tu as retranscrit tout ça, tu te dis, ah, j'aurais encore besoin de ça ou de ça, tu m'envoies un message et je te dirai, oui, on peut se parler à ce moment-là ou pas à ce moment-là. Oh, merci, c'est gentil. Peut-être qu'une fois on se croise aux côtes. Oui, peut-être. Je ne sais pas, ça dépend. Je ne sais jamais. En tous les cas, je viens à la fête de Noël.

- Vous aussi, vous faites des entretiens ?

Ah oui, pardon, dans ma fonction, j'ai oublié de dire ça, que j'essaye de faire tous les entretiens des étudiants, pas des habitants, des étudiants qui veulent rentrer à Carrefour. Je fais ça toujours avec Ricardo et un étudiant volontaire.

- Vous posez des questions sur la multiculturalité des Kot ?

Oui, bien sûr. Et on demande surtout que les étudiants qui ont choisi le projet de Carrefour et savoir comment ils se situent par rapport à ça. C'est ça aussi qu'on pose comme question, tu vois, de savoir un peu ce que les gens pensent par rapport à la multiculturalité. Et puis on leur explique beaucoup ce qu'on fait, les projets que tu connais, tous les projets de Carrefour, on leur explique et on leur demande à eux d'envisager un projet. C'est ce qu'on t'a demandé à toi, je suppose.

- Qu'ils soient prêts aussi à vivre en communauté, non ? Parce que ce n'est pas toujours facile de vivre avec 35 personnes.

Bien sûr. Non, et tout le monde n'a pas une expérience de vivre en grand groupe, tu vois. Il y en a qui ont vécu en grand groupe, donc ça va, mais il y en a qui n'ont jamais vécu en grand groupe. Alors parfois on se dit, ah non, non, non, ce n'est pas possible. Et puis parfois on se dit, bon, on prend le risque, on verra. Dans notre philosophie, on a envie de donner la chance à chacun. Chacun, comme il est, avec toutes ses différences, avec tout, ça c'est un des objectifs de Carrefour, c'est d'accepter les gens tels qu'ils sont. Donc, on ne va pas d'office dire : « Ah, on ne veut pas un gars ou une fille comme ça, non, ça ne le fait pas. » On discute, on voit, on décide ensemble de ce qu'on fait.

- Voilà, merci beaucoup encore une fois. Je vous laisse continuer votre journée.

Entretien 23 : Sabine Lecharlier

- Qu'est-ce qui vous a motivé à vivre au kot, à intégrer ce type d'environnement multiculturel ?

Je cherchais un emploi qui permette de promouvoir l'interculturalité car c'est une thématique importante dans ma vie et je voulais participer à diminuer le racisme et la xénophobie dans le monde.

- A quel moment de votre vie et comment êtes-vous entré en contact avec le Kot Carrefour?

Je connais le Kot Carrefour depuis que je suis enfant car j'habitais dans le quartier de Lauzelle à Louvain-la-Neuve. Je suis arrivée après avoir changé d'orientation professionnelle.

- Quel a été l'impact de votre séjour au kot sur le développement de votre vie personnelle et professionnelle ?

Un impact très positif parce qu'il a répondu à toutes mes attentes professionnelles, l'interculturalité, qui est ce que je recherchais comme emploi. J'avais de l'expérience dans le domaine du logement et donc de la gestion. La mentalité, le bien-être, les valeurs de kot. Cela a eu un impact très positif sur ma vie.

- Qu'est-ce que Kot Carrefour apporte à la vision des autres et au parcours de ceux qui sont passés par le kot ?

Une vision plus réelle de ce qui se passe dans les autres pays du monde et en Belgique aussi, parce que parfois on avait des idées mais maintenant on se confronte à la réalité des gens, on a des points communs avec d'autres nationalités, je pense qu'on peut gagner en humanité, on devient plus humain. Nous devenons tous, à un moment donné, des ambassadeurs de la paix.

- Pensez-vous que les politiques d'ouverture aux étrangers se sont améliorées, se sont dégradées ou se sont maintenues ?

Sont maintenus, chaque ASBL doit respecter un statut, respecter la règle des 50% de Belges 50% d'étrangers, ils sont fixés. 50% d'hommes et 50% de femmes. Ces règles sont fixes.

- Selon vous, quel est le plus grand défi pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le kot ?

Dépasser le premier choc culturel, je pense que c'est la chose la plus difficile, voire la vie à 36 ans.

- Quels sont les principaux facteurs qui permettent une intégration interculturelle complète au sein du kot ?

Les espaces communs, le fait de partager la cuisine, les réfrigérateurs, il n'y a pas d'option, il faut passer au moins une fois dans le couloir ou dans la cuisine ou dans le salon. Si ces espaces n'existaient pas, il y aurait des gens que l'on ne verrait jamais.

- Avez-vous ou avez-vous eu des contacts avec des habitants du kot lorsque vous viviez ici ?

Je suis en contact avec tout le monde, étudiants et habitants, par exemple en cas de problème informatique. Je n'ai pas beaucoup de contacts avec les anciens élèves qui ont quitté le Kot parce que je suis arrivé il y a deux ans, mais il y a des gens dans l'administration qui ont encore des contacts avec eux.

- Les résidents doivent-ils également se conformer à la parité belgo-internationale ou pas forcément ? Et combien des habitants le Kot peut-elle accueillir ?

Pour les habitants nous essayons également de tendre vers une double parité belge-international et homme-femme. Cela est plus difficile à tenir vu que les contrats ne commencent pas aux mêmes dates mais quand je lance un recrutement je fais un état de la situation au Comité de sélection et les éventuelles annonces seront placées sur des sites différents si nous recherchons des belges (Immoweb ou groupe FB locations dans le BW) ou des internationaux (groupe FB et partenaires UCLouvain ou asbl locales) et si nous avons plusieurs candidats nous prendrons celui qui nous aide à tendre vers cette parité. Il y a 21 logements habitants. Il y a en moyenne 25 adultes et 5-7 enfants. Au total il y a en moyenne 65 personnes au Kot Carrefour.

Je vais relancer ta demande d'interview aux administrateurs encore une fois mais la Présidente est à l'étranger jusqu'au 11 décembre. Elle n'a pas répondu à mes mails à ce sujet avant son départ.

- D'après votre expérience au kot, quelles choses pourraient être faites différemment ?

La cuisine est toujours un problème. Les réunions de règlement et les réunions d'activités peuvent également changer.

- Comment décrire la rencontre entre étudiants belges et internationaux ? Y a-t-il une plus grande affinité avec certaines régions ?

Ricardo m'explique qu'il y a toujours des vagues de demandes par an, par exemple une année ce peut être les Chinois, nous n'avons jamais eu d'Indiens mais cette année nous avons eu 4 demandes, mais seulement 2 ont été acceptées car nous ne pouvons pas accepter beaucoup de personnes d'une seule nationalité.

Il y a toujours des candidatures d'Européens, d'Africains et de Sud-Américains, mais il y a des vagues, parfois elles arrivent toutes en même temps par le biais de réseaux sociaux comme les groupes Facebook. Par exemple, si vous rentrez dans votre pays, vous créez un groupe Facebook pour les étudiants qui viennent vivre à LNN, vous donnez l'adresse du Kot Carrefour et ainsi le kot devient connu et crée des vagues. L'année dernière, il y a eu une vague de demandes de la part de Taïwanais, 10 à 15 demandes. Avant, il n'y avait pas de telles demandes par an, mais cela a changé grâce aux groupes dans les réseaux sociaux.

- Existe-t-il une relation entre le kot et l'université ? Comment votre séjour au kot a-t-il influencé vos résultats académiques à l'université ?

Il existe une relation très claire entre le kot et l'université, car nous sommes obligés de faire en sorte que nos administrateurs et notre président viennent de l'université et qu'une partie de notre conseil d'administration vienne de l'université. L'université a toujours un œil sur Kot Carrefour. Parce qu'il a été créé à l'origine par les étudiants et les professeurs de l'université et qu'ils voulaient qu'il le reste.

Apparemment, comparé aux autres kots-a-projets, le kot Carrefour est plus calme et on peut mieux étudier, ce qui a un effet positif sur l'aspect éducatif des étudiants. Je pense aussi qu'il y a un esprit qui encourage l'étude par rapport aux autres kots, et il y a une salle d'étude pour tous les étudiants.

- Quels sont les futurs défis auxquels le kot pourrait être confronté dans le cadre politique, économique et/ou social ?

Continuer à s'adapter aux jeunes, améliorer la communication avec les jeunes sur Internet et les réseaux sociaux. Par exemple, je n'ai pas le temps d'utiliser les réseaux sociaux. Améliorez également la communication en début d'année lorsque les gens arrivent, séparez la réunion de règles et une autre réunion d'activités pour mieux écouter et proposer des idées.

- Que vous a apporté cette expérience ?

J'ai auparavant travaillé dans une autre administration du logement pour une ONG. Cependant, je pense que kot Carrefour est un lieu exceptionnel car on développe vraiment les valeurs de paix, vraiment cet état d'esprit, même quand il y a des problèmes ce n'est pas quelque chose qui gâche tout, c'est le calme. Dès le début c'est toujours bienveillance, fraternité, etc. C'est exceptionnel de trouver un endroit où tant de gens vivent ensemble mais où il n'y a pas de problèmes majeurs. C'est toujours un bon moment. C'est exceptionnel pour des gens qui viennent d'autres cultures, parfois c'est choquant mais on s'adapte quand même et on accepte les différences pour vivre ensemble au quotidien. Ce n'est pas simple mais ça marche.

- Pensez-vous que c'est grâce au travail qu'ils font pour interviewer les candidats avant qu'ils n'entrent dans le kot ?

C'est vrai que c'est peut-être un peu bizarre pour les candidats d'avoir un entretien, mais nous, avant il n'y avait pas d'entretiens, il y a une quinzaine d'années les gens entraient et sortaient, il y avait toutes sortes de problèmes, la police venait souvent parce qu'ils trouvaient des plantations de cannabis, par exemple. Il y a toujours des fumeurs, mais maintenant ils ne font pas de mauvaises choses parce qu'ils ont peur de l'impact sur le projet et les autres, donc le fait d'avoir des entretiens avant met systématiquement un cadre, ça montre que ce n'est pas seulement un kot où il n'y a que des jeunes mais qu'il y a aussi des personnes plus âgées dans l'administration, ce qui est une association plus sérieuse.

Entretien 24 : Ricardo Heredia

- Me gustaría comenzar por una presentación de tu parte por favor.

Bueno, yo soy me llamo Ricardo Heredia. Ricardo Heredia, soy empleado del Kot Carrefour. Tengo 58 años. Mi función, bueno, tengo un contrato de trabajo que corresponde a dos contratos de trabajo que corresponden a acogida, auxiliar de acogida de las personas, y otro, el proyecto, auxiliar de. Tengo dos casquetes, dos puestos, y al mismo tiempo, bueno, siempre he estado más, he estado aquí, en este edificio, el hecho de que la oficina está aquí, y el hecho, soy en el proyecto de los estudiantes.

Aún así, yo soy habitante, vivo en los habitantes, pero yo he estado más aquí. Aún así, y ya el tema de la animación sociocultural. Al principio, yo era habitante de los estudiantes, ahora después, bueno, mi función es más con los estudiantes.

- ¿Y hace cuánto tiempo trabaja aquí en el Kot?

Hace 15 años. Entonces, en el 2010. Justamente el contrato primero de enero del 2010.

- ¿Y cómo escuchaste del kot? ¿Qué fue lo que te motivó a trabajar en un lugar así como el kot?

Ah, no, fue simplemente, ¿cómo se dice? El azar, porque yo no conocía aquí, no conocía aquí. Fue un poco casualidad, porque cuando yo llegué aquí a Bélgica hace 25 años, aquí a Louvain Nueva, a estudiar en la universidad, yo conocí a uno que era el director de Placet y él había vivido en Colombia.

Entonces, claro, y además yo vine a estudiar teología. Entonces, a él le impactó mucho eso porque el hecho de que él haya vivido en Colombia, bueno, le gustaba mucho el tema latino en Colombia y en otro país y el hecho también de cuestiones religiosas. Entonces, eso.

- ¿Se acuerda del nombre del director de Centro Placet en ese momento?

Sí, me decía Michel Ledent. Y él, en ese momento, era el responsable del servicio de ayudas a los estudiantes, servicio de estudios. Ok. Al mismo tiempo, él era director de Placet. Al mismo tiempo, él era administrador de Carrefour y, al mismo tiempo, bueno, él tenía más o menos un rol importante en varias instituciones periféricas a la universidad.

Una concepción de la universidad es la universidad, lo privado es lo privado, pero en instituciones como esta se puede hacer una tentativa de vivir ciertos valores. Ni es completamente la universidad, ni es completamente privada, entonces eso permite una cierta libertad de vivir ciertos valores. Entonces, este señor, el origen de que yo venga a Carrefour, yo estuve hasta el 2008. Yo lo crucé en la calle, me acuerdo en la Plaza de Wallon. Me dijo, hay un puesto, están buscando a alguien para trabajar en Carrefour. Bueno, yo dije Carrefour, yo pensé que era Carrefour de Wavre. Sí, sí. Yo le dije: ah, yo no, Carrefour de Wavre. Me dijo: no, Carrefour, era una asociación, no sé qué. Ah, bueno. Entonces, yo vine porque justamente mi profesión no tiene nada que ver con esto.

Yo estaba buscando trabajo porque mi profesión es profesor en una escuela. Y yo estaba con el CPAF, con las hojas de vida y todo eso, que estaba haciendo un camino de organizar mi hoja de vida, mi de esto, y luego enviar las hojas de vida a varias escuelas para que yo, para que yo encontrara un trabajo como profesor. Y justamente, yo me cruzo a Meziel y Michel Ledon. Me habla de Carrefour. Yo vine y como era algo tan concreto, yo forcé un poco la cosa, y yo le dije a la asistente social que hay un puesto allá en Carrefour, no conocía qué era. Y ella me dijo, no, no, no, no, usted tiene que ser profesor, usted no tiene nada que ver. Yo insistí, ah, dos, tres veces, y al final ella dijo, bueno, pues, si usted toma el riesgo, OK.

Y ahí yo, eso fue como en octubre. Luego, finalmente, pasé una entrevista aquí y me aceptaron directamente, sin ningún problema. Y antes de mí, me había precedido un joven que se llama Chary, era un joven iraní. Quisiste como el primer empleado y luego después yo lo reemplacé después de 18 meses que él estuvo. Yo llegué como a reemplazarlo, y bueno, ahí fue el origen del kot Carrefour. Pero yo llegué aquí y yo no sabía nada.

- ¿Y cuál era su función al principio? ¿Qué tenía que hacer usted?

Llegué directamente aquí a los estudiantes, pero le encargo de M. Michele Donce, el tema interreligioso.

- ¿En ese tiempo estaba muy fuerte el tema religioso? ¿Era dirigido por religiosas?

No, no, en ese momento justo hubo una ruptura ahí. Justo hasta ese momento se retiró la religiosa que estaba aquí dirigiendo esto durante más de 20, 21 años y que era miembro de la asociación que fundó esto. Entonces, en ese momento, ella se retiró, pero hubo un problema aquí entre los administradores. Entonces, M. Michele Donce, el administrador dijo: yo creo que Carrefour tiene que cambiar y se retiraron tres personas que se llaman Clotilde, M. Michele Donce y los administradores los puso antiguos porque M. Michele Donce consideraba que esto debería cambiar. Dijo: yo no es por mi ego personal, si quiere, yo me retiro y él se retiró. Aún así, él todavía tenía palabra, poca influencia aquí porque él había traído a la persona que me precedió. Él era amigo de un joven iraní que él trabajó aquí con los estudiantes y, bueno, en todo caso, esa era la situación.

Él era director de Placet por la parte intercultural, pero él le interesaba mucho el hecho de que yo era estudiante de teología y que yo estudiaba teología de cuestiones religiosas. También era latino extranjero y me acuerdo que me habló mucho de, por ejemplo, abordar los temas de los ayatolas de Irán, de los temas interreligiosos y ecuménicos que le parecían extremadamente importantes.

- Entonces, en ese tiempo, ¿podría decir que el kot seguía una visión, una finalidad ecuménica aquí?

No, intercultural, pero siempre el tema interreligioso. Ahora se ha relativizado un poco, no es que no se ha relativizado mucho porque siempre ha sido el interés por el tema espiritualidad, no es espiritual sino espiritualidad. Y pues antes abierto, ¿no?

En la época cuando yo llegué, justamente veníamos de salir los que fundaron, hasta eso era más católico, pero ahora, después de ahí, pues hay respeto de todo el mundo, pero aún así siempre ha permanecido ese fundamento católico. Los presidentes actuales, hasta la presidenta actual, siempre estudian teología. Los otros son de la iglesia, de la parroquia. Todavía permanece esa inquietud de la parte interreligiosa, pero no es fácil porque, bueno, que ya fuese abierto. Pero bueno, pues está la parte, no sé, los jóvenes no. Está la espiritualidad, pero hay que saberla un poco, la hacer.

- No sé si usted conoce la maison Saint-Jean en Leuven. Y antes, yo creo que él como tomó de ejemplo ese modelo en Louvain y en esa casa hacían los fines de semana conferencias y misas cristianas. Entonces se reunían solo estudiantes de la rama religiosa cristiana, como católicos, ortodoxos, protestantes, etc.

Ah, sí, sí. Yo también conocí a la familia Morren, el dúo Maven, que hicieron la Mesa de San Jean. Yo la conocí con ellos y esto vino acá, pero bueno, ellos sí eran consagrados a eso y su fortuna la hicieron para eso y luego le donaron eso a la universidad. Pero aquí en el Carrefour, creo que el Carrefour era más la identidad cristiana, hasta que con los Afi, que ya fueron los que fundaron, y ese espíritu permaneció latente, hasta que yo llegué con la idea del club. Porque cuando yo llegué había mucha comunicación con abadías, con comunidades religiosas, había una newsletter en papel que se enviaba, no sé cuántos ejemplares, que se enviaba a todo tipo de personas e instituciones religiosas.

Entonces, era muy fuerte como el fundamento del Carrefour. Y el tema interreligioso sí ha sido importante, porque siempre ha habido como ese espíritu belga de poder debatir o hablar o discurrir sobre diversos temas y cumplir, inclusive, lo religioso. Porque cuando se inauguró el Carrefour, hubo la misa aquí, hubo el obispo de Namibia, y todas esas cosas. Yo no sé en qué momento se tomó distancia de hacer un grupo de oración. No sé si del principio fue así o no fue así. Porque claro, ahora ya se ha relativizado, como usted dice, el tema religioso. Yo creo que el tema está ahí en las personas, pero, por ejemplo, actualmente hay este grupo de shows en que hacen una proyección sobre los episodios de la vida de Jesús.

Y eso yo, en la última reunión decía, ah, maravilloso, magnífico, esto es increíble. Todavía hay como ese espíritu de la presidenta actual, que también ella estudió Teología y está en ese ámbito de la Iglesia y le parece magnífico. Está otro muchacho que trabaja mucho, Islamo Cretán, Hasem. Islamo Cretán, él tiene un grupo y la reflexión y aquí hicimos muchas cosas. Bueno, esa parte de espiritualidad o interreligioso existe y es muy apreciada, pero hay que tirarlo, canalizarlo, hay que llamarlo, hay que evocarlo. Hicimos una soledad también aquí sobre San Le, Taiwán, San Le, Tucson. Pero bueno, por el momento las cosas han cambiado. Estamos más en lo intercultural que en lo interreligioso.

Después del COVID, yo invité aquí al Padre Cristian el Dominicano, que venía de Jerusalén, a otro que fue la última persona que vino, yo creo. Pero el resto, pues como una... Ah, bueno, yo traje al Padre... Es un profesor de la Facultad de Teología que nos habló sobre el tema. Especializa en todo el tema del Extremo Oriente, del budismo y todo eso. La última persona que traje fue el profesor, que es un historiador de la Iglesia, que nos habló un poco sobre el nombre de las calles de la Comisión de Toponimia y el nombre de las calles de Loma de la Nueva. ¿Por qué se llama así? ¿Por qué las calles se llaman así de una manera? Pero bueno, por el momento, las cosas han cambiado mucho. Sí, sí, sí.

- ¿Usted considera que el kot es un lugar único? Y sí, ¿por qué?

No, no, pues no es particular, así de importante. No es único, porque también existe la mesón de los dominicos, que se llama Albert Legrand.

- ¿Esta casa que está aquí, pero creo que solo acepta hombres?

Ah sí no este es el Opus Dei. Los dominicos yo hablo allá arriba en Bruxelles donde hay una iglesia así como en forma de. Y también son son más poquitos, pero las habitaciones son compartidas a dos o a tres. Bueno yo no sé cómo es bien la dinámica, pero es más religiosa claro más identidad católica. Claro está el Opus Dei que también tiene casas de mujeres o el Opus Dei casa de hombres. Ellos viven su espiritualidad a su manera. Está allá el Colegio San Paul y el Seminario San Paul. El Seminario San Paul es para los seminaristas.

O sea, el tema kot, kot en Bélgica, en Louvain-la-Nueva, pues está, hay 100 kots, cada vez que tiene un proyecto. Pero bueno, la particularidad de este, esto es que en sí no es un kot, es una institución. Se llama kot, aquí todos lo llaman kot, y porque vivimos juntos. Pero sí, nació como un proyecto, nació como un proyecto de convivencia. Lo más curioso es que nació justamente el profesor Elbeck, que conoció a su esposa en Leuven, justamente por un tema de mixidad, porque en esa época el rector de Leuven había donado una casa, la posibilidad de vivir de estudiantes juntos, era femenino en Lübeck. Y bueno, en el 68 hubo la posibilidad de que los estudiantes pudieran entrar hombres para hacer la cena, no sé cuál y ahí se conocieron.

Y ese fue Carrefour, Leuven, ya no existe. Y ahora, cuando ellos vinieron, trajeron esa idea y bueno, con otras personas se crecieron y fundaron eso. Y siguen con ese mismo espíritu religioso, intercultural. Pero aún así, es único en el sentido en que ha permanecido, sobre todo la base de la paridad, es la mixidad, hombres y mujeres, belgas, internacionales. En el sentido, sí, del origen fue así, y eso ha permanecido. Vivir juntos, y al mismo tiempo, ya vivir juntos es conocerse y hacer actividades para conocerse. Ya, como dice la interculturalidad, prácticamente hay que negociarla a lo cotidiano, porque estás con otra persona de otra cultura. Esto me gusta, esto no me gusta, esto me molesta, esto me agrada. Ya vivir juntos es interculturalidad a lo cotidiano.

Ya el solo hecho de vivir juntos en un edificio como este, que tienes que compartir todos los espacios: la sala, el comedor, la cocina, los corredores, bueno, ya implica un choque. Y dos, hacer actividades juntos, pues permite más de un conocimiento más profundo. Aún así, quedan las amistades, quedan otro tipo de cosas, pero justamente esa era mi pregunta.

- ¿Cómo el kot permite la interculturalidad? ¿Cómo promueve dentro la integración, la interculturalidad en sus residentes?

Pues lo primero es el choque intercultural. El hecho de que tengas que vivir con otra nacionalidad. Ya ese hecho ya permite que tú te confrontes directamente a otra manera de pensar, a otra manera de hacer las cosas, a otro carácter, a otra oportunidad, eso ya es un choque. Es como en la parte pedagógica; para que haya un aprendizaje, tiene que haber un choque que permita que tus estructuras se muevan y se reacomoden. Esa es la pedagogía del aprendizaje, la psicología del aprendizaje.

Bueno, pero aquí es el tema de la interculturalidad. No necesariamente porque tienes un choque intercultural o vivas experiencias, o vivas malas experiencias, entonces no es que vayas a ser más intercultural. Al contrario, si puedes tener una mala experiencia aquí, puedes salir más difícil, menos abierto que cuando viniste. Aquí al principio sí, ah, las culturas, ah, muy bueno, muy bonito, pero vivir en comunidad siempre es difícil. Siempre implica una cierta predisposición a estar abierto.

Sí, estar abierto, implicación y una cierta abertura, estar abierto un poco.

- ¿Tienen algún perfil de estudiantes a los que abren el kot, o hay alguna restricción para los estudiantes, personas, residentes?

Al principio cuando yo llegué, había, bueno, cuando ya existió el comité, pero al principio cuando llegué, escogíamos más bien como en función de, por intuición, en básico, pero había muchos problemas. Había toda una transición entre la Antigua dirigencia y su administración y los benévolos. Todo lo que pasó aquí fue una experiencia magnífica. Después, cuando decidieron buscar empleados para reemplazar los benévolos, porque ya nadie se compromete de manera benévola durante muchos años. Entonces, era más por intuición, pero para la convivencia había muchos problemas, porque había, o sea, que había, bueno, mucho licor, licor se bebía, licor todos los días, cerveza todos los días, aquí en el living, en la otra sala amanecía esto lleno de botellas.

Se fumaba mucho porque en esa época se fumaba en Bélgica por todos los espacios, se encontraban botellas y cigarrillos por todos lados, y el tema de la limpieza, bueno, esto eran montones de basura por allí, lo mismo. En fin, en ese momento había toda una problemática y así íbamos escogiendo, era muy libre, muy libre, se pasaba muy magnífico, pero había mucha anarquía, todo el mundo entraba, todo el mundo salía, todo el mundo, en fin. Entonces, en un momento fue tanto los problemas para nosotros porque no sabíamos cómo, siempre por intuición dijimos vamos a hacer una entrevista, sin pensar

cómo, sin saber cómo, y de un día para otro decidimos, así como la administración, decir. Hay siete u ocho personas y vamos a partir de ahora los reunimos a todos.

Ahora ustedes en una mesa, bueno, díganos cuál es su proyecto, tiene su proyecto, qué hay que hacer. Y los que, bueno, se fueron los que no les gustó y entonces comenzamos a hacer entrevistas y entonces eso redujo a la mitad todos los problemas que teníamos de insalubridad, de desorden. Luego después ya con la nueva administración, nuevo gobierno. Entonces crearon un papel que se llama los criterios, procedure, y ahora es una cosa bastante importante. Bastante, ya hace dos o tres años legislaron sobre casi el detalle sobre qué. ¿Cuáles son las personas que queremos y no queremos? Algo más rígido, más estructurado, más ordenado, más por los problemas logísticos.

- Entonces, las entrevistas, ¿cuándo se implementaron? ¿Hace tres años recién?

No, yo creo que hace como unos diez años las entrevistas, pero era algo informal. Ah, ok, ok. Y no había... Éramos nosotros, la administración, que entrevistamos y decidíamos. Ahora ya hace dos, tres, cuatro años. No, espérame, perdón, es mentira. ¿Cómo era? ¿En el 2008? ¿Dónde estaba? Ah, bien, 18. Bueno, que cuando la nueva responsable, Florence Bantisti, que es la presidenta actual, decidió que pusieramos eso en un papel que se llama procedimiento. Hace más o menos, diez, once.

Cuando ella llegó, ella trajo sus ideas de la universidad. Poco a poco ha ido implementando. Ahora se va a retirar, pero ella es la que ha creado toda una forma de gobierno a la manera que ella concibe.

Primero, ella llegó y no había una directora o un director. Nosotros administrábamos esto de manera colegiada entre iguales personas. Pero ella llegó y consideró que eso era como desorden. Entonces, ella exigió que se creara el puesto de director. Y ahí, poco a poco, apareció una persona que era el primer director, Carolina Servais, que duró 9 años. Y ahí, poco a poco, comenzó a querer estructurar todo. Estaba Silví, estaba Chantal, estaba un colega que se llamaba Fale. Estaba yo con los cuatro. Y entonces ella insistió porque hubiera una persona responsable.

Y bueno, se creó el puesto de director. Y ahí comenzó a querer organizar todo por procedimientos. En el CA siempre íbamos todos, estudiantes, habitants, todo el que quería ir, íbamos allá. Entonces ella decidió no, los estudiantes fuera, los estudiantes no, los estudiantes no. Y estableció un sistema de reunión con administradores y un procedimiento como la universidad con voto y ahí comenzó todo un camino de administración de gobierno. Al principio claro, pues llegaba y supuestamente había dinero, había buenas reservas.

Entonces después hubo problemas con el tema del edificio. Primero trabajamos aquí, trabajábamos allá. Se comenzó con el hecho de querer modernizar el edificio. Entonces comenzamos haciendo... Difícilmente, pero hicimos las duchas de los estudiantes. Hicimos la cocina de los estudiantes. Hicimos los temas de seguridad, de temas bomberos,

porque los bomberos llegaron y dijeron... Aquí hay... No se puede vivir acá por seguridad. Hay unos problemas graves de infracción. Entonces comenzamos con los bomberos. El edificio, las duchas, suciedad. Luego vinieron los temas de los empleados porque los contratos no estaban bien organizados.

Llegó un punto en que hubo también un responsable, un director que vino y en siete meses dijo vamos a modernizar. Abrió cinco, seis, siete, ocho estudios y gastaron prácticamente todas las reservas que habían, toda la plata. Entonces, y luego llegó el COVID y luego llegó el tema de la energía, la pérdida de energía y que está mal. Sobre todo los habitantes, los estudios, aquí es más fácil, pero aún así aquí estamos más avanzados porque durante diez años invertimos, invertimos, trabajamos, renovamos, pintamos, cambiamos. Bueno, en fin, poco a poco se ha ido mejorando y luego lo último que se hizo fueron los paneles solares.

- ¿Cuándo hicieron esos paneles solares?

Hace 4 años, fue lo último que se hizo porque poco a poco hemos ido cambiando la parte energética, los vehículos, la renovación, luego la parte eléctrica y luego después, bueno, más o menos hacia el año 2018, 2019, apareció, o sea, poco a poco la comuna se ha vuelto más exigente. Entonces crearon unos permisos de locación, entonces nosotros tenemos que, con el hecho de que tenemos, hacemos locación, tenemos que cumplir unas normas. Entonces tenemos que un permiso de locación, entonces ahí se volvió una cosa muy importante y costosa que es la seguridad, la energía, las normas mínimas para que un kot sea salubre y luego para que haya el permiso de la comuna hay que tener que hacer venir los bomberos, hay una cantidad de infracciones, hay problemas de electricidad, había que resolver todo eso, diversos problemas para poder recibir el permiso de locación de la universidad y luego un momento dado ya se llegó a un punto en que, o sea, eso se volvió importante y con el tema de la energía, que hubo esas facturas enormes que, digamos, con los alquileres, los estudiantes no alcanzaban a pagar lo que se consumía aquí.

Entonces hubo, todo durante años, valía 300 y de un día para otro subió 100, luego otro 100. Estamos casi a 500 euros para poder equilibrar las finanzas, porque estábamos en déficit y si no se corregía, pues era problemático. Entre otros había que organizar.

Para poder organizar esto, se organizó una cosa que se llama plan quinquenal, o sea, mirar cuáles son los problemas importantes de kot y priorizar cuáles son los más importantes. Entonces, el edificio está envejeciendo, entonces había que reparar ciertas cosas: permiso por los empleados, permiso por la insalubridad, permiso por la energía, permiso por invertir por los bomberos. Así se ha ido, ya llamamos como tres planes quinquenales, que han permitido de mantener en equilibrio el presupuesto, el dinero, la administración de aquí y, al mismo tiempo, invertir en lo que es más urgente. No se puede hacer todo el tiempo.

- ¿Quién designó a la presidenta actual?

Primero, para ser presidenta hay que ser miembro de la Asamblea General. Y yo creo que es la Asamblea General que la vota y la designa, si no estoy mal.

- Tengo entendido que ella trabaja en la Dirección de Ayuda a Estudiantes de la Universidad. Entonces, ¿es que la Universidad tiene cierta influencia también en lo que pasa en el kot?

No, no. Hay una cláusula. Cuando se fundó, esto para construir esto, la Universidad prestó dinero. Además de los bancos. Entonces, la Universidad puso una condición. Tiene que haber una persona de la Universidad en el Consejo de Administración. Entonces durante años hubo siempre un presidente, un presidente, un presidente, todos de la Universidad. Entonces, en ese sentido, la Universidad siempre ha tenido un ojo o una influencia en el kot Carrefour. Pero ahora, se acabó de pagar los préstamos. Se acabó de pagar las deudas. Y entonces, la UCL todavía tiene unas condiciones en el kot Carrefour de que haya un miembro de la Universidad aquí. Pero bueno, parece que no necesariamente tiene que ser presidente; puede ser un miembro del Consejo. Yo creo que eso es lo que va a pasar ahora, cuando se va a retirar y no va a ser alguien de la Universidad que va a ser presidente. No sé.

Pero eso se ha relativizado bastante. La Universidad siempre... bueno, siempre se dice que la Universidad quiere que esto se vuelva al servicio de la Universidad. En fin, poco importa. Pero siempre ha habido esa condición. Como en Placete, como en... bueno, todas las instituciones periféricas de la UCL tienen una mano en todas partes. Bueno, eso no es importante, pero sí, en un momento ha habido una gran crisis, porque en un momento se... inclusive aquí en la Asamblea General se habló de ¿qué hacemos con el kot Carrefour? Lo entregamos a la universidad, lo entregamos a una comunidad religiosa, lo entregamos a Placet. Placet quería volver esto Placet, o lo mantenemos como ASBL. Entonces, la gente mayor que fundo esto se opuso a que se le cambiara la destinación, entonces, al final se decidió que permaneciéramos como hemos sido, ASBL.

Entonces, por eso, en la actualidad, ese es un poco el camino, ASBL. A no ser en el futuro, si eso no funciona, quizá lo vendan o se lo venden a la universidad, o yo no sé, pero por el momento parece viable. Porque ha habido muchos Carrefour en el mundo que han desaparecido. Al principio hubo varios Carrefour en varias partes, todos desaparecieron prácticamente.

- ¿Cuál cree usted que es el gran desafío de los estudiantes extranjeros cuando se integran aquí al kot?

Que nosotros como institución podamos ofrecer un espacio donde las personas puedan encontrarse, lo que nosotros proponemos y lo que los estudiantes perciben como intercultural. O sea, es normal que muchos estudiantes vengan buscando simplemente un alojamiento. Es normal, porque los Erasmus y todo eso, todo el mundo busca un alojamiento, y bueno, mucho de eso es normal. Pero cuando llegan aquí y entran a la institución y que pueda, pues relativamente, haber espacios para poder expresarse, pienso.

Es como que nosotros vamos a crear las condiciones, las posibilidades de que la gente pueda vivir y expresarse como ellos son, en el sentido de que cada estudiante trae ya en sí un mundo, un universo, una cultura. Y yo creo que es lo que nosotros, de nuestra parte, podemos facilitar. Está la logística de la vida, la logística del kot, pero por la parte de cultura que nosotros podemos ofrecer, es como cuando uno crea las condiciones de aprendizaje para un estudiante en la escuela, en la universidad. Bueno, tenemos un proyecto, pero al mismo tiempo que nosotros podemos dar las posibilidades de que la gente pueda apropiarse de acá. Es difícil porque, o sea, no somos ricos, digamos, no hay muchos medios, pero aun así, entre lo poco, pues de lo manual, pues tratamos de que la gente haga con lo poquito que puede, pues exprese su cultura o sus creencias.

No tenemos una economía muy fuerte, pero sí tenemos una experiencia pequeña, pero importante. No es fácil, porque siempre hay varios registros, hay muchas dinámicas. Solamente la gente que nos estudia, los estudios de la universidad, la vida privada, la sociedad, porque los estudiantes van evolucionando en función de cómo la sociedad evoluciona. Es el caso de hace 10 años; los estudiantes no eran lo mismo que los estudiantes de hoy. Las condiciones que nosotros ofrecíamos no son las mismas condiciones que nosotros ofrecemos hoy. Ahora todo, como se ha ido desmaterializando, todo va más rápido. Las cuestiones del internet, todo va por todas las redes sociales, todo va mucho más rápido. La gente es mucho más exigente. A pesar de que nosotros intentamos hacer lo mejor, aun así no es suficiente. La gente quiere más y bueno es normal, porque estamos en una sociedad de conformación muy importante. Aun así, intentamos mantener un cierto equilibrio en lo que podemos proponer.

Yo personalmente soy consciente de que hay limitaciones, hay muchas cosas más que se pudieran hacer porque nuestra economía depende de lo que nosotros tenemos acá. Nosotros no tenemos subsidios del exterior o algo así. Entonces, en eso hay que ser conscientes. Yo soy consciente de que somos limitados. No somos ni la institución. Podemos hacer influencer, podemos hacer una para atraer gente, porque ya lo hemos hecho. Pero bueno, por el momento estamos al nivel de lo que tenemos, la riqueza de la cultura, de lo que trae la gente y lo que la gente da, porque lo da con generosidad y relativamente. Pero nuestros medios, lo que podemos dar, y a nivel económico estamos limitados en el sentido. Por ejemplo, a nivel de la animación sociocultural, no hay mucho dinero para invertir más y aun así hacemos actividades, aun así hacemos milagros, porque la animación sociocultural es en sí una profesión. Hay hasta carreras universitarias, hay diplomas y todo. Entonces hay toda una dinámica que claro, puede ser más joven, puede ser más dinámica, puede ser más moderna. Se puede hacer todo, pero también en la medida de las limitaciones y en la medida también de lo económico, eso limita un poquito.

- ¿Cuál es el impacto del kot Carrefour en la visión de los que pasaron por aquí? Y también en su visión personal, puede ser en el ámbito personal, profesional o familiar?

Pues yo creo que eso, en general sí hay un gran impacto, un gran impacto para las personas que pasan por aquí, pero como yo decía antes, también depende de la evolución de la

sociedad. Antes era más institucional, ahora estamos en una visión más, entre comillas, comercial. Pero aún así, independientemente de la cuestión económica, sí, aquí en kot Carrefour siempre ha habido la posibilidad de compartir, de vivir juntos y crear amigos para toda la vida. Eso siempre ha sido así, desde el principio hasta hoy. Los testimonios son así. Hay muy buenos recuerdos en general. Las personas que tienen malas experiencias, no sé, no conozco mucho, pero me imagino que también hay personas que guardan malos recuerdos. Pero generalmente, la gran mayoría, a mi parecer, guardan buenos recuerdos. No puedo hablar en nombre de ellos, porque yo soy... Yo puedo decir que sí, pero no lo sé, pero generalmente pienso que sí.

- Y personalmente a usted, ¿le impactó en algo esta experiencia?

Sí, claro. Personalmente, la manera como la juventud, ¿no? La manera como los estudiantes resuelven los problemas, cómo viven la vida y cómo siempre son curiosos y van por todos lados. Y hay que estar muy atento, porque ya no más. Si uno va no más estando atento, por estar detrás solamente de mirar cómo. ¿Qué hacen? ¿Para dónde van los estudiantes?

Ya con eso, ya tienen todo un programa de vida. Entonces, sí, sí me ha impactado mucho. Pues sí, durante 15 años con los estudiantes, pues sí, yo he aprendido muchísimo. Sobre todo hacer un poquito más ligero, mucho más ligero, mucho más práctico, mucho más... Bueno, también todas esas ilusiones que traen los estudiantes cuando llegan, todo esto. Y también muchas personas que yo veo que han triunfado en su vida y todo eso. Hay otros que... muchos que también que no... que se fueron y hicieron su vida. Pero sí, yo creo que yo me he enriquecido mucho acá en esta institución. Aprendizaje de la vida de acá de Bélgica, aprendizaje de las actividades, aprendizaje de la visión de las cosas, aprendizaje de la evolución de la sociedad, porque como digo yo, desde hace cinco años, las cosas van cambiando muy rápido.

Cada uno trae su propia cultura, y yo creo que ahí todavía nos falta. Es difícil, porque para ir más lejos, en fin, hay que escuchar a la gente, hay que apreciar a la gente. En ocasiones estamos de prisa, no sé. Si ustedes se ponen a escuchar atentamente cada cultura, la cultura africana, la cultura china, o por nacionalidad, o por región de un país, ya hay toda una riqueza que en ocasiones se queda ahí guardada porque si se puede expresar, pues la gente lo expresa, y si no, pues la gente lo guarda y no dice nada. Hay personas que pasan y son de su cultura, pero no la expresan.

- ¿Hubo una evolución de nacionalidades?

Bueno vinieron los de la India, y luego vinieron los turcos, y luego vinieron los franceses, y luego los españoles, y luego los italianos.

- ¿Y de qué depende eso?

Para el Carrefour es un poco... yo voy a decir arbitrario, me voy a decir cosas, porque... por ejemplo, va mucho de "Bouche a Oreille". Ahí comienza. Y entonces el francés que trae a sus amigos, y el italiano que trae a sus italianos, y los latinos que traen a sus latinos,

y va mucho... Entonces, en ocasiones hay más de una nacionalidad, en ocasiones hay menos de una nacionalidad. En ocasiones hay cosas externas, como por ejemplo la llegada de Access2University, que es un poquito más de presencia del país, del África.

En ocasiones hemos querido diversificar, que no sea solamente Europa occidental, sino que sea Europa del Este, Europa... los nórdicos, o en ocasiones ha habido hartos asiáticos. Es bien diverso. No hay un estudio que diga, han habido más asiáticos, han habido más africanos, o más latinoamericanos. Eso depende de los períodos. Siempre hay un criterio que lo ideal es privilegiar a la persona que viene directamente de su país que al que está de aquí, y depende, en ocasiones. Bueno, depende de las dificultades, pero. Y ahora por la cuestión económica, si llegamos a un momento en que se llega el momento de comenzar los estudios, y todas las habitaciones no están arrendadas, entonces aceptamos más fácilmente a las personas que lleguen.

El año pasado hicimos eso y luego los que van llegando, Europa occidental. Pero el ideal es diversificar: latinos, asiáticos, africanos.

Cuando yo llegué, por ejemplo, me acuerdo, Van, que es un vietnamita que vivió siete años. Antes no había ese problema de máximo dos años, más o menos tres años.

Es reciente con la nueva administración. Hicimos eso. Antes no había, y también la edad. Hay personas de 20 y de 40 años al mismo tiempo. Ahora se puso de 20 a 26 en la actualidad. Bueno, no se miraba el tope de la edad, se miraba era, pues la persona pero yo creo que yo tuve doctorantes aquí de 35 a 40 años sin problema.

- Bueno, muchas gracias por tu tiempo, eso fue todo.

Entretien 25: Dorian Valadi (KPI)

- Merci pour le petit entretien, Je vais commencer par une petite présentation de toi. Qu'est-ce que tu fais comme études ? C'est quoi ton rôle ici au KPI ?

Donc voilà, moi c'est Dorian Valadi. Je suis en deuxième master en ingénieur civil en option énergie. Et donc voilà, à côté de ça, je suis dans un kot-à-projet, le Kot Partenaire Interculturel, le KPI. Et donc voilà, notre projet, il y a deux grands axes sur le projet. Le premier, c'est promouvoir l'interculturalité sur le campus de Louvain-la-Neuve. Donc voilà, via l'organisation d'événements comme des soirées à culture spécifique, ou plus largement, on réalise deux festivals par an où on invite tous les kaps à culture spécifique et on fait un petit festival ensemble.

Et sinon, mon rôle au sein du KPI, c'est ma deuxième année. Mon rôle plus spécifique ici relève du projet en tant que tel. Nous, on a toutes ces responsabilités, que ce soit mail, etc. Moi, c'est autour du team building.

- Est-ce qu'il y a des kots-à-projet d'ici à Louvain-la-Neuve sur la culture, sur la multiculturalité ?

Alors, sur l'interculturalité en tant que tel, non. Après, sur les cultures de manière générale, il y a d'autres kops qui représentent des cultures spécifiques, comme j'ai dit, comme on invite. Par exemple, il y a le latino, il y a l'AUK, il y a le Bubble, il y a plein d'autres cultures qui sont représentées. Mais nous, on essaie de faire, notre projet, c'est justement de regrouper toutes ces cultures et de partager.

- Comment ça t'a motivé à vivre cette expérience ici, dans le KPI ?

Moi, c'était, je trouve, la beauté du projet. Moi, je suis quelqu'un qui pense être très ouvert et j'aime bien découvrir plein de choses. Et d'autant plus les cultures du monde, j'aime bien le voyage, ce sont des choses qui me tentent, qui m'attirent. Et découvrir toutes les petites habitudes des autres cultures, je trouve ça beau. Et on vit dans un monde aujourd'hui où tout le monde, on a vite la tendance à tout séparer, à tout... Un monde de plus en plus fermé. Voilà, et je trouve que c'est tellement beau le mélange des cultures.

Pas qu'il n'y en ait une qui ne prenne le pas sur l'autre, mais mélanger les cultures, c'est vraiment quelque chose de très beau. Et voilà, que chacun prenne des autres.

- Tu connais un peu l'histoire de KPI, comment c'était créé ?

Je sais que c'est un relativement vieux cas pour Louvain-la-Neuve, qu'il a une bonne, je pense, 20 ans, 25 ans. Mais après sinon, j'avoue, pour l'histoire de KPI, j'aurais peut-être du mal, je pourrais pas en dire plus.

- Et tu habites ici depuis 2023 ?

Donc j'ai fait ma première année l'année passée en tant qu'interne. Donc j'ai fait 2024-2025 en tant qu'interne. Et puis ici 2025-2026, je suis devenu externe. J'ai koté plus dans le kot en tant que tel, mais je participe au projet.

- Je connais pas trop le concept d'inter-externe. Comment ça fonctionne ?

Dans un kot-à-projet, généralement, ici c'est un code de neuf, il y a neuf personnes qui habitent dans le kot. Et donc, en fait, ce sont des gens qui vivent dans le kot dans lequel se passent les activités, les réunions, etc. Et puis, couplé à ça, il y a aussi des externes qui participent aussi au projet, mais qui ne kotes pas dans le kot en tant que tel. C'est mon cas cette année. L'année passée, j'étais interne, donc je codais ici.

Cette année, je suis externe. C'est-à-dire que le soir, pour rentrer dormir, je rentre chez moi, dormir dans mon kot à moi. Mais dès qu'il y a des activités à faire ou même passer un peu de temps avec les copains, je viens ici dans ce bâtiment, dans ce kot-ci, et je rejoins les internes dans leur code, entre guillemets.

- Il y a combien, tu as dit qu'il y a 9 étudiants qui vivent ici ?

Il y a 9 internes, oui.

- Et ils sont tous belges ?

Alors, cette année, il y a un Syrien qui est là, qui est arrivé en Belgique il y a deux ans, si je ne dis pas de bêtises.

- Et normalement, vous avez des étrangers ici ?

Le but n'est pas d'avoir des étrangers ici, on en a parce que la Belgique, il y a des gens mixés. Moi, je suis à moitié iranien, par exemple. Il y a des Suisses aussi qui sont ici, mais l'idée n'est pas d'avoir un kot avec des gens de plusieurs cultures. L'idée, c'est d'abord d'avoir un kot où les gens sont intéressés, qu'ils soient belges ou pas, intéressés par l'interculturalité. Et à ce moment-là, il y a peut-être des gens qui ont des origines ou des nationalités différentes, mais ce n'est pas un but en tant que tel d'avoir des gens qui sont de cultures autres.

- Et comme externe ?

On a deux Suisses, si je ne dis pas de bêtises. On a des Français. Moi, je suis à moitié iranien. On a un Syrien. Je fais un peu le tour comme ça, mais je pense que c'est tout.

- Et comment ça fonctionne le KPI ? Comment vous vous êtes organisé ?

On s'organise comme tous les kaps. Le dimanche soir, on réalise une réunion à 21 heures pour parler de la semaine à venir et des événements à planifier. C'est une réunion qui dure environ une heure et demie, deux heures. On parle vraiment de tout ce qui doit être dit pour que la semaine d'après et les semaines d'après, ça passe bien. Donc ça passe par la gestion des mails, par nos événements, principalement nos événements à venir. Donc, si on a un événement, comme il y a eu hier, on a préparé une soirée syrienne. Voilà, ça demande un peu de préparation. Et donc, on fait le point, on répartit les tâches. On fait le point sur ce qui est déjà fait, ce qu'il y a à faire.

- Donc, vous avez toutes les semaines des activités ?

Non, on n'a pas toutes les semaines des activités, mais tous les dimanches soir, on a une réunion. On a deux festivals qu'on réalise sur l'année, mais ça, ça demande des préparations sur plusieurs semaines, voire mois. Pour le Buljono et le Tout-le-Monde. Donc, ça, ça demande la préparation sur plusieurs semaines, voire même plusieurs mois. Et donc voilà, il faut qu'on soit toutes les semaines à faire ce qu'il faut faire, parce que parfois, il y a des tâches qui doivent être faites bien à l'avance. Et donc voilà, ça, c'est les réunions.

Pour le projet en tant que tel, après, pendant la semaine, chacun fait ses tâches. Et puis, voilà, il y a la vie de kap aussi sur le côté, donc avec les cycles. Je ne sais pas si tu as déjà entendu parler. Ça, c'est en dehors du projet. C'est plus de la vie kapiste, on va dire. Mais globalement, pour le projet en tant que tel, ce sont ses réunions le dimanche soir qui sont

importantes. Et puis pendant la semaine, effectivement, si on n'a pas fait des activités, comme la soirée syrienne d'hier ou d'autres, on a des activités après pendant la semaine.

- Est-ce qu'il y a un profil des étudiants qui sont ciblés pour entrer au kap? Est-ce qu'il y a une restriction ?

Absolument pas. Pour rentrer au kot, chaque année au mois de mars, avril, on fait un recrutement pour renouveler l'équipe de l'année prochaine. Parce qu'il y en a qui partent, etc. Mais vraiment, il n'y a aucune restriction pour rentrer.

En fait, on regarde les gens, s'ils sont motivés. N'importe s'ils sont de bac ou master. L'idée, c'est aussi d'assurer la suite du KPI. Effectivement, si on peut trouver quelqu'un qui est dans une volonté de rester le plus longtemps possible, c'est mieux. Mais il n'y a aucune... On va pas fermer la porte à personne. En général, dans le monde des kap, il y a... Je ne vais pas dire pas, mais en tout cas, il y a très rarement des bacs 1 parce que c'est un monde... Déjà, il découvre l'université, ce qui est déjà quelque chose de fort. En plus, découvrir les kap en plus, c'est trop. Donc, en fait, en général, il n'y a pas de bac 1. Bac 2, ça commence. Et puis voilà, bac 3, master.

- Est-ce qu'il y a un maximum de temps de séjour au kap ?

Si tu veux, tu peux rester autant de temps que tu veux. Après, en général, les gens restent au-dessus de trois ans, ça commence à faire beaucoup. Les gens, en général, restent un ou deux ans.

- Et quelle est la relation entre le kapet l'université ?

Alors, la relation entre les kap et l'université... Donc, en fait, nous... Les kaps, ce sont, entre guillemets, toutes des ASBL. Après, ce n'est pas mon point fort, mais... Il y a un kot-à-projet qui s'appelle l'Organe, qui est un peu le kap qui fait le lien entre l'université et les codes à projet. Et donc, voilà, nous, on a des liens précis.

On a des comptes à rendre chaque année à l'organisation et à l'université pour montrer que notre projet fonctionne bien. Notre réseau, parce qu'il y a aussi toute la gestion de la trésorerie qui est importante en cas de projet, que notre réseau tient la route, que le projet a du sens. Donc, chaque année, il faut renouveler ce genre de choses. Après, à côté de ça, ils nous laissent relativement libres. Il y a quand même quelques règles à faire, mais enfin, des règles à tenir.

Et voilà. Sinon, on arrive... Pour nos événements, ça nous demande quand même pas mal d'argent. On se débrouille, on en a des locations, etc. Mais parfois, ça ne suffit pas. On a aussi de l'université. Enfin, pas l'université en tant que telle. Enfin, si, parfois, je pense. Ça, ce n'est pas très mon point de vue, j'avoue. Mais d'autres organismes, on reçoit aussi des... Comment on appelle ça, déjà ? De l'argent, de... On reçoit des financements, un peu, de certains organismes pour nous aider à financer nos projets. J'ai oublié le terme exact, je ne sais pas comment ça s'appelle, mais voilà.

- Et aussi, il y a une présidente, non ? C'est quoi son rôle ?

C'est s'assurer que, premièrement, que le projet avance, que nos événements, il faut qu'ils soient faits. Elle est là pour assurer le fait que tout se passe bien. Elle s'assure aussi de la trésorerie. Enfin, ce n'est pas elle la trésorière, mais de manière réelle, elle s'assure que tout va bien, que tout se déroule bien. On a tous un petit rôle, mais elle est là pour vérifier que tout se passe bien. Après, elle va présenter un rapport chaque année à l'université. Où, en fait, notre but, c'est de se refaire, reconduire, comme ça. Donc, en fait, chaque année, on doit prouver qu'on est... On peut refaire le projet chaque année, et donc, il faut remonter ce qu'on fait, remonter notre trésorerie, etc., pour montrer que ça a du sens. Et voilà. Un de ses rôles aussi, effectivement, c'est de s'occuper de la reconduction du kap.

- Je pense que tu as déjà répondu à cette question. Mais comment le kap permet-il l'intégration des étudiants étrangers ?

En fait, le but du kap n'est pas vraiment d'accueillir des étudiants étrangers. Notre but, à nous, c'est de promouvoir l'interculturalité. Aux étudiants, de manière générale, qu'ils soient étrangers ou pas, c'est de présenter notre projet à tout le monde. Et voilà, notre but en tant que tel, notre kap à nous n'est pas d'intégrer, en tout cas, les étudiants étrangers sur le campus de Louvain-la-Neuve ou autre chose.

- Qu'est-ce que cette expérience t'a apporté sur le plan personnel et global ?

Beaucoup de choses, parce que premièrement, ça m'apporte déjà une ouverture d'esprit. Parce que c'est vrai que moi je suis en ingénieur et j'ai pas beaucoup de copains qui sont en ingénieur avec moi, etc. Et voilà, ici, venir au KPI avec des gens qui font des études totalement différentes et diverses et variées, ça apporte aussi une ouverture d'esprit. On peut discuter plein de choses différentes, etc. Donc ça, c'est super chouette. Puis voilà, c'est des personnes, moi je m'entends super bien avec eux, c'est une chouette équipe et on s'entend bien ensemble. Et puis, sur le point de vue professionnel, de vrai, on apprend quand même à bosser sur un projet tous ensemble. On apprend à travailler ensemble sur un projet, à travailler en équipe.

Et parfois, il y a des choses qui vont bien, parfois moins bien, mais on apprend à avancer ensemble

- Pour loger ici, tu dois faire la demande à UCL ?

Oui. Oui, d'une manière générale, les kapistes doivent faire une demande de logement à l'UCL, oui. C'est des bâtiments UCL pour les internes, les externes. Après, les externes, eux, n'ont aucun contrat avec l'UCL. Avec l'UCL, en tant que telle.

Selon les internes, les internes logent dehors les bâtiments de l'UCL. Donc, effectivement, ils doivent faire une demande qui est tout le temps répondu, ok. Enfin, qui est tout le temps accepté, mais ils ont quand même une demande à faire.

- Et au niveau des bâtiments, de l'infrastructure, ici, je pense que tous les kapistes sont un peu les mêmes, non ?

Non. Ça dépend des quartiers. Il y a différents quartiers Ici, on est quartier des Blancs-Chevaux, donc c'est vrai que les kots se ressemblent plus ou moins. Après, il y a d'autres... T'as projeté d'autres quartiers dont, voilà, c'est assez différent. Oui, parce que vous réalisez aussi des...

- Vous réalisez des activités, ici ?

Non. Non, non. On réalise des événements dans d'autres salles qu'on loue. Ça peut être des salles de l'AGL, notamment, comme on a fait hier. Ou alors, même, nos festivals, ben voilà, on les fait... Il y en a un au poste, il y en a un qui se fait directement sur la Grand-Place. Ou dans des auditoriums, que ce soit pour des conférences et des choses comme ça.

- Ok. Génial. Merci beaucoup.

De rien.

Entretien 26: Dieu-Merci Manwana (Centre Placet)

- J'aimerais commencer par une petite présentation de ta part s'il vous plaît.

Je suis Dieu-Merci Manwana Sandani, doctorant en philo à l'Institut supérieur de philosophie ici à Louvain et un master en Sciences de gestion à Louvain School of Management. Je fais aussi deux thèses de philo et j'enseigne. Je donne des TP à UCLouvain.

Au niveau du Placet, je suis le président de résidence de l'Association de Résidence du Placet. Alors, c'est mon deuxième mandat. Je suis en équipe de quatre. Il y a aussi une chargée de la Commission Sociale, il y a une chargée de la Commission Culturelle, il y a une chargée de la Commission Sportive.

- Dans quelle année avez-vous vécu au centre placé ?

Au Centre Placet, je suis depuis 2023. C'est mon deuxième mandat, donc un mandat dure une année. 2024-2025, c'était mon premier mandat. Et 2025-2026, le deuxième, qui a commencé ici au mois de novembre, du 1er novembre au 31 octobre, la durée du mandat.

- Vous pouvez me dire comment l'interculturalité est promue au Centre Placet ?

Alors, le Centre Placet accueille des étudiants et chercheurs qui viennent de plusieurs horizons dans le monde. De fait, on voit ces différentes cultures qui sont censées vivre ensemble dans ce grand foyer. Alors, comment on vit cette interculturalité ? C'est vraiment l'inclusion des différentes cultures à travers les événements ou activités qu'on

organise au niveau du centre. On parle de résidents, on a aussi l'équipe Placet, les employés de Placet. On a aussi des étudiants Belge ou d'autres étudiants internationaux qui sont invités à nos activités. On a les habitants de Louvain-la-Neuve, donc l'association d'habitants de Louvain-la-Neuve qui viennent aux activités du Placet. Donc, à part le résident, nous avons ce qu'on appelle la Communauté Placet.

Donc, la Communauté Placet inclue les différentes personnes, mais aussi des autochtones qui habitent à Louvain-la-Neuve, qui se joignent à nous à chaque activité, ont envie de partager cette interculturalité. On a toute une fête dénommée ainsi où c'est le plat des différentes cultures, où on a la musique des différentes cultures, et plusieurs autres activités qu'on organise au cours de l'année, où on ne fait pas de différence des cultures. On promet un peu une vie d'ensemble des différentes cultures qui sont appelées à cohabiter.

- Il y a combien d'étudiants ou de résidents qui habitent là-bas ? Genre tous sont étrangers ou il y a quand même des Belges qui habitent ?

Non, mais écoutez, Centre Placet n'est pas destinées pour les Belges. Sur le site vous aurez assez d'informations. Donc, c'est des étudiants internationaux et des chercheurs internationaux venus de pays soutenus par la coopération belge. Ceux qui y habitent, c'est essentiellement des étrangers. Par rapport au nombre, ça change carrément par rapport aux occupations de logements, mais c'est autour de 60 et 100 personnes chaque année.

- Quel est le profil du public cible, il y a des restrictions ? et Comment ça fonctionne la résidence ?

Au niveau du Placet, il n'y a pas de restriction par rapport à l'âge, parce que le Placet accueille les étudiants et les chercheurs. Généralement, les chercheurs sont ce qu'ils ont : doctorat, post-doctorat aussi. Donc il n'y a pas de restriction, c'est vraiment ouvert à différents profils d'âge.

Ils n'ont plus de restrictions par rapport au niveau d'études. Mais ça se constate que la plupart des étudiants qui viennent d'ailleurs, ils ont déjà une formation universitaire. Donc la plupart sont là, ils viennent pour le master. Et les doctorats, il y a quelque peu le post-doc ou le bachelier. Donc, il n'y a pas de restrictions. Et nous, ce n'est pas moitié belge, moitié... Non, non. C'est vraiment uniquement des étudiants internationaux. Mais dans la vie de chaque jour, dans les activités qu'on organise, on prend tout le monde, c'est-à-dire le Belge et d'autres étrangers également.

Par exemple, on a organisé le voyage aux Pays-Bas il n'y a pas longtemps. Il y a plus de 50% de non-résidents qui s'étaient rejoints à nous pour voyager de l'autre côté. Donc, c'est vrai que prioritairement, les résidents sont privilégiés mais on laisse cette ouverture parce que notre idéal, c'est vraiment cette interculturalité. On ne veut pas se retrouver uniquement avec les étudiants internationaux, mais aussi essayer de partager ensemble. On a des activités typiques aussi pour le partage interculturel. Au début de l'année, ça dit

que le Belge arrive et aussi d'autres étrangers arrivent. Des étudiants étrangers, et pour partager sur le côté culturel de chaque coin. Donc il y a vraiment une touche de l'interculturalité à travers différentes activités que l'on donne, quelle que soit la nature.

On a également chaque vendredi un bar qui est organisé et tout le monde est invité sans restriction afin de vivre ce climat d'interculturalité constamment.

- Il y a aussi des familles qui sont logées là-bas ?

Alors, les années qui ont passé, l'année passée, il y avait un peu plus de familles. Il y a effectivement, bien sûr, des familles, des étudiants, des chercheurs qui viennent avec leur famille. Ils sont aussi également reçus et les enfants font partie de, un étudiant ou un chercheur a femme et enfant, les enfants sont d'office membre de la session de résidence.

Les enfants sont d'office membre. Et les enfants, s'ils ont 18 ans, ils sont appelés à voter l'équipe dirigeante de l'association. Selon les statuts, ils sont autorisés à voter, mais bon, dans les années passé il y avait plus de familles, maintenant un peu moins de famille. Mais il y a des familles, il y a des couples mariés. Tous ces gens-là font partie de l'association des résidents.

- Est-ce que vous accueillez aussi des réfugiés ?

Oui, dès lors que la personne a rempli les critères, je connais des gens qui ont demandé refuge, qui logent chez nous. Donc oui, dès lors que la personne est dans le cadre des études et fait partie du pays financé par la coopération. C'est les critères de base. Il n'y a pas de critères de négation pour ça.

Évidemment, le logement chez nous, si le logement est disponible. Quand ils signent le contrat avec le service des logements, si c'est un logement Placet, il y a une charte que la personne signe en plus du contrat de bail. C'est la charte qui fait de lui membre et appelé à respecter, à participer aux activités organisées par le Placet ou la vie du Placet.

- Est-ce qu'il y a une relation entre le Centre Placet et l'université ?

Le Centre Placet, c'est un organe de l'université. Donc, ça évolue dans le milieu universitaire de l'UCLouvain.

- Donc, il y a des organes d'administration de l'université pour surveiller, contrôler ou prendre des décisions ?

Alors, si je peux préciser, il y a l'organe de législation, c'est-à-dire il y a le conseil, l'Assemblée générale des conseils d'administration. L'assemblée générale du Placet fait partie de plusieurs personnes. Il y a le président de l'association des résidents.

Moi, je fais partie de l'Assemblée générale. Et il y a d'autres parties prenantes, comme les pro-recteurs à l'international, qui est membre de l'Assemblée Générale. il y a la responsable de la CGI, la Coordination générale des étudiants internationaux, qui fait

partie d'eux. Il y a la représentante de la CETRI, un centre de recherche intercontinental. Il y a Louvain aussi, il fait partie.

Et l'Assemblée générale, c'est l'organe qui décide sur le prolongement du contrat de travail pour l'équipe Placet. Parce que c'est différent, il y a l'équipe Placet qui est dans l'administration, il y a l'association des résidents du Placet, qui m'ont élu un représentant des résidents que je suis, et il y a d'autres résidents qui travaillent avec moi, qui sont surtout de la commission sociale, la commission sportive, la commission culturelle, mais il y a l'équipe Placet, dont il y a le directeur, David, il est en codirection. Il y a ceux qui s'occupent de la comptabilité, etc.

- C'est quand même une équipe bien organisée pour chaque partie.

Oui, très bien organisée. Les gens qui travaillent de 8h à 16h, pendant les heures de travail, ils sont payés pour ça. Et puis nous, à l'association, on est des étudiants, des chercheurs. Principalement, ce sont nos études, mais on travaille pour le bien et la vie de la communauté.

- Il y a un élément religieux à prendre en compte au niveau des actifs ou des interactions entre étudiants ou dans le processus de sélection ?

En tout cas, il n'y a pas de critères religieux. C'est-à-dire qu'on ne demande pas que quelqu'un soit catholique ou musulman ou quoi, on prend tout le monde. Et on ne veut pas que de l'interculturalité, on veut aussi de l'interreligieux, dans le dialogue interreligieux. C'est-à-dire que du fait que vous avez toutes les religions qui doivent se mettre ensemble, on est aussi ouvert et sensible à certains détails. Par exemple, quand on organise des fêtes et qu'on doit préparer la viande, on doit tenir compte des musulmans qui ne mangent que la viande halal. On ne peut pas tenir compte de cet aspect. C'est important, sinon ils ne vont pas manger.

Quand on organise des sorties on doit tenir en compte des musulmans, par exemple, qui sont dans la période de Ramadan. Je donne un exemple comme ça. Donc, ou bien de catholiques, qui sont dans l'entente carême, ou comme ça, s'il y a des restrictions, comme on dit, de certains états, on est aussi dans l'interreligieux, en tenant compte d'autres religions, des sensibilités de religions. Mais il n'y a pas, dans le critère de sélection, une exigence en ce qui concerne la religion, la personne. Les faits religieux sont personnels. Ils ne font pas partie des activités du Centre. Ils sont plus dans les activités qui réunissent tout le monde.

C'est un espace de rencontre pour toutes les religions, mais il y a un détail : on est inscrit dans une culture donnée, par exemple, nous fêtons le... on appelle ça fête de Noël, fête de fin d'année. Même les non-catholiques savent qu'il y a Noël et qu'il y a des vacances de Noël. C'est vraiment cet élément culturel de Noël, cet élément religieux de Noël, qui est devenu un élément culturel. Et puis, nous organisons « la fête de Noël », appelée aussi fête de fin d'année, où on se retrouve autour d'un repas, on partage, on fait des photos, on

décore la salle. Ou de part un événement religieux qui est devenu culturel, qui fait partie de la culture. Et puis, l'année passée, par exemple, la chargée de la commission culturelle était musulmane, mais c'est elle qui a organisé la fête, qui était au commandement de cette fête de Noël. Une fête de fin d'année, c'est le dernier vendredi avant Noël. Comme ça, on permet aux chrétiens, aux catholiques, de fêter ça en famille ou autrement.

Et ça aussi, on met les résidents en contact avec les familles de Louvain-la-Neuve, qui voudraient accueillir des résidents chez eux pour fêter avec eux Noël, la nuit du 24, le 25, le 31 ou le 1er décembre. Les résidents s'inscrivent librement pour fêter avec d'autres personnes. Cette fête, comme moi, l'année passée, le 24 décembre, je suis allé fêter avec une famille de Frédéric que j'ai découvert cette nuit-là. J'ai apporté des cadeaux et j'ai reçu des cadeaux aussi. Mais après, le lendemain, je suis allé fêter aussi dans une autre famille. Je l'ai connu grâce au Centre Placet avec le programme qu'on appelle « Duo for Knowledge ». C'est-à-dire que l'étudiant international entre en contact avec une famille ou une personne autochtone belge pour partager la culture, pour se voir. Et là, c'est devenu comme ma seconde famille parce que chaque Noël, je veux fêter avec eux. J'amène des cadeaux, je reçois des cadeaux, c'est une expérience très riche de partage. Il y a un retour très positif dans ce sens-là. Et les étudiants internationaux, les chercheurs internationaux ne se sentent pas seuls, isolés. Il y a une personne autochtone qui le guide.

- Au niveau de l'infrastructure, moi je connais le bâtiment qui est tout près de Blockery, c'est le seul bâtiment que vous avez au Centre Placet ?

C'est le bâtiment central, c'est là où il y a l'administration. Mais le Centre Placet a des adresses au-delà de ce bâtiment. Il y a des logements, par exemple, vers Cortile du Bailly, qui n'est pas sur ce bâtiment-là. Moi, j'habite à Place d'Espoir, à côté de Truc. C'est un peu à quelques minutes du bâtiment central. Il y a ceux qui habitent au-dessus. Justement là, vers la rue de Sport. Si tu regardes sur le site, en ce qui concerne le logement, tu verras des adresses, c'est ne pas forcément sur la même adresse.

- Vous habitez tous concentrés dans le même bâtiment ?

Non, on n'habite pas tous dans le même bâtiment. C'est diversifié. C'est toujours dans le quartier Hocaille, mais les logements sont à peu près éparpillés. Ceux qui ne connaissent pas pensent que Placet, c'est vraiment habiter dans le bâtiment. Le Placet, c'est avoir un contrat signé avec la charte du Placet et appeler à participer aux activités. Donc, ce n'est pas le bâtiment, parce que le bâtiment a quelques logements, ça ne pourra pas contenir tout le monde là-bas. Donc, c'est vraiment en dehors de ce bâtiment, il y a plusieurs adresses qui ne sont pas toutes sur place.

Et puis, ce n'est pas un communautaire forcément. Il y a des gens de deux logements. Par exemple, mon logement est un studio aussi individuel. Donc, ça dit que ce n'est pas un communautaire où vous devez vous retrouver dans un seul lieu. C'est par rapport aux activités, aux formations.

- Dans votre bâtiment, il y a des gens de Centre Placet ou il y a des gens qui viennent d'autre part ?

Oui, il y a des gens de Centre Placet, il y a aussi des gens d'autre part qui ont un logement direct avec le service de logement. Mais c'est le moment que l'adresse est reconnue. Et l'avantage, c'est que le Centre Placet, pour les résidents, émet la connexion Internet avec le logement. C'est-à-dire, la connexion Internet de la maison est fournie par le Centre Placet. Dans tous les logements, avec charte, signée avec la charte, ou les contrats signés avec la charte du centre placé, il y a deux de l'Internet offert.

- Selon vous, quels sont les plus grands défis pour les étudiants étrangers lorsqu'ils rejoignent le Centre Placet ?

Alors, les défis, ce n'est pas que lié au Centre Placet. C'est vraiment le défi des étudiants internationaux en général, parce que vous quittez votre terre pour une nouvelle terre que vous ne connaissez pas. Pour la plupart des gens, c'est la première expérience. Et, ben, sinon, pas un défi linguistique déjà, barrière linguistique.

D'abord, le défi d'intégration, s'intégrer. De que tu as un visa, tu dois faire des démarches administratives pour avoir le titre.

Il faut s'insérer à un système éducatif qui n'est pas toujours le même. Il faut savoir comment ça marche, comment on voit les horaires, comment on suit le cours, le rythme.

La plupart n'ont pas assez de moyens. Les étudiants internationaux n'ont pas toujours de bourse d'études. Il y a d'autres qui sont obligés de travailler pour tenir les bouts du mois pour survivre. Donc ça, c'est encore un challenge. Il doit trouver un job étudiant pour tenir. Et à la fois, il gère les études, à la fois, il doit chercher l'argent pour survivre. Le logement, si ce n'est pas résolu de l'arrivée, il doit le chercher.

S'il a un logement Placet, c'est bon, c'est bien, il a la connexion. Il doit participer aux activités qui lui informent comment trouver un job ou comment faire des démarches administratives quand nous organisons au Placet. Et voilà, les défis sont ceux-là. Et puis voilà, il fait face à plusieurs activités, il doit choisir dans quelles activités il doit aller.

- J'imagine qu'il y a des fois des gens qui ne parlent pas français. Comment ils trouvent une place ? Vous parlez tous anglais ?

Alors, par exemple, j'ai une voisine sud-africaine, elle vient de l'Afrique du Sud. Elle ne parle que l'anglais. On a aussi une résidente qui vient de Philippines. Elle parle l'anglais. Après, on s'entraîne, on essaie d'interpréter, ou bien quand on envoie des messages.

On met également un texte en français. Je connais des gens que j'ai eus qui venaient de l'Éthiopie parler que l'anglais, je connais un résident qui vient du Ghana et qui parle anglais. Mais il y a une bonne partie de personnes qui parlent français. Pour ceux-là, il n'y a pas de difficultés linguistiques. Pour d'autres, même en dehors du Placet, les gens

en difficulté, on essaie de les accompagner, on essaie un peu de maintenir un certain bilinguisme dans la communication, dans l'échange. Il y a deux « bellies ». Il y a une qui est vraiment très forte en anglais et qui accompagne aussi dans les activités.

- Il y a des étudiants d'Erasmus de l'Europe qui viennent au Centre Placet ?

Non, ici c'est plus pour de pays en voie de développement. Il n'y a pas d'étudiants de pays d'Europe qui ne sont pas dans cette catégorie.

Des étudiants d'Amériques Latin viennent ici au Placet. Mais pas de l'Europe, non. Parce qu'ils ne font pas partie de pays en voie de développement.

Moi, je suis de la République Démocratique du Congo. Je suis congolais. Et les gens avec qui je travaille, il y a une camerounaise, il y avait dans le qui passait une guinéenne, une béninoise et quelqu'un de Burkina Faso, un Burkinabé. Donc, dans la construction de l'équipe dirigeante de l'ARP, on est obligé d'avoir différentes nationalités. Et aussi avoir une parité entre les femmes et les hommes. Donc on est à quatre, le président qui est un homme et la charge d'espoir c'est un homme. Les deux autres chargés de la commission sociale et la commission culturelle sont des femmes. Donc il faut au moins toujours présenter une liste où il y a deux femmes et des hommes. Et on ne peut pas avoir deux nationalités dans une équipe. Donc toutes les différentes nationalités. Aussi pour promouvoir cette interculturalité.

- Que vous apportez cette expérience et quel pensez-vous que c'est l'impact de ce séjour sur les visions professionnelles et personnelles des autres, sur le développement des personnes qui passent par le Centre Placet ?

Alors, moi, je suis très reconnaissant avec le Centre Placet. Mes études en Belgique ont été très marquées positivement par le Centre Placet, parce que le Centre Placet m'a accueilli. Et je rencontrais des chouettes personnes. De mon arrivée, on a fait des entretiens, on a essayé de savoir me connaître. Qu'est-ce que j'étais en mesure de donner ? Ils ont repéré des formations qu'on organise ensemble, j'ai donné une formation sur la connaissance de soi, parce j'étais formé sur cette question-là et ensuite j'ai donné plusieurs formations, des interventions, ateliers ou conférences qui étaient en lien avec mes recherches doctorales.

C'est comme ça que je me suis senti redevable. Je me suis dit, j'ai reçu, je dois donner un retour. J'ai donné de mon temps pour gérer l'association comme président. Et je pense que les derniers mandats sont les statuts. Et puis on va donner la chance à d'autres personnes pour diriger. C'est parce que j'ai été positivement marqué. Et je pense que c'est la même chose, si j'ai trouvé en place, c'est une grande communauté. Je connais pas mal de gens avec qui on garde des contacts. J'ai cette expérience de gestion également. De gestion de groupes, de différentes nationalités. J'ai appris pas mal de choses.

Et on a toujours des retours positifs parce que ceux qui habitent au Placet trouvent une famille, parce que c'est plus qu'un foyer, c'est une famille où il y a plusieurs visages, plusieurs cultures, plusieurs langues, plusieurs visions du monde, mais on apprend à vivre ensemble, à se comprendre, à rêver ensemble, à réfléchir ensemble, à penser ensemble, à jouer ensemble. C'est très fort. Mon séjour en Belgique est vraiment marqué par le centre Placet et je vois plusieurs personnes très heureuses également, très heureuses parce qu'ils sont passés par le Placet et on fait cet effort, même ceux qui n'ont pas, comme on a des logements limités, ceux qui n'ont pas le logement Placet, de se sentir aussi faisant partie de cette communauté. On les intègre. Il y a ceux qui, voilà, ils ont toujours dans nos newsletters, sur nos activités, ils sont bienvenus, participent.

Et on a des gens qui sont aujourd'hui résidents, résidentes, ils ont commencé par être des gens externes intéressés par le Placet et à la nouvelle année ils ont tout fait pour avoir un logement à l'interne et donc il y a vraiment ça. Je ne saurais pas tout dire de l'impact que j'ai eu parce que je trouve que c'est tellement abondant, c'est tellement fort. Aujourd'hui, j'ai une représentativité numérique aussi qu'un sur place. C'est parce que Placet m'a donné aussi cet espace de m'exprimer, de dire ce que je savais faire, de partager de ma culture, de mes savoirs, de tout ça. C'est grâce au Centre Placet.

- Vous avez un maximum de temps des années que vous pouvez rester au Centre Placet ?

Oui, parce qu'en fait, nous sommes également liés au service des logements. Ce sont des logements de l'UCL que coordonnés avec le Placet. C'est-à-dire qu'on donne un nombre de logements au Placet et c'est le Placet qui contacte les étudiants. Les étudiants entrent en contact avec le Placet pour avoir ces logements. Et pour permettre à ce que le Placet implémente son projet, les services de logement limitent les logements à deux ans normalement.

Sauf exception, dans la troisième année quelqu'un peut avoir un logement et ça crée un peu de soucis par rapport à ça, parce qu'il y a des gens qui font un parcours de plus de deux ans. Et là, on essaie un peu de traiter ces gens de questions, d'accompagner. Mais après, on ne veut pas laisser les gens rester là toute leur vie. Pourquoi ? Parce qu'on n'aurait plus de nouvelles personnes qui viennent alimenter la communauté, il faut aussi des personnes qui arrivent, qui apportent de la nouveauté et ceux qui partent sont parce qu'ils font partie de la communauté du Placet.

- Ok, parfait. Merci beaucoup. Bonne journée.

Merci. Bonne chose à toi. Bon travail.